

Revue transatlantique d'études suisses

2 · 2012

Le francoprovençal en Suisse

Genèse, déclin, revitalisation

Marinette MATTHEY, Manuel MEUNE



Université de Montréal

Nous passions du patois au français, du roman au romand. [...] Dans le parler valaisan toute la nature prenait vie, dans le français de la bourgeoisie et de l'administration, on cachait les choses, on mettait nos âmes sous cellophane, elles y sont restées. Comme écrivain, je commence à dire: non! Les non d'écrivains doivent être les plus violents.

Maurice Chappaz (1916-2009)

Revue transatlantique d'études suisses 2.2012

Éditeurs:

Marinette Matthey (mattheygrenoble3@gmail.com)
Manuel Meune (manuel.meune@umontreal.ca)

Directeur de la revue: Manuel Meune

© 2012 - Section d'études allemandes
Département de littératures et de langues modernes
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal

ISSN - 1923-306X

Les éditeurs remercient Livia Cattaneo (Université de Montréal), Giovanni Depau (Université de Grenoble), Daniel Elmiger (Université de Neuchâtel), Caroline Gerlach (Université de Montréal) et Katrin Mutz (Universität Bremen) pour leur travail de relecture et/ou de traduction.

SOMMAIRE

Marinette MATTHEY/Manuel MEUNE, « Avant-propos/Vorwort » p. 4

1. Perspectives dialectologiques

Yan GREUB, « La genèse de l'espace linguistique francoprovençal: le témoignage des monnaies et des plaques de ceinture mérovingiennes » p. 9

Thomas SCHNEIDER/Inga SIEGFRIED, « Relikte frankoprovenzalischer Toponymie in der westlichen deutschen Schweiz: Das Beispiel **betullētum* <Birken> » p. 17

2. Perspectives sociolinguistiques

Irma GADIANT, « ‚Ein lächerlicher Sprachenmischmasch‘: Dialekte und Sprachvorstellungen im Kanton Freiburg Ende des 19. Jahrhunderts » p. 33

Manuel MEUNE, « Parler patois ou *de* patois? Locuteurs gruériens et néolocuteurs vaudois: le discours sur le francoprovençal dans les associations de patoisants » p. 57

Marinette MATTHEY, « ‘Quand ça a besoin de place, ça pousse.’ Discours familial intergénérationnel sur la (non-)transmission du patois d’Evolène » p. 77

Daniel ELMIGER, « Sprachplanung im Frankoprovenzalischen: didaktische Ansätze im Wallis » p. 89

3. Anthologie de textes romands en francoprovençal p. 107

[Textes originaux avec transcription supradialectale et traduction en français, présentés par les éditeurs: Fribourg (p. 113); Genève (p. 116); Neuchâtel (p. 118); Valais (p. 120); Vaud (p. 122)]

Avant-propos

Dans ce numéro, les éditeurs ont voulu aborder la question du francoprovençal en Suisse romande. Il est intéressant de constater que le 'franco-provençal' (avec trait d'union) a d'abord été une notion avant d'être associé à un territoire précis, comme le fait remarquer Helmut Lüdtke,¹ le francoprovençal a été 'découvert' par des romanistes au XIX^e siècle et n'a jamais reçu de dénomination unifiante et homogénéisante du temps où il était le vernaculaire des populations de la Suisse romande, de la Vallée d'Aoste et du centre-est de la France, avant de devenir, à la fin du XX^e, une langue romane à part entière décrite ainsi par l'encyclopédie Wikipédia: « Le francoprovençal ou arpitan est une langue romane parlée en France, en Suisse et en Italie. C'est l'une des langues distinctes du groupe linguistique galloroman, il présente certains traits communs avec le français et avec l'occitan avec des influences des langues germaniques et d'oïl ».

La catégorie 'francoprovençal' comme ensemble distinct à la fois du domaine d'oc et du domaine d'oïl de la Gaule romaine, ainsi que sa dénomination, sont proposées par le linguiste italien Giuseppe I. Ascoli vers 1870. Ensuite, le Suédois Bengt Hasselrot en précisera les contours dans les années 1930. Depuis quelques années, le francoprovençal, ou plutôt les patois comme on dit en Suisse romande, font l'objet d'un réinvestissement patrimonial. Grâce à Internet, ils peuvent s'entendre et se diffuser en dehors des frontières locales qui étaient traditionnellement les leurs, des cours à l'intention des nouveaux locuteurs sont proposés, les dictionnaires fleurissent, les sites se multiplient, la carte du domaine, à cheval sur trois pays (France, Italie, Suisse), se popularise, etc. D'objet d'étude pour les dialectologues, le francoprovençal a peu à peu été investi par des sujets parlants, dont beaucoup de néolocuteurs, qui réinventent en partie, en découvrant ses vestiges, une langue qui n'a jamais eu le statut de langue du temps de son usage quotidien. Quant aux locuteurs des patois, beaucoup sont fiers aujourd'hui d'avoir transmis leur patrimoine linguistique de génération en génération et hésitent moins à parler l'idiome local à leurs enfants, à l'heure où le bilinguisme n'est plus considéré comme une pathologie du langage.

Nous abordons dans ce numéro ces deux volets, linguistique dialectologique d'une part, et sociolinguistique de l'autre, en présentant six contributions. Mais nous avons également souhaité faire une place au point de vue plus militant, en proposant une anthologie de textes patois écrits dans la graphie choisie par leurs auteurs d'une part, et dans l'orthographe supradialectale standardisée proposée par Dominique Stich de l'autre.

Les deux premières contributions relèvent de la dialectologie. Yan GREUB s'interroge sur la 'date de naissance' du francoprovençal en examinant des documents anciens qui permettent de dater certains de ses traits caractéristiques. Les données de ces documents invitent à contester le récit traditionnel de la formation du domaine, que l'on trouve par exemple encore chez Knecht,² qui consiste à dire que le francoprovençal est « un domaine linguistique qui s'est détaché après coup du domaine d'oïl ». La thèse défendue par Chambon et Greub³ est que le francoprovençal ne serait pas une zone tardivement séparée du domaine d'oïl, mais qu'il faut plutôt concevoir une tripartition initiale de l'espace galloroman (et non une division entre oc et oïl entre le VI^e et le VII^e siècle, suivie d'une autre division entre oïl et francoprovençal après 700).

Thomas SCHNEIDER et Inga SIEGFRIED examinent différents toponymes issus de *betullētum (bouleaux) dans les cantons de Soleure et de Berne. C'est cette fois le thème de la Romania submersa – espace latinophone passé dès la fin du IV^e siècle aux parlers germaniques – qui est abordé. La forme des toponymes concernés fait apparaître de nombreuses variantes, liées à l'adaptation différente des formes romanes, y compris francoprovençales, par une population germanophone.

Les quatre autres contributions s'inscrivent dans la sociolinguistique. Irma GADIENT étudie les règlements scolaires du canton bilingue de Fribourg dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elle constate que le patois est d'abord interdit au sein de l'école, puis, dès 1886, également en dehors de celle-ci. Les interdictions touchent également, mais avec beaucoup moins de succès, le dialecte suisse-allemand, conformément à l'idéologie, particulièrement marquée en France, voulant qu'un dialecte soit de moindre valeur qu'une langue standardisée et qu'un territoire – tout comme un individu – doive idéalement être unilingue.

Manuel MEUNE propose les résultats d'enquêtes menées auprès des membres de deux associations culturelles promouvant le francoprovençal, la Société des patoisants de la Gruyère et l'Association vaudoise des amis du patois. Différents points sont abordés dans des questionnaires qui visaient à comparer les parcours linguistiques familiaux ou la pratique actuelle (orale ou écrite) du patois auprès des membres des

¹ Marzys, Zygmunt/François Voillat (éds.), 1971, *Actes du colloque de dialectologie francoprovençale* [organisé par le Glossaire des patois de la Suisse romande, Neuchâtel, 23-27 septembre 1969], Neuchâtel: Faculté des Lettres/Genève: Droz, 70.

² Knecht, Pierre, dans: Robert Schläpfer (éd.), 1985, *La Suisse aux quatre langues*, Lausanne: Zoé, 128.

³ Chambon, Jean-Pierre/Yan Greub, 2000, « Données nouvelles pour la linguistique galloromane: les légendes monétaires mérovingiennes », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 95, 1, 147-182.

associations fribourgeoise et vaudoise, mais aussi son évaluation en termes de prestige, les mesures envisagées pour assurer son avenir (enseignement, ancrage constitutionnel, unification des graphies) ou encore les sentiments éprouvés face à sa disparition. Les résultats confirment que la vitalité du francoprovençal est plus élevée en Gruyère que dans le canton de Vaud, mais ils soulignent aussi que nombre d'enjeux sont communs.

Marinette MATTHEY se penche sur la transmission du patois dans la socialisation première, en documentant la situation d'Évolène, dernière commune de Suisse romande où le francoprovençal se transmet encore partiellement en famille. Elle analyse les stratégies et les discours des membres de trois générations de deux familles, l'une dans laquelle le patois s'est maintenu jusqu'à la génération des enfants nés dans les années 1990, et l'autre où la transmission est considérée comme interrompue entre la génération des parents nés dans les années 1960 et leurs enfants, et elle en tire quelques conclusions sur la diglossie en Suisse.

Enfin Daniel ELMIGER présente une action de politique linguistique éducative destinée à faire entrer le francoprovençal dans les écoles du Valais. Dans une première partie, il s'interroge sur les dénominations en concurrence qui reflètent souvent les ancrages énonciatifs des locuteurs ('dialecte', 'patois', 'francoprovençal', 'arpitan') puis présente les objectifs d'une politique d'aménagement du francoprovençal et la démarche suivie par le canton du Valais au niveau du curriculum scolaire: activités d'éveil aux langues d'une part et cours de patois centré sur les compétences orales de l'autre.

Cette deuxième livraison de la *Revue transatlantique d'études suisses* se conclut par une anthologie de textes, précédée d'une introduction critique des éditeurs.

Marinette MATTHEY, Manuel MEUNE

Vorwort

In dieser Ausgabe nahmen sich die Herausgeber vor, das Thema des Frankoprovenzalischen in der französischen Schweiz zu behandeln. Interessanterweise war ‚Franko-Provenzalisch‘ (mit Bindestrich) zunächst nur ein Konzept, bevor es mit einem ganz bestimmten Gebiet in Verbindung gebracht wurde, wie Helmut Lüdtke¹ bemerkt. Das Frankoprovenzalische wurde im 19. Jahrhundert von Romanisten ‚entdeckt‘, erhielt aber nie eine vereinheitlichende und homogenisierende Bezeichnung während der Zeit, als es die regionale Verkehrssprache der Bevölkerung der französischen Schweiz, des Aostats und der östlichen Mitte Frankreichs war; das Frankoprovenzalische gilt seit Ende des 20. Jahrhunderts als eine vollwertige romanische Sprache die in der Wikipedia-Enzyklopädie folgendermassen beschrieben wird: „Das Frankoprovenzalische (auch Franko-Provenzalische) oder Arpitanische (französisch *francoprovençal* bzw. *arpitan*) ist eine romanische Sprache [...]. Es bildet zusammen mit den *Langues d'oc* (Okzitanisch) und den *Langues d'oïl* die Gruppe der galloromanischen Sprachen.“²

Die Kategorie des ‚Frankoprovenzalischen‘ als Gesamtheit, die sich zugleich von den Sprachräumen des Okzitanischen und der *Langues d'oïl* des römischen Galliens abgrenzt, sowie seine Bezeichnung werden um das Jahr 1870 herum von Giuseppe I. Ascoli, einem italienischen Sprachwissenschaftler, entwickelt. In der Folge präziserte der Schwede Bengt Hasselrot in den Dreissigerjahren dessen Konturen. Seit einigen Jahren sind das Frankoprovenzalische, oder vielmehr die ‚Patois‘, wie man in der französischen Schweiz sagt, Teil der neuerlichen Auseinandersetzung mit dem Kulturerbe. Durch das Internet können die Patois ausserhalb ihrer traditionellen regionalen Grenzen gehört werden und sich verbreiten, es werden Kurse für Neusprecher angeboten, Wörterbücher erleben eine Blütezeit, die Webseiten vermehren sich, die Karte des Sprachraums, die sich über drei Länder erstreckt (Frankreich, Italien und die Schweiz) wird breiteren Bevölkerungskreisen zu Bewusstsein gebracht usw. Vom Studienobjekt für die Dialektforscher ist das Frankoprovenzalische nach und nach von den Sprechenden selber vereinnahmt worden, unter ihnen viele Neusprecher, die jene Sprache, deren Überreste sie gerade entdecken, teilweise neu erfinden, eine Sprache, die zu Zeiten ihres alltäglichen Gebrauchs niemals den Status einer Sprache gehabt hatte. Was die Sprecher der Patois angeht, so sind viele heute stolz darauf, ihr sprachliches Erbe von einer Generation zur anderen weitergegeben zu haben und sie zögern heute weniger, wenn es darum geht, in ihrem einheimischen Idiom mit ihren Kindern zu reden, zu einem Zeitpunkt, in dem die Zweisprachigkeit nicht mehr als Sprachpathologie angesehen wird.

Wir werden uns in dieser Ausgabe mit den folgenden zwei Bereichen beschäftigen: einerseits dem dialektologischen, und andererseits dem soziolinguistischen, und werden hierzu sechs Beiträge anbieten. Es war auch unser Wunsch, einem engagierteren Gesichtspunkt einen Platz einzuräumen, indem wir eine Anthologie von Texten in Patois präsentieren, die einerseits in der von den Autoren gewählten Schreibweise geschrieben sind, und andererseits in der standardisierten supradialektalen Orthographie, wie sie von Dominique Stich vorgeschlagen wurde.

Die beiden ersten Beiträge fallen in das Gebiet der Dialektologie. Yan GREUB diskutiert die ‚Geburtsstunde‘ des Frankoprovenzalischen, indem er alte Dokumente untersucht, die es ermöglichen, manche seiner charakteristischen Merkmale zu datieren. Die gefundenen Daten geben Veranlassung dazu, die herkömmliche Darstellung der Entstehung des frankoprovenzalischen Sprachraums anzufechten, wie sie sich etwa noch bei Knecht³ findet und die besagt, dass das Frankoprovenzalische ein Sprachgebiet sei, „das sich im Nachhinein vom Raum der *Langue d'oïl* losgelöst“ habe. Nach der These, wie sie von Chambon und Greub⁴ vertreten wird, ist das Frankoprovenzalische kein Sprachgebiet, das sich erst später vom Raum der *Langues d'oïl* abgetrennt hat, sondern es muss vielmehr eine originäre Dreiteilung des galloromanischen Raumes in Erwägung gezogen werden (und nicht eine Teilung zunächst zwischen dem Gebiet der *Langues d'oc* und dem der *Langues d'oïl* im 6. und 7. Jahrhundert, und eine anschließende weitere Teilung zwischen dem Sprachraum der *Langues d'oïl* und dem des Frankoprovenzalischen nach dem Jahr 700).

Thomas SCHNEIDER und Inga SIEGFRIED untersuchen verschiedene Ortsnamen, die sich aus der Bezeichnung **betullētum* (‚Birken‘) in den Kantonen Solothurn und Bern entwickelt haben. In diesem Fall wird das Thema der *Romania submersa* behandelt: ein lateinischsprachiger Raum geht gleich am Ende des 4. Jahrhunderts über in ein germanophones Sprachgebiet. Die Formen der betreffenden Ortsnamen zeigen

¹ Marzys, Zygmunt/ François Voillat (Hg.), 1971, *Actes du colloque de dialectologie francoprovençale* [Neuchâtel, 23.-27. September 1969], Neuchâtel: Faculté des Lettres/Genève: Droz, 70.

² 29.10.2012.

³ Knecht, Pierre, in: Robert Schläpfer (Hg.), 1985, *La Suisse aux quatre langues*, Lausanne: Zoé, 128.

⁴ Chambon, Jean-Pierre/Yan Greub, 2000, « Données nouvelles pour la linguistique galloromane: les légendes monétaires mérovingiennes », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 95, 1, 147-182.

zahlreiche Varianten – was in Zusammenhang mit der unterschiedlichen Adaption der romanischen Formen, einschliesslich der frankoprovenzalischen, durch die deutschsprachige Bevölkerung steht.

Die vier anderen Beiträge gehören dem Gebiet der Soziolinguistik an. Irma GADIENT erforscht die Schulordnungen des zweisprachigen Kantons Freiburg in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Sie stellt fest, dass der Patois zuerst innerhalb der Schule verboten wurde, und dann, 1886, auch ausserhalb. Die Verbote betrafen auch, allerdings mit viel weniger Erfolg, den schweizerdeutschen Dialekt, in Übereinstimmung mit der in Frankreich besonders ausgeprägten Ideologie, dass ein Dialekt weniger Wert hat als eine standardisierte Sprache und dass ein Territorium – ebenso wie eine Einzelperson – im Idealfall einsprachig sein sollte.

Manuel MEUNE unterbreitet die Ergebnisse von Umfragen, die bei den Mitgliedern zweier kultureller Organisationen durchgeführt wurden, welche sich für das Frankoprovenzalische einsetzen – die *Société des patoisants de la Gruyère* und die *Association vaudoise des amis du patois*. In den Fragebögen werden verschiedene Themen behandelt, die darauf ausgerichtet sind, die Sprachbiographien oder die aktuelle Praxis des Patois (mündlich oder schriftlich) bei den Mitgliedern der Freiburger und Waadtländer Vereine zu vergleichen, aber auch um festzustellen, welches Prestige er geniesst, welche Massnahmen zur Sicherung seiner Zukunft in Betracht gezogen werden (Unterricht, Verankerung in der Verfassung, Vereinheitlichung der Schreibweisen), sowie welche Gefühle sein mögliches Verschwinden hervorruft. Durch die Ergebnisse wird bestätigt, dass die Vitalität des Frankoprovenzalischen in Greyerz stärker ist als im Kanton Waadt, aber es wird auch hervorgehoben, dass beide Gesellschaften mit ähnlichen Problemen konfrontiert sind.

Marinette MATHEY setzt sich mit der Weitergabe des Patois während der frühen Sozialisierungsphase von Kindern auseinander, indem sie die Verhältnisse in Évólène dokumentiert, der letzten Gemeinde in der Westschweiz, in der das Frankoprovenzalische noch teilweise in der Familie weitergegeben wird. Sie analysiert die Strategien und Diskurse der Mitglieder von zwei Familien über drei Generationen hinweg. In einer Familie hat sich der Patois bis zur Generation der in den Neunzigerjahren geborenen Kinder gehalten, während in der anderen Familie die Weitergabe des Patois von der Elterngeneration (geboren in den Sechzigerjahren) an ihre Kinder als unterbrochen angesehen werden muss. Sie zieht daraus einige Schlussfolgerungen über die Diglossie in der Schweiz.

Daniel ELMIGER stellt seinerseits ein Beispiel von didaktikorientierter Sprachpolitik vor, die darauf abzielt, das Frankoprovenzalische in den Schulen des Wallis einzuführen. Im ersten Teil beschäftigt er sich mit den konkurrierenden Bezeichnungen, die oft die Sprechereinstellungen widerspiegeln (dialecte, patois, francoprovençal, arpitan). In der Folge stellt er die Ziele der sprachplanerischen Politik für das Frankoprovenzalische vor sowie die Schritte, die vom Kanton Wallis hinsichtlich des Lehrplans unternommen wurden: einerseits Aktivitäten im Bereich ‚Begegnung mit Sprachen‘ und andererseits Kurse für den mündlichen Dialekterwerb.

Diese zweite Ausgabe der *Revue transatlantique d'études suisses* schliesst mit einer Anthologie von Texten, der eine kritische Einleitung der Herausgeber vorangestellt ist.

Marinette MATHEY, Manuel MEUNE

La genèse de l'espace linguistique francoprovençal: le témoignage des monnaies et des plaques de ceinture mérovingiennes¹

Yan GREUB, FEW ATILF, CNRS et Université de Lorraine

Résumé

La question de la date de naissance du francoprovençal a donné lieu à plusieurs essais de réponse, contradictoires entre eux, et on a pu contester la validité même d'une telle interrogation. La question de la date est cependant liée à celle du mode de la formation de l'espace francoprovençal. On essaie de montrer ici que si l'on admet 1° l'existence d'un tel espace, 2° les critères de définition qu'on lui attribue traditionnellement, la datation de ces critères entraîne celle du francoprovençal lui-même. La découverte et l'interprétation de documents particulièrement anciens a justement permis de dater ces critères. La date avancée (VI^e siècle), si on la confronte à la chronologie de la formation du reste du domaine linguistique roman, permet de se prononcer sur certains aspects de l'histoire de la formation de ce domaine: le francoprovençal ne serait pas un dialecte tardivement séparé du rameau français, mais, au moment de sa formation, une langue romane indépendante, constituée par des innovations. Ce ne serait qu'ensuite, et alors qu'il existait déjà, qu'il se serait mis à refuser les innovations du nord.

Zusammenfassung

Die Frage nach dem Zeitpunkt der Entstehung des Frankoprovenzalischen hat zu mehreren Beantwortungsversuchen geführt, die sich gegenseitig widersprechen, und es wurde selbst die Validität einer solchen Fragestellung bestritten. Die Frage nach dem Zeitpunkt steht jedoch in Zusammenhang mit der Frage nach der Art und Weise, wie sich der frankoprovenzalische Sprachraum gebildet hat. Hiermit soll versucht werden, zu zeigen, dass, wenn man 1° die Existenz eines solchen Raumes, 2° die Bestimmungskriterien, die ihm herkömmlicherweise zugeschrieben werden, annimmt, die Datierung dieser Kriterien die des Frankoprovenzalischen selbst mit sich bringt. Die Entdeckung und die Interpretation von besonders alten Dokumenten hat es ermöglicht, gerade diese Kriterien zu datieren. Das angeführte Datum (das sechste Jahrhundert) ermöglicht es, wenn man es der Chronologie der Entwicklung des übrigen romanischen Sprachraums gegenüberstellt, sich über bestimmte Aspekte der Geschichte der Konstituierung dieses Raumes zu äussern: das Frankoprovenzalische wäre demnach kein Dialekt, der sich zu einem späteren Zeitpunkt vom französischen Zweig abgesondert hat, sondern bei seiner Entstehung eine unabhängige, aus Innovationen gebildete romanische Sprache gewesen. Es hätte erst danach, als es schon existierte, begonnen, die Innovationen vom Norden zurückzuweisen.

Riassunto

La questione della data di nascita del francoprovenzale ha provocato numerosi tentativi di risposta, contraddittori tra loro, e si è addirittura negata la validità stessa dell'interrogazione. La questione della data è comunque legata a quella del modo di formazione dello spazio linguistico francoprovenzale. Proviamo qui a dimostrare che se ammettiamo 1° l'esistenza di tale spazio, 2° i criteri di definizione tradizionalmente attribuiti a quest'ultimo, la datazione di questi criteri porta con sé quella del francoprovenzale stesso. La scoperta e l'interpretazione di documenti antichi ha permesso appunto la datazione dei criteri. La data proposta (il sesto secolo), se confrontata con la cronologia della formazione del dominio linguistico romano, permette di tirare qualche conclusione su certi aspetti della storia stessa di tale formazione: il francoprovenzale non sarebbe un dialetto separatosi tardivamente dal ramo francese ma, al momento della sua formazione, una lingua romana a sé stante, definita da innovazioni. Solo in seguito, e quando già esisteva, avrebbe iniziato a rifiutare le innovazioni del nord.

¹ Ce texte est une version légèrement remaniée d'une communication faite à Saint-Nicolas d'Aoste (Greub 2004). Cf. à ce sujet Tuaille 2006.

Dans cette contribution, je souhaite m'interroger sur la genèse du francoprovençal (il faudra s'entendre sur ce que cela signifie), en particulier pour apporter un éclairage inédit sur ce qu'a pu être la fragmentation de la Romania – soit l'ensemble des territoires de langue romane tel qu'il a évolué après la chute de l'Empire romain. Je me fonderai en particulier sur un travail que j'ai mené avec Jean-Pierre Chambon (Chambon/Greub 2000), qui était consacré aux témoignages linguistiques que fournissent les légendes des monnaies mérovingiennes.

Frontières linguistiques et fragmentation de la Romania

La question de la fragmentation de la Romania est un problème bien vaste, et on s'inquiète d'avoir à le traiter avant de se prononcer sur la naissance (et en fait la date de naissance) du francoprovençal. Essayons pourtant, par un biais. Chercher la 'date de naissance' du francoprovençal, même si je veux montrer que cette question n'est pas inutile, ne peut conduire à une réponse en termes absolus. G. Paris le disait déjà, « nous parlons latin »: à aucun moment dans l'histoire linguistique de l'aire francoprovençale, personne n'a jamais cessé de parler latin pour parler francoprovençal (ou 'patois'). On ne peut pas non plus trouver de réponse nette à cette question par le critère de l'intercompréhension: on a dit depuis longtemps que la population d'un village galloroman comprenait toujours la langue du village voisin, et qu'ainsi de proche en proche il était possible de traverser la France sans rompre la chaîne de l'intercompréhension. Il est certainement illégitime de tirer de ce fait que les frontières linguistiques n'existent pas, mais il est clair que l'intercompréhension ne fournit pas un critère simple et direct pour juger de la fragmentation linguistique. C'est d'autant plus vrai que la barrière de l'intercompréhension peut être poreuse à sens unique. On jugera donc inutile de se poser la question (très difficile à résoudre, par ailleurs) de l'intercompréhension des populations romanes au V^e ou au VIII^e siècle.

On préférera donc utiliser d'autres moyens, à la suite d'Herman (1996), à propos de la transition du latin vers les langues romanes, mais différemment de lui. Il s'agit, pour résoudre un problème historique, d'adopter réellement une vue historique. En effet, tant que le latin connaît une variation irrégulière – aussi bien diastratique (en fonction des différentes couches de la société) que diatopique (en fonction des différents lieux où il est parlé) –, il ne fait rien d'autre que tout système linguistique, variant par définition, et il n'y a pas de raison de parler de langues romanes, ou de fragmentation de la Romania; c'est la situation que nous attestent les inscriptions antiques. La situation change au moment où cette variation devient organisée: lorsque les évolutions s'arrêtent toujours sur la même ligne, on doit considérer que cette ligne est une frontière linguistique. Cela paraît clair: si une ligne idéale fait barrage à toutes les innovations linguistiques (ou à un grand nombre d'entre elles), alors appelons-la *frontière linguistique*. Ou si un espace linguistique est organisé de telle façon que la variation diatopique se fait d'une manière régulière, en s'inscrivant dans un découpage en sous-parties de cet espace linguistique, alors appelons ces sous-parties elles-mêmes espaces linguistiques.

Il y a là, cependant, un renversement de l'interrogation traditionnelle sur la formation des langues romanes, qui se posait en ces termes: 'à partir de quel moment le nombre de traits qui distinguent deux zones est-il devenu assez important pour que l'on puisse parler de deux langues différentes?' Je propose plutôt cette formulation: 'dès le moment où deux zones ne font plus que diverger, c'est qu'elles sont des espaces linguistiques distincts'; le fait que les innovations s'arrêtent à une limite ne contribue pas à constituer cette limite, mais démontre qu'elle existe déjà. On voit donc que pour dater la séparation de deux espaces linguistiques, on peut remonter

jusqu'à la première divergence de la série, c'est-à-dire à ce qu'on ne sait qu'*a posteriori* devoir être la première divergence.

La date de naissance du francoprovençal, une question ouverte

Ce critère pour reconnaître la 'date de naissance' d'une langue est la forme historique du raisonnement génétique sur l'individuation d'une langue. Le point de vue génétique, qui voit les langues comme des arbres généalogiques, pose qu'un rameau se détache du tronc ou de la branche par une innovation spécifique partagée par un groupe de parlers; les traits de conservatisme ne peuvent servir à identifier un dialecte individué en termes génétiques.

Le francoprovençal est défini classiquement (c'est-à-dire par Hasselrot 1938/1939 puis 1974, par Tuaille 1972) sur des critères phonétiques surtout, lesquels sont pris dans les dialectes modernes; dans certains cas on remonte jusqu'à un état antérieur, pour marquer un recul des limites du francoprovençal. Mais ces critères de définition ont une autre face que leur réalisation dans les parlers modernes: chacun d'entre eux a été d'abord une règle d'évolution phonétique propre au domaine francoprovençal. En partant des critères définitoires généralement admis, je propose donc de distinguer deux modes de définition possibles du domaine francoprovençal (ou de tout domaine linguistique). Ces modes de définition doivent permettre de dater la naissance du francoprovençal.

1° Si l'on parvient à dater les changements qui ont formé tous les traits définitoires (qu'on a déterminés auparavant), alors, à la date du dernier changement, l'individuation de la langue – telle qu'elle est définie par ailleurs – est acquise. J.-P. Chambon et moi avons proposé (Chambon/Greub 2002) un tel exemple de datation pour le gascon: on peut dater sept traits linguistiques, qui servent classiquement à définir le gascon par rapport aux parlers qui l'entourent, d'avant environ 600.

2° On peut aussi essayer de dater un trait central de la définition. Il suffirait, en fonction de ce qui a été dit plus haut, d'identifier un trait spécifique s'inscrivant dans une série, pour qu'il soit licite de poser la divergence du dialecte observé par rapport à l'ensemble dont il se détache. Naturellement, cela ne vaut que si le trait est spécifique (qu'il n'englobe pas des zones extérieures au domaine observé) et englobant (qu'il concerne tout ce domaine). Si ce trait est central dans la définition, la divergence du dialecte observé sera particulièrement significative.

Dans le cas du francoprovençal, on admet généralement la grande valeur critériologique du traitement de A derrière palatale (A > [i], comme dans le nom de la vache: *la vatsi* < lat. VACCA). C'est déjà Ascoli qui avait choisi ce traitement comme critère définitoire du domaine. On se rappelle qu'Hasselrot (1974) a choisi comme critère le traitement des voyelles finales atones et « accorde une importance toute spéciale au critère fourni par *-i* final, puisque le francoprovençal en a l'exclusivité. » Nous verrons plus bas que c'est à ce critère qu'on peut attribuer une date.

Le toponyme mérovingien de Grenoble, témoin privilégié de l'évolution linguistique

Le matériel que je propose d'observer est celui des monnaies mérovingiennes, et parmi elles les monnaies d'or. Elles contiennent le nom du lieu d'émission, souvent une abréviation pour le nom de la cité, et le nom du monétaire. Le grand avantage de ce matériel est son excellente localisation, toujours à l'échelle de la cité au moins (le lieu d'émission n'est peut-être pas, dans certains cas, le lieu réel de fabrication des monnaies, qui auraient pu être frappées dans

la capitale de la cité, ou par un atelier itinérant); par ailleurs, elles sont réparties assez régulièrement sur le territoire de l'ancienne Gaule. Leur datation est bien connue aussi: on admet unanimement un intervalle *ca* 560-*ca* 675. Un numismate a proposé des datations plus précises, sur la base d'arguments stylistiques, mais il semble qu'il y ait encore débat dans la discipline.

Ces monnaies intéressent spécialement le romaniste, par ailleurs, par leur manque de respect pour les normes graphiques du latin. Dans l'étude que nous avons consacrée à ces monnaies,² nous avons pu observer que les vulgarismes qu'on y rencontre ne sont pas répartis au hasard dans l'espace galloroman, mais qu'ils correspondent aux évolutions phonétiques attendues dans les régions de la frappe des pièces: pas de variation anarchique, mais des évolutions stabilisées géographiquement; ce caractère les oppose de façon remarquable aux inscriptions antiques.

Nous allons nous intéresser à un groupe de formes du nom de la ville de Grenoble (<GRATIANOPOLE). Les monnaies connaissent plusieurs mentions du type *Gracianopole*, traditionnel, mais aussi un type *Gracinopole* ou *Gracinoble*. Cette dernière est remarquable par son caractère vulgaire: la syncope de la pénultième (-POLE > /-ble/) et la sonorisation de la bilabiale ([p] > [b]) semblent bien représenter l'évolution phonétique attendue. On prendra donc au sérieux le segment <cin>, représentant le latin -TIAN-, et je propose de considérer qu'il note [-zin-]. On a donc une attestation du passage à /i/ de A après palatale datée (certainement avant 675, sans doute avant 640) et localisée (Grenoble; les pièces ont été trouvées à Annecy et Dullin, en Savoie). Cette règle d'évolution phonétique est par ailleurs attestée très anciennement dans la zone francoprovençale (quoiqu'un peu plus récemment), en 956 par *Cesarins* (ailleurs *Cesariano*), en 910-27 par *Trisin* (ailleurs *Trecianus*; Muret 1908).

Mais l'intérêt de cette règle provient surtout de la possibilité de l'insérer dans une série: celle des effets des palatales sur les voyelles subséquentes. Hasselrot (1974, 270) parlait d'une « loi de Bartsch pour -a final »,³ qu'il jugeait probablement contemporaine de l'autre, soit du V^e ou du VI^e siècle. Par ailleurs, l'évolution de A initial vers /i/ ne s'est déroulée qu'à époque historique (au XIV^e s., les comptes consulaires de Grenoble connaissent cette évolution dans la syllabe située entre l'initiale et l'accentuée, mais pas encore dans la syllabe initiale).

On peut donc reconstituer, en francoprovençal, une tendance évolutive cohérente, s'étendant sur une très longue période et s'appliquant successivement à des phonèmes placés dans des positions diverses: évolution de A derrière palatale, dans les positions tonique, finale, prétonique et initiale. On peut classer ces diverses évolutions dans un ordre chronologique, sur la base de l'extension décroissante de l'espace où elles s'appliquent (ce qui se marque ainsi, c'est la capacité décroissante des centres directeurs de l'espace francoprovençal à imposer les évolutions qu'ils impulsent):

1° évolution de la tonique (cette évolution a encore un résultat dans le futur domaine d'oïl, même s'il est moins net: c'est la loi de Bartsch);

2° évolution de la finale (elle s'applique à tout le domaine francoprovençal, dont elle définit les contours dans le modèle classique, mais ne touche plus le français);

3° évolution de la prétonique (elle n'atteint pas l'ensemble du domaine francoprovençal);

4° évolution de l'initiale (elle se produit à époque historique).

² Chambon/Greub 2000.

³ La loi de Bartsch décrit l'évolution particulière des voyelles accentuées derrière consonne palatale.

La forme des monnaies mérovingiennes atteste une étape relativement basse de cette série, la troisième, et si l'on admet mon raisonnement elle implique aussi l'accomplissement des étapes antérieures, parmi lesquelles le trait définitoire du francoprovençal (A > [i] derrière palatale). Cela acquis, on peut proposer d'ajouter à la documentation sur les monnaies quelques formes, moins assurées philologiquement, mais qui acquièrent une certaine vraisemblance par leur rencontre avec celle que nous venons de présenter. Les actes des conciles mérovingiens, qui ne nous sont connus que par des copies du VIII^e s., connaissent *civitate Gracinopoli* en 614, *ecclesiae Grecinopolitani* en 581-583, *ecclesiae Gracinopolitane* en 585, etc. Si l'on veut accorder confiance à la graphie de la copie (qu'il n'y a pas de raison de mettre en doute), il est possible de faire remonter le début d'application de la règle d'évolution à la fin du VI^e s.

La boucle de ceinture d'Yvoire: une énigme levée



Fig. 1

Une autre inscription de haute époque et provenant du domaine francoprovençal apporte un éclairage utile. Il s'agit d'une boucle de ceinture (plaque-boucle), datée de la première moitié du VI^e s. (Treffort/Serralongue 1997, 424) et trouvée à Yvoire (au bord du Léman), dans une tombe (Fig. 1). Cette plaque est d'un type connu, spécifique de la région correspondant au nord du domaine francoprovençal (Treffort/Serralongue, 414, voir fig. 2, en annexe). Son inscription a été citée dans le *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande* 101-102, 25, sous la forme MASCULUM ET FENA I DEI ALIUS PRBR FECIT VIVAT DO, et le rédacteur, Wulf Müller, a proposé de voir dans *fena* la forme francoprovençale *fena* 'femme'.

On note au passage que la lecture de l'inscription présente certaines difficultés: ses éditeurs y voient du « latin tout à fait correct » et restituent un grand nombre de lettres qui seraient abrégées pour aboutir à la lecture *Masculum et feminam i dei alius presbiter fecit vivat in deo*, qu'ils comprennent « Alius, prêtre de Dieu, a fait l'homme et la femme. Qu'il vive en Dieu. » Les problèmes sautent aux yeux.

1° « A fait l'homme et la femme » est hors de propos si le sujet est Alius (et non Dieu); je propose de comprendre plus naturellement 'les a fait homme et femme' et donc 'les a unis'.

2° « Prêtre de Dieu » est une formule un peu bizarre; si l'on ajoute à cela l'antéposition du génitif (dei) et sa séparation du substantif déterminé (presbiter), dans un texte si simple et de si basse époque, on doit admettre que l'interprétation est peu vraisemblable.

3° Cela amène au problème suivant: la lecture *dei* n'est pas assurée; en effet, si l'on observe le tracé du <d>, on constate premièrement qu'il fait un angle très net, ce qui n'arrive à aucune autre boucle de l'inscription (ni au *d* de *dominus*, bien arrondi, ni à la boucle du *p* ou des *r* de *presbiter*, ni au *c* de *masculum*, le seul exemple douteux étant celui de la boucle inférieure du *b* de *presbiter*, mais elle a manifestement souffert d'un manque de place, et même alors on voit nettement un arrondi), et deuxièmement que la hauteur du *d* correspondrait environ à la moitié de celles des *a* et du *n* de la même ligne. On doit se contenter de dire que la succession de quatre lettres entre *fena* et *alius* est encore mystérieuse, et revenir aux mots bien lisibles.

Quoiqu'il en soit, il est très tentant de chercher dans la forme *fena* une attestation précoce du résultat /n/ du groupe MN issu de MIN. Ce résultat est général dans la zone francoprovençale; il occupe aussi une bande traversant d'est en ouest le centre du domaine galloroman. Dans le cas spécifique de FEMINA, cependant, l'issue /n/ occupe, outre le domaine francoprovençal, la plus grande partie du domaine occitan (y compris le Poitou anciennement occitan), et des parties du domaine d'oïl voisines du domaine francoprovençal (Gossen 1969, 64). La plaque-boucle d'Yvoire attesterait donc, à très haute époque (VI^e s.), un trait dont les correspondants modernes sont inconnus en domaine d'oïl (à l'exception de régions limitrophes de l'aire occitane-francoprovençale).

Les monnaies mérovingiennes, de la première moitié du VII^e s., constituent un document de haute valeur philologique qui atteste, directement ou indirectement, une série d'évolutions phonétiques caractéristiques du domaine francoprovençal, et même définitives de celui-ci. Ces évolutions montrent un proto-francoprovençal possédant ses propres centres de diffusion et capable d'impulser un mouvement propre. Une recherche complémentaire portant sur l'évolution phonétique d'un type lexical (FEMINA) confirme ce résultat: un trait typiquement non oïlique s'est établi au VI^e s. déjà à un endroit au moins de la future zone francoprovençale.

La relative faiblesse de ces résultats vient de ce qu'ils reposent sur un très petit nombre de témoignages. Comme ils sont de grande valeur, on est cependant obligé d'admettre, jusqu'à preuve du contraire, les conclusions que je vous propose ici. Elles concernent:

1° le francoprovençal lui-même: au début du VII^e s., certaines des évolutions qui devaient aboutir à définir le francoprovençal en propre s'étaient déjà produites dans une partie du domaine au moins. En ce sens, le francoprovençal était déjà individué. Naturellement, on ne doit certainement pas supposer, à cette haute époque, des frontières linguistiques avec les espaces voisins, ni même sans doute une unité territoriale du domaine. Cela contredit l'enseignement traditionnel (Tuillon 1974), qui ne reconnaît dans le francoprovençal qu'une zone archaïque d'oïl, séparée après 800;

2° le rapport entre le proto-francoprovençal et les autres langues romanes: au moment où commencent les phénomènes décrits ici, c'est-à-dire au moment de l'individuation du francoprovençal, il n'y a encore lieu de parler ni d'espace linguistique d'oïl, ni d'espace linguistique occitan. Le francoprovençal est donc, au même titre que ceux-ci au moins, un rameau séparé directement du (gallo?)roman. Le point de vue génétique nous aide à comprendre que le francoprovençal ne se sépare pas du français par un refus de certaines innovations de celui-ci, mais qu'au moment où il les refuse, il est déjà individué, par des innovations propres. Encore une fois, le proto-francoprovençal est une entité génétique indépendante du proto-français;

3° le fonctionnement de la variation dans la Galloromania de l'an 600: la variation du latin, au moment où les monnaies mérovingiennes nous donnent l'occasion de l'observer, n'est plus anarchique du point de vue diatopique (ou géographique): c'est-à-dire qu'elle est organisée selon d'autres modes de variation – diastratique, par exemple. Les changements que ces documents attestent ont la même répartition géographique que leurs résultats médiévaux et modernes. Puisque la territorialisation des changements est acquise, l'espace linguistique galloroman doit être considéré comme déjà faillé: les isoglosses qui le traversent marquent dès ce moment la ligne des futures frontières dialectales.

Revenant *in fine* sur la question initiale de ma contribution, je suggérerais – et à titre de modèle seulement – que la Romania s'est peut-être fragmentée, non par une division (de deux en deux) en parties toujours plus petites, mais par la formation même de nouveaux espaces linguistiques.

Bibliographie

- Chambon, Jean-Pierre/Yan Greub, 2000, « Données nouvelles pour la linguistique galloromane: les légendes monétaires mérovingiennes », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 95.1, 147-182.
- /---, 2002, « Note sur l'âge du (proto)gascon », *Revue de Linguistique romane*, 66, 473-495.
- Gossen, Carl Theodor, 1969, « Zum Thema ‚Sprachgrenzen in Poitou’ », *Vox Romanica* 28, 59-71.
- Greub, Yan, 2004, « La fragmentation de la Romania et la formation de l'espace linguistique francoprovençal: le témoignage des monnaies mérovingiennes », dans: *Aux racines du francoprovençal. Actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'études francoprovençales - 20-21 décembre 2003*, Saint-Nicolas: CEF, 13-20.
- Hasselrot, Bengt, 1938-1939, « Sur l'origine des adjectifs possessifs *nostron*, *vostron* en francoprovençal », *Studia Neophilologica* 11, 62-84.
- , 1908, « Adieu au francoprovençal », *Revue de Linguistique romane* 38, 265-275.
- Muret, Ernest, 1908, « De quelques désinences de noms de lieu particulièrement fréquentes dans la Suisse romande et en Savoie », *Romania* 37, 1-46, 378-420, 540-569.
- Treffort, Cécile/Joël Serralongue, 1997, « Le prêtre *Alius*, orfèvre en *Burgundia* au VI^e siècle », dans: Michel Fol/Christian Sorrel/Hélène Viallet, *Chemins d'histoire alpine. Mélanges dédiés à la mémoire de Roger Devos*, Annecy: Association des amis de Roger Devos, 405-425.
- Tuailion, Gaston, 1972, « Le francoprovençal: progrès d'une définition », *Travaux de linguistique et de littérature* 10, 293-339.
- , 2006, « A partir de quand peut-on parler de francoprovençal? », *Nouvelles du Centre d'études francoprovençales René Willen* 53, 68-75.

Annexe

Autres plaques de ceinture du nord du domaine francoprovençal
(La Balme, Savoie)

[Treffort/Serralongue 1997, 424]

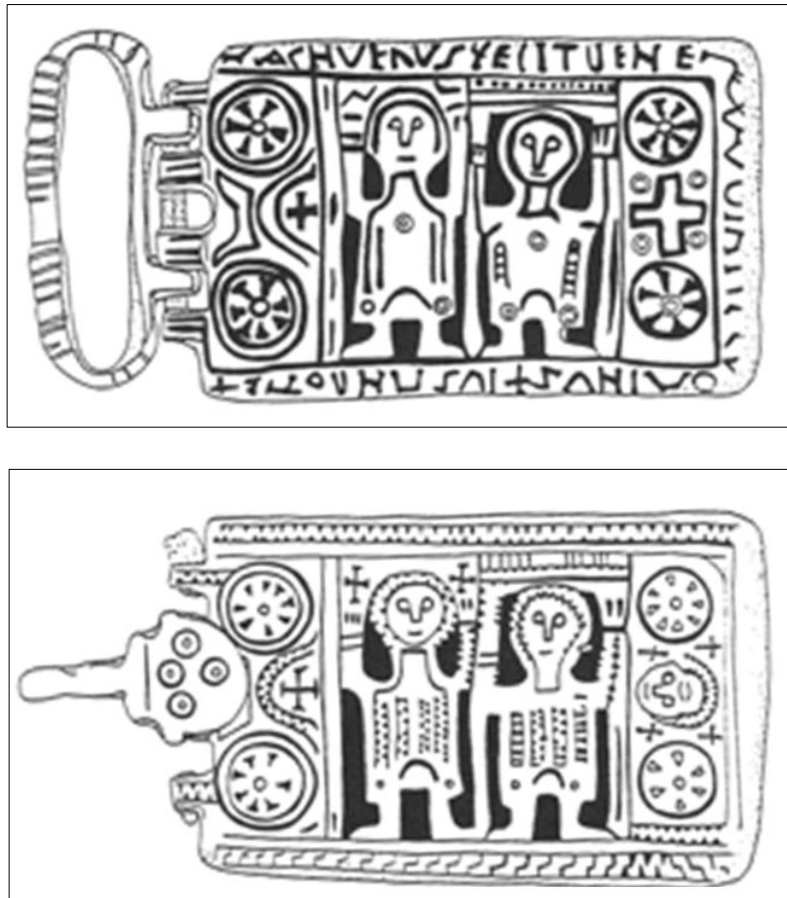


Fig. 2

Relikte frankoprovenzalischer Toponymie in der westlichen deutschen Schweiz: Das Beispiel **betullētum* ‹Birken›

Thomas Franz SCHNEIDER, Inga SIEGFRIED, Universität Bern/Basel

Résumé

Par l'analyse de différentes réalisations toponymiques du terme **betullētum* ‹bouleaux› dans les cantons suisses de Soleure et de Berne, cet article tente de mettre au jour quelques traces de la *Romania submersa* dans cette région. L'étude porte à la fois sur la répartition géographique des toponymes concernés et sur divers constats d'ordre phonétique. On voit ainsi apparaître une diversité de noms de lieux étonnante pour un territoire aussi exigu, avec des vestiges toponymiques romans dont les variantes phonétiques – liées à l'adaptation différente des noms romans par une population germanophone – s'inscrivent dans la lignée d'anciennes formes romanes, mais aussi de formes francoprovençales.

Zusammenfassung

Anhand der Untersuchung verschiedener Toponymformen zum Bildungstyp **betullētum* ‹Birken› in den Schweizer Kantonen Solothurn und Bern versucht dieser Beitrag, Aspekte der *Romania submersa* für dieses Gebiet zu beleuchten. Hierfür werden sowohl die geographische Verteilung als auch die unterschiedlichen lautlichen Befunde der entsprechenden Toponyme analysiert. Für ein relativ enges Reliktgebiet zeigt sich dabei eine erstaunliche lautliche Varianz der Namen, die teilweise altromanische, aber auch frankoprovenzalische Formen tradieren – und die auf die unterschiedliche Adaption romanischer Toponyme durch eine germanischsprachige Bevölkerung zurückzuführen sind.

Riassunto

Attraverso l'analisi delle diverse realizzazioni toponomastiche del termine **betullētum* ‹betulle› nei cantoni svizzeri di Soletta (Solothurn) e di Berna, questo articolo si propone di mettere in luce alcune tracce della *Romania submersa* in questa regione. Lo studio verte tanto sulla ripartizione geografica dei toponimi presi in considerazione, quanto su alcune osservazioni d'ordine fonetico. È così possibile veder apparire una diversità di denominazioni di luogo sorprendente per un territorio così ridotto, con vestigia toponimiche romanze le cui varianti fonetiche – legate all'adattamento dei nomi romanzi da parte di una popolazione di lingua germanica – s'inscrivono a pieno titolo nella genealogia di antiche forme latine ma anche di forme francoprovenzali.

Der ehemals geschlossene galloromanische Sprachraum in der heutigen westlichen Schweiz wurde nachhaltig durch die seit dem 5. Jh. nördlich, seit dem 6./7. Jh. südlich des Hochrheins einsetzende Siedlungstätigkeit der Alemannen verändert. Anders als die im Zeitgeist des 19. Jh. wurzelnde Annahme einer gewaltsamen ‚Landnahme‘ der Alemannen deuten die archäologischen Funde darauf hin, dass die Siedler sich in unbewohnten Gegenden, aber auch zwischen den altansässigen Romanen niederliessen (Windler 1996, 149). Der genaue Ablauf der Ausdifferenzierung der heutigen Sprachgrenzzone in der westlichen Schweiz lässt sich, nicht zuletzt wegen der schlechten Quellenlage, nur bedingt rekonstruieren.¹ Der romanisch-alemannische Sprach- und Kulturkontakt vollzog sich zunächst innerhalb der übergreifenden herrschaftlichen Organisation des fränkischen Vielvölkerreiches. Alt besiedelte Zentrumsregionen und die ihnen zugehörigen Gebiete blieben wohl trotz wachsender alemannischer Nachbarbevölkerung noch länger romanischsprachig. Auch für die Stadt und das Bistum Basel kann eine bis gegen Ende des Frühmittelalters anhaltende Romanizität vor allem der herrschenden Oberschicht (Franken u. Romanen) angenommen werden (vgl. Haubrichs 2003, 699). Für den heute deutschsprachigen Teil des Kantons Bern im Bereich links der Aare lässt sich eine ähnliche Sprachsituation annehmen. Die Aare bildete die Grenze zwischen den Bistümern Lausanne und Konstanz und ursprünglich, an der Wende vom 6. zum 7. Jh., wohl auch noch die Siedlungsgrenze zwischen Alemannen und Romanen (Utz Tremp 2003, 125), bevor das Gebiet zwischen Aare und Saane im 7. Jh. zunehmend zur Kontaktzone zwischen beiden Sprachgruppen wurde. Bis zum Übergang zum Hochmittelalter verschob sich die Sprachgrenze mit der allmählichen Zunahme alemannischer Besiedelung und dem Aufstieg lokaler alemannischer Herrschergeschlechter zunehmend nach Westen, wobei die Aare weiterhin Bistumsgrenze blieb. Anders als in der Region Basel ist hier jedoch weniger von einem durch ein städtisches Zentrum geprägten, grossen Kontinuitätskern auszugehen, sondern eher von einer Streubesiedelung durch verschiedene Sprachgruppen (vgl. Kristol 2010, 353). Entscheidend für die Berner Region ist wohl auch, dass die politische Oberherrschaft mit dem Königreich Hochburgund (888-1032) bei den burgundischen Rudolfingern lag, einem westfränkischen Herrschergeschlecht, das sowohl das romanisch besiedelte Gebiet um Genf, Lausanne und Sitten, als auch das zunehmend von Sprachkontakt- und Umverteilungsprozessen geprägte Gebiet südöstlich des Juras bis zur Aaregrenze (mit zeitweiser Ausdehnung über die Aare hinaus nach Nordosten und Osten) verwaltete (s. Schieffer 1983, 5).

Beide ursprünglich vollständig und bis zur Einverleibung des transjuranischen Hochburgund in das Deutsche Reich zu Beginn des 11. Jh. zumindest noch teilweise sprachlich zusammenhängenden Regionen (vgl. Schneider/Siegfried 2010, 150-151), die Nordwestschweiz um das alte urbane Zentrum Basel und das Gebiet links der Aare in den heutigen Kantonen Bern, Freiburg und Solothurn, zeigen eine Reihe von Toponymen, die sie als romanische Reliktgebiete ausweisen (vgl. Haubrichs 2003, 699), wobei die Anzahl der Reliktnamen, Doppelnamen und Lehnwortnamen im Bernischen und Deutsch-Freiburger Gebiet im Vergleich zu den übrigen *Romania submersa*²-Gebieten der westlichen Deutschschweiz deutlich erhöht scheint (Glatthard 1977, 233). Interessant ist nun vor allem auch die Verschiedenartigkeit der Überlieferung romanischer Reliktnamen und damit zusammenhängend die Frage, wie zuverlässig sich ausgehend von einzelnen Namenformen Aussagen über die Art des Sprach- bzw. Namen-

¹ Zur Quellenlage vgl. Rück (1984, 203).

² So nennt man die einstmals römisch beeinflussten Territorien, in denen die romanischen Sprachen zwischen der ausgehenden Antike und dem Hochmittelalter wesentlich zurückgegangen oder vollständig verschwunden sind.

kontakts und zeitliche Abfolgen tatsächlich treffen lassen. Als Beispiel für die hier anzutreffenden Schwierigkeiten soll eine Gegenüberstellung diachroner Belegreihen von Flur- und Siedlungsnamen zum sehr häufigen romanischen Bildungstyp **betullētum* ‹Birken› dienen.

Untersuchungsmaterial und Besprechung

Flur- und Siedlungsnamen nach dem Bildungsmuster [Baumbezeichnung + Kollektivsuffix < lat. *-ētum*] sind in der Gesamtromania überaus häufig belegt und in manchen Teilsprachen oder Dialekten noch immer appellativisch in Gebrauch.³ Max Pfister hat am Regensburger Symposium des Arbeitskreises für Namenforschung vom 4. und 5. Oktober 1994 den Stand der Forschung zur *Romania submersa* anhand von Ortsnamenbelegen des Bildungstyps **betullētum* ‹Birken› in romanisch-germanischen Grenzlagen (Pfister 1996, 56-72) besprochen. Als Grundlage seiner materialreichen Untersuchung dienten ihm dabei die bis dahin erschienenen Bände der vier historischen Namenbücher aus dem Moselland (Jungandreas 1962/63), dem Südtirol (DTA 1936-1971) und den Schweizer Kantonen Graubünden (RNB 1939-1985) und Uri (Hug, Weibel 1988-1991).

Auch in der westlichen Schweiz finden sich im Sprachgrenzbereich zahlreiche Namenbelege zu diesem Bildungstyp. In den Kantonen Bern und Solothurn waren zwar seit den 1940er Jahren bzw. seit 1989 namenkundliche Forschungsstellen aktiv, die entsprechenden Bände des Berner und des Solothurner Namenbuchs waren aber noch nicht erschienen. Die kürzlich erfolgte Publikation des vierten Teilbandes des Ortsnamenbuches des Kantons Bern (2011; BENB 1.4) und des zweiten Bandes des Solothurnischen Orts- und Flurnamenbuches (2010; SONB 2) erlauben nun, die Lücke zu schliessen und dem Beispiel von Pfisters Untersuchung folgend einen Blick auf die *Romania submersa* der westlichen Schweiz zu werfen. Insgesamt finden sich hinreichend gesicherte Beispiele für den Bildungstyp **betullētum* in acht deutschsprachigen Gemeinden der beiden Kantone Bern und Solothurn.

Dabei lassen sich anhand der lautlichen Grundstruktur auf relativ kleinem Raum fünf Hauptgruppen unterscheiden, deren diachrone Belegreihen in der Folge dargestellt und diskutiert werden sollen:⁴

- *Bouley*: Erstsilbenvokal *-u-*, ohne Dental, entspricht der aktuellen Form in der Romandie.
- *Budlei*, *Budlig*: Erstsilbenvokal *-u-*, Dental erhalten.
- *Birli*, *Bärlet*, *Bärliz*: Erstsilbenvokal *-i-* oder *-ä-*, Dental an Liquid zu *-r-* assimiliert.
- *Bedlitschz*/*Bädlist* †: Erstsilbenvokal *-e-* oder *-ä-*, Dental erhalten, Toponym abgegangen.
- *Pfitlet*: anlautender Labial affriziert, Erstsilbenvokal *-i-*, Dental erhalten.

³ Lühr 2008, 65; FEW 1, 345ff; Pfister 1996, 56-72; vgl. auch Vincent 1937, 249-255.

⁴ Die Transkription der historischen Zeichen wurde aus praktischen Gründen vereinfacht: die *s*-Schreibung (langes und rundes *s*) wurde zu einem Zeichen *s* vereinheitlicht, übereinandergesetzte mehrteilige Vokale durch Unterstreichung markiert nebeneinander gestellt (z. B. *e* über *a*: ae, *e* über *o*: oe etc.). Für die Wiedergabe der mündlichen Belege wurde die weitere phonetische Notierung nach Dieth (vgl. Hengartner/Niederhauser 1993, 76-87) verwendet. Alle Belege stammen aus den bereits publizierten Teilbänden des Berner Namenbuches (BENB 1.1-1.4) und des Solothurner Namenbuches (SONB 1-2) und aus den Sammlungen der namenkundlichen Forschungsstellen der Kantone Bern und Solothurn. Die Quellensiglen und Quellenstandorte werden am Ende des Artikels aufgeschlüsselt.

1. Bouley in Münchenwiler BE

Die Berner Gemeinde Münchenwiler ist eine Exklave im Kanton Freiburg, die erst in der Mitte des 18. Jh. zur deutschen Sprache übergegangen war (Ersetzung der französischen Schule durch eine deutsche im Frühjahr 1738; Zimmerli 1895, 42). Deutliche Spuren der ehemaligen frankoprovenzalischen Toponymie sind bis heute erhalten geblieben.

- **Bouley** (Wald, Stück Kulturland; Koordinaten: 7.1261° E 46.9049° N; Höhe: 557 m)

1721 *Bois de Bouley* (S)
1874 *Bois de Bouley, Boulay* (TA)
1895 *Bouley, Biolley* (Z 2, 43)
2005 *Boulay* (LK)
2010 *Bouley, Bouleywald* (GrN)

alem. Dialektform *Bulei* n.

Der Flur- und Waldname *Boulay* (Landeskarte) bzw. *Bouley* und *Bouleywald* (amtliche Vermessung) beruht auf einer Ableitung von frz. *bouleau* bzw. frkpr. *boula* <Birke> (FEW I, 345) mit dem rom. Kollektivsuffix *-ey* < *-ētum* (GPSR 2, 907f.).⁵ Im frkpr. Gebiet, in dem der Baumname vor allem als *biola* f. u.ä. vorkommt, sind verschiedentlich auch *Boul*-Formen toponymisch nachgewiesen, die zum einen auf jüngere Bildungen unter frz. Spracheinfluss zurückgehen, zum anderen auf eine entsprechende frkpr. Variante des Appellativs (s. unter 2.2.), vgl. z.B. den ON *Boulouz* FR (LSG, 178; GPSR 2, 628; Aebischer 1976, 76 u. 79). Die vor Ort in Münchenwiler erhobene mundartliche alem. Form *ds Bulei* ist ein Neutrum. Eine Patois-Form *Biolley* des Namens verzeichnet Zimmerli (1894, 43).

2. Budlei, Budlig

2.1. Budlei und Budlig in Vinelz BE

- **Budlei, Obere** (Heimwesen am *Budlig*; Koordinaten: 7.1344° E 47.0348° N; Höhe: 517 m)

1691 *das ober Budlit genant [...] im ober Budley gelegen* (UP)
1718 *Ober Budley hoff* (P)
1838 *Budley, die obere, Höfe* (D 1, 94)
1877 *Budlei, Oberbudlei* (TA)

alem. Dialektform *Oberi Budlei* f.

⁵ Zu Namenparallelen im frz. Sprachgebiet vgl. Longnon 1920-1929, 158 und Vincent 1937, 249: *Le Bellay*, Seine-et-Oise (1337 Booley); *Bellot*, Seine-et-Marne (1115 ecclesiam de Beloy); *Belloy*, Oise (1119 apud Beeloy); *Belloy*, Orne (1180 apud Beloi); *Belloy-S. Léonard*, Somme (1183 Beeloi); *Belloy-sur-Somme*, Somme (1144 Beelouium, 1167 Beeloi); *Boulay*, Loiret (1139 villam que Boiletum dicitur); *Boulay*, Moselle (1184 Bollei, 1221 Boullay); *Le Boulay*, Rouy, Nièvre (1194 terra de Boelei, 1294 Le Booley); *Le Boulay*, S^e Gauburge-S^e Colombe, Orne (1239 in valle Booleti); *Le Boulay*, Chasnay, Nièvre (1355 Boulay); *Le Boullay-les-Deux-Églises*, Eure-et-Loire (v. 1180 Booletum); *Le Boullay-Mivoye*, Eure-et-Loire, à mi-chemin entre Orléans et Rouen (v. 1240 Booletum de Media Via); *Le Boullay-Thierry*, Eure-et-Loire (1196 Booletum Terrici); *Le Vieux-Belay*, Tilloy-et-Bellay, Marne (*déb. XI^e Bedelt (ou Betlelt)*, 1145 Beloium, 1197 Belei, 1227 Belloi).

- **Budlei, Untere** (Heimwesen am Seeufer unterhalb von *Budlig*; Koordinaten: 7.1252° E 47.0383° N; Höhe: 433 m)

um 1525 *von [...] der Bobley sind zuo reben gemacht stost an See und an berg [...] In der Budlimatten* (U20, 301 u. 303)

1563 *in der Budleyen* (A)

1718 *Under Budley hoff* (P)

1732 *in der Budley* (A)

1734 *in der Bodley* (A)

1777 *Budlit matt* (P)

1838 *Budley, die untere, Höfe* (D 1, 94)

1879 *Untere Budlei* (TA)

alem. Dialektform *Ungeri Budlei* f.

- **Budlig** (bewaldeter Hügelzug zwischen *Unterer* und *Oberer Budlei*; Koordinaten: 7.1349° E 47.0371° N; Höhe: 540 m)

1527 *der Wald Budlet* (F 4, 100)

1701 *Budlit* (F 4, 100)

1718 *Budley holz* (P)

1736 *Budleywald* (A)

1838 *die Budley (Wald)* (D 1, 435)

1877 *Budlei* (TA)

1895 *Budleyholz* (Z 2, 3)

alem. Dialektform *Budlig* m.

2.2. Budlei in Merzligen BE

- **Budlei** (Kulturland; Koordinaten: 7.2523° E 47.0839° N; Höhe: 450 m)
- 2005 *Budlei* (LK)

alem. Dialektform *Budlei* f.

Vorlage für die Übernahme in die alem. Mundart war die aus der im frkpr. Patois erfolgten intervokalischen Sonorisierung von *-t-* zu *-d-* entstandene Form **bedullētum*, bevor *-d-* im Patois verstummte (vgl. dazu Glatthard 1977, 276f.). Auffällig bleibt die Qualität des Erstsilbenvokals *-u-*. Im frkpr. Sprachgebiet hat sich das der Ableitung zugrunde liegende gallorom. Appellativ *bet(t)ulla* <Birke> fast durchgängig zu *byola* (GPSR 2, 907) entwickelt. Dennoch finden sich teils auch alt belegte Ortsnamen, die im Frankoprovenzalischen eine parallele historische Variante *Boul-* vermuten lassen (vgl. oben unter 2.1.). Diese wird vom GPSR (2, 628) mit einer Vokalangleichung nach Ausfall des intervokalischen *-d-* erklärt (analog zur Entwicklung im Frz.: gallorom. *betull-* > afrz. *booul-*, *boul-* > nfrz. *bouveau*). Im Fall der hier aufgeführten Namen deuten die historischen Belege eventuell schon auf eine entsprechende gallorom. oder altrom. Variante vor dem Ausfall des Dentals, die von den alem.

Siedlern als *-u-* oder *-o-* wahrgenommen und übernommen wurde. Vgl. dazu auch die historischen Formen der zum gleichen Bildungstyp gehörenden Toponyme *Mutlai* und *Vial Vudlai* in der Gde. Taufers/Tubre im Vinschgau I, die 1416 als *Budley*, 1500 *de Budlei* und 1416 *Vial de Budley* belegt sind (nach Pfister 1996, 60). Die heutigen Endungen der besprochenen Namen, *-ei* und *-ig* gehen beide auf das rom. Kollektivsuffix *-ey* < **-ēt(um)* zurück, wobei *Budlig* den gleichen Endungswechsel wie *Birlig* (s. weiter unten, 3.1.) zeigt. Das feminine Genus der *Budlei*-Namen könnte einem volksetymologischen Anschluss an das alem. App. *Ei* f. <Au, Land am Wasser> geschuldet sein, das maskuline Genus von *Budlig* auf einem Referenzobjekt wie alem. *Wald* m. oder *Hügel* m. beruhen.

3. *Birlig*, *Bärlet*, *Bärliz*

3.1. *Birlig* in Bellmund und Ipsach BE

- **Birlig** (Kulturland, Hügel, Aussichts- und Grenzpunkt; Koordinaten: 7.2392° E 47.1120° N; Höhe: 500 m)

1521 *j Juchart Jm bidlitt [...] den bidlitt acher ist 4 Juchart litt zwüschen der Huob Straß vnd Belmundt straß* (U31, 254)

1551 *ein Juchartten nempt sich bydilitz acher* (U32, 23v)

1901 *Birlig* (TA)

2002 *Birlig* (LK)

alem. Dialektform *Birlig* n. oder m.

3.2. *Bärlet* in Brügg BE

- **Bärlet** (bewaldeter Hügel, an dessen Südfuss Wohngebiet, Schulhäuser; Koordinaten: 7.2713° E 47.1269° N; Höhe: 464 m)

1521 *2½ Juchart vor dem bidlett [...] vor dem bedlett* (U31, 35-36),

1551 *ab Irem Ried Im badtlott* (U37, 31)

1876 *Berletücker, Berletwald* (TA)

alem. Dialektform *Bärlet* m.

Die Verbindung der Belege des 16. Jh. mit den jeweiligen aktuellen Namenformen ist durch den Vergleich mit den im Folgenden dargestellten und durch den Kontext genügend gesicherten Formen aus Bettlach (s. 3.3.) möglich. Im Fall von *Birlig* ist zusätzlich zur lautlichen Entwicklung *Bidlitt/Bidliz* > **Birlit/Birliz* ein Endungswechsel von historischem *-it/-itz* zu *-ig* in der aktuellen Mundartlautung eingetreten, der im Seeland auch bei anderen FINN romanischer Herkunft begegnet; vgl. z.B. 1551 *Mundtlitt* > 1877 *Montlig*, 2005 *Muntlig* in Täuffelen BE (BENB 1.3, 310) und das vorige *Budlig* in Vinelz (s. 2.1.).

3.3. Bärliz in Bettlach SO

Im Grenzgebiet zwischen den beiden Solothurner Gemeinden Bettlach und Selzach am Jurasüdfuss liegt die Flur *Bärliz*. Die Belege des 15. Jh. (*Beadlet*, *Bedlet*) und 16. Jh. (*Wedlett*, *Bädliz*, *Bädeltz*) weisen den Namen als zum Typ **betullētum* gehörig aus. Eine im 17. oder 18. Jh. stattfindende Veränderung der Lautgruppe *-dl-* zu *-rl-*, die als Assimilationsphänomen oder phonetische Remotivation im alemannischen Dialekt zu verstehen ist, wird erstmals im Grundbuch von 1825 verschriftlicht sichtbar. Dass *Bädlet* und *Bärliz* tatsächlich dasselbe Gebiet bezeichnen, belegen die Kontexte zweifelsfrei:

- **Bärliz** (Kulturland; Koordinaten: 7.4367° E 47.2017° N; Höhe: 452 m)

- 1450 *I juchart ze Beadlet [...] neben dem guot, das inn Hag gehoert* (Lebe Urb 2, 139)
- 1458 *Am Bedlet vnder Bettlach hinder husern Jm hag* (Urk, 1458.07.25.)
- 1458 *Jn Jren zenden gen Selsach gegen den ackern so da ligen zur Bedlet studen ze Birholz Jn den Riedern vnd Bluomen anwander wie die acker genempt sind* (Urk, 1458.07.25.)
- um 1531 *ij Juchartten vff dem wedlett stost an weg* (Nida Urb 29, 202r)
- 1577 *einer Juchartten ackher vff dem bädliz* (FranzKl 72, 61)
- 1585 *Ab zweijen Jucharten genampt vff dem bädeltz Stoßen [...] Sonnenhalb vff Zöll matten* (Nida Urb 30, unpag.)
- 1825 *Jm Birholtz die Eÿ Matt. Morgen Neben dem Bärlitz, Mittag An das Birholtz, Mitternacht An die Land Stras* (Bett Gb 1825, 1092)
- 1825 *Jm Berlitz. Abend Neben der Eÿ Matt, Mittag An die Büsch mat [...] Mitternacht An die Land Stras* (Bett Gb 1825, 1093)
- 1825 *Jm Berlitz. Mittag An die Sölnen, Mitternacht An die Land Stras* (Bett Gb 1825, 1103)
- 1825 *Jm Berlitz. Morgen An die Einung Seltzach, Mittag Neben den Sölnen* (Bett Gb 1825, 1127)
- 1825 *Jm Bärlitz. Mittag An die Büschmat, Mitternacht An die Eÿ-Matt* (Bett Gb 1825, 1137)
- 1825 *Jn den Sölnen. Abend Neben der Büschmat [...] Mittag An die Einung Seltzach, Mitternacht An das Berlitz* (Bett Gb 1825, 1208).
- 1963 *Bärliz* (Bett FINVerz)
- 1976 *Bärliz* (LK)

alem. Dialektform *Bärliz* n.

Interessant ist, dass ein Flurname *Birrholtz*,⁶ eine wörtliche schweizerdeutsche Entsprechung zu *Bädlet* < **betullētum*, ebenfalls seit dem 15. Jh. belegt ist und noch heute zur Bezeichnung eines unmittelbar westlich an *Bärliz* anschliessenden Geländes verwendet wird (vgl. den Ausschnitt aus dem Übersichtsplan 1:10 000, SOAGI, Amt für Geoinformation des Kantons Solothurn).

⁶ Vgl. neben den Belegen von 1458 und 1825 noch: vor 1450 *1/2 juchart ze Birholtz* (Lebe Urb 1, 6), 1521 *einer halben Jucharten zuo Birch holtz* (Kopb 7 [alt 12], 182), 1963 *Birrholtz* (Bett FINVerz).

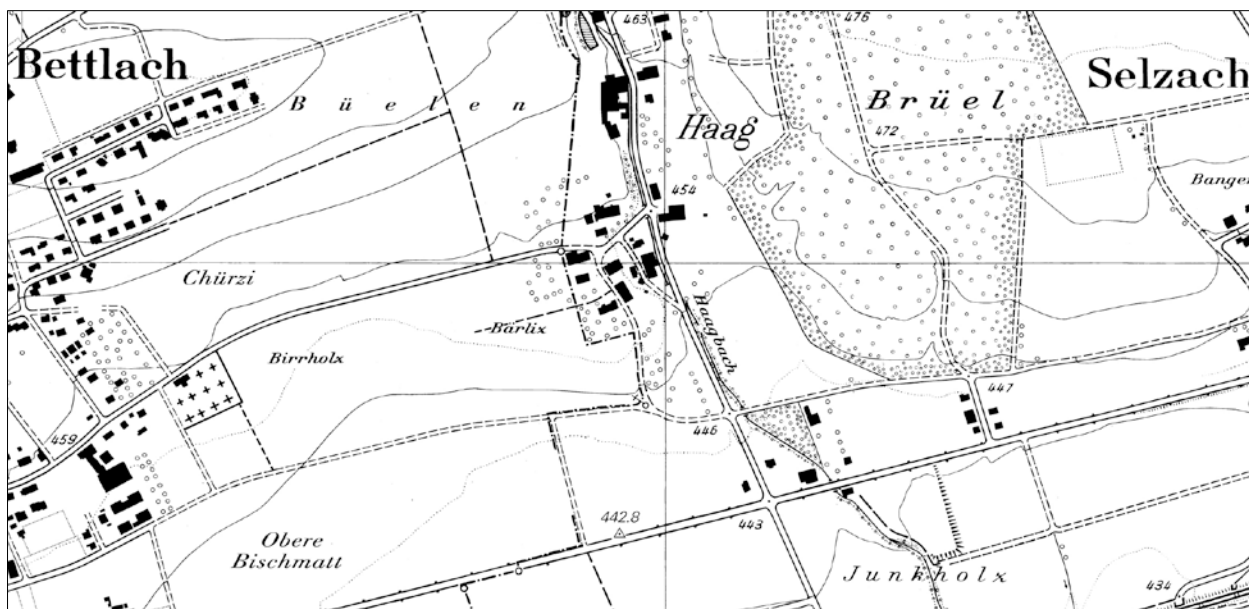


Abb. 1 – Bärliz neben der analogen schweizerdeutschen Benennung *Birrholz*

4. *Bedlitsch/ Bädlist* † in Welschenrohr SO

Die in der Gemeinde Welschenrohr, nördlich von Bettlach jenseits der ersten Jurakette, zwischen 1439 und 1600 bezeugten stark voneinander abweichenden abgegangenen Flurbezeichnungen *Bedlitsch/ Bedlist/ Baldisch/ Bädlich/ Bädlist* scheinen ebenfalls zum Bildungstyp **betullētum* zu gehören, auch wenn sich die Mehrzahl der Belege von 1545 und 1575 durch die Metathese *-dl-* > *-ld-* und zusätzlich durch eine scheinbare Adjektivendung *-isch* recht weit von der Ausgangsform und auch von den unter 3.1. und 3.3. dokumentierten Entwicklungen entfernt.

▪ *Bedlitsch/ Bedlist/ Baldisch/ Bädlich/ Bädlist*

- 1439 *ein manwerk matten ze bedlitsch* (FAvRoll Urk, 137)
- 1518 *ein stucki vor bedlist* (Falk Urb 1518 a, 269)
- 1545 *von eynem mad im baldisch [...] von v Jucharten in baeldischmatten* (Falk SchlafRo 1545, 115 u. 117)
- 1545 *von eynnem Mad matten, Jn baldisch Rüttj* (Falk Urb 1545 a, 303)
- 1557 *von einem mad matt(en) Jm baldisch [...] von v Jucharten in badlich* (Falk HeischRo 1557, npag.)
- 1575 *von Einem mad matten hejst Bädlich Rühj, Ligt zwüschen den beden Zelgen* (Falk SchlafRo 1575, 191)
- 1575 *die Ejne Zelg nemptt sich prejten Ägertten vnn die Annder Baldisch Zelg* (Falk SchlafRo 1575, 196)
- 1575 *Ein stuck vor Bädlyst* (Falk Urb 1575 a, 518)
- 1575 *Die Gantze Gemeind von Rorr giptt Järlich von Zwejzen Zellgen so Sj von howelden gerüttet [...] die Eine Zellg nemptt sich prejten Ägertten vnn die anndere Baldisch Zelg* (Falk Urb 1575 a, 522)
- 1600 *Ein Jucharten vff dem Bädlistein* (Bals Akt Prot 1597-1603, [526]).

Wohl kaum mit diesem nur historisch belegten *Bedlitschz/Bädlist* etc. identisch ist eine in der gleichen Gemeinde seit dem 16. Jh. und bis heute bezugte Flur *Bärlismatt*. Die in der Datenbank vorhandenen Belege lassen eine Gleichsetzung trotz einer gewissen Ähnlichkeit von *Bärlis(-matt)* mit der oben besprochenen in Bettlach bezugten Form *Bärliz* (3.3.) nicht zu. Sie werden deshalb hier nur zur Information und nur in der Fussnote angezeigt.⁷ Diese Bedenken werden gestützt durch den Flurnamen *Berletzmatt* in der Gemeinde Langendorf östlich von Selzach, der auf eine Form *Berlismatt* des 14. Jh. zurückreicht.⁸

5. *Pfitlet* in Nuglar-St. Pantaleon SO

Rolf Max Kully (Kully 1999, 1, 53-56) hatte sich in seiner umfassenden Arbeit zur Namenwelt der Gemeinde Nuglar-St. Pantaleon SO intensiv mit dem FIN *Pfitlet* beschäftigt und verschiedene Deutungsversuche ausgelotet. Er kam zum Schluss, dass es sich dabei „am ehesten um eine nicht ganz regelkonforme Bildung“ zum Typ **betullētum* handle (Kully 1999, 1, 55). Dem ist, unter Verweis auf zwei Namenparallelen *Bittleten* im Kanton Uri und immer mit der nötigen Vorsicht, zuzustimmen.⁹

- ***Pfitlet*** (Streuobstmatte nordwestlich Dorf; Koordinaten: 7.6887° E 47.4783° N; Höhe: 470 m)

⁷ ***Bärlismatt*** (Kulturland; Koordinaten: 7.5128° E, 47.2730° N; Höhe: 692 m): 1575 *Gratzman krütly giptt Järlich von Bärlisch matt* (Falk Urb 1575 a, 516), 1604 *sin hus mi(t) der hofstat Bärlismat geheissen* (Bals Akt Prot 1604–21, 30), 1642 *Jährlich von Bärlismatt* (Falk SchlafRo 1642, 123r), 1722 *Die hindere Bärlischmatt stost bysen an die Vordere bärlischmatt* (Wels GuSt 2, 15), 1727 *Vier maadt die Bärlischmatt stost ... mittnachts an die allmenth* (Wels GuSt 2, 10), 1734 *von der bärliß matten in der weid* (Falk BoZiRo 1733–34, 81), 1762 *2 ½ maad matten die bärlischmatt genant* (Wels IuT 1, 14), 1779 *Zwey Maad die bärlis matt* (Wels IuT 2, 23), 1826/28 *Bärlis Matt [...]* *Die Berlismatt* (Plan LA 104, Pläne 6 u. 11), 1840 *Die Bärlischmatt* (Wels Gb 1840, 517), 1948 *Bärlismatt* (Wels FINVerz).

⁸ ***Berletzmatt*** (Kulturland; Koordinaten: 7.5213° E, 47.2222° N; Höhe: 506 m): 1365 *ein acher gelegen in der dorfmarch ze Lengendorf an einer stat nemet man zem Berlismatt [...]* *stosset ze dem Brugmos vsshin* (SOUrk, 1365.12.05.), 1444 *j jucharten stosset an berlis matten vnd lit zwuschent der tuomherre guot* (Spiegelbg ZiRo 1, 22), 1539 *Ein Jüchartten stost vff Berliß matt [...]* *Ein Jüch: heist berlis matt acher, stost an berlis matt* (St. Urs 73, 318v u. 327v), 1540 *Vrs froelicher gibt iaerlich ab einer Matten ... stost hinab vff kungs hoff vnnd stost hinuff an die Allmend genant Baerlis matt* (BurgerM Urb 1540, 65), um1696 *auf bärlismat [...]* *pündten auf pärlins mat [...]* *ein Viertel alment guoth auf bärlins mat genant* (Flum BoZiRo 1696, 8r-9v), 1737 *ein Viertel Jücharten Vff bartliß [korrigiert:] bernets matt [...]* *ein Viertel Allmenth güth Vff bartliß matt genant zu einem hauß platz, pündten Vnd gärtlein ein zu schlagen verwilliget* (Flum SchlafRo 1737, 25v u. 28v), 1984 *Berletzmatt* (Lang FINVerz).

⁹ ***Bittleten*** (Berghöfe, Weideland in der Gemeinde Bürglen UR; Koordinaten: 8.6631° E, 46.8816° N; Höhe: 857 m): um1280 *An dem berge vfen bitliten*, 1280-14.Jh. *filia Seselerii de Bittelitten*, 1551 *gut, genant Bitloten im Bürgler kilchgang*, 1569 *in den guettern Bidleten und Hartelfingen*, 1573 *vff seinem berg Pittleten*, 1655 *mein Guoth, Fischletten Genambt*, 1685 *ab seinem guot bitlent ... an ... stadlers bidleten*, 1688 *so in Pitleten geht*, 1714 *in die bitleten*, 1771 *ab meinem berg Bittleten*, 1788 *Bittleten, auch einige Häuser, und sehr schöne Berggüter*, 1796 *ab meiner bidleten zu birglen gelegen*, 1815 *Jos. Martis bütleten*, 1965 *Bittleten*); Hug/Weibel 1988, 442-444.

Bitleten† (ehemaliges Hofgut in der Gemeinde Sisikon UR): 1573? *ab einem guot, gelegen zuo Sisickon, dem man spricht ze Bittletten, uff der Wasser fluo*, 1731 *ab haus und hoff, büttleten genant ... bym Thellen gelegen*, 1731 *ab dem Gut Büttleten beym Tellen*); Hug/Weibel 1988, 444-445.

- 1555 *zwo Júchartten zuo pfittetacker [...] ein tagwan zuo pfetlat die strasß oben dran [...] ein tagwan zuo pfitlat* (BeinMar GüterVerz 1555, 397, 401 u. 452)
 1576 *Zuo pfittletacher [...] Zuo pfittlett [...] Zuo pfittlatt* (BeinMar Ber 1576, 283r, 291v u. 340r)
 1678 (Kopie 1576) *1 thauwen zue pfitlet [...] 1 Juch. zue Pfittlet* (NuSP Urb 1678, 29)
 17. Jh. (Kopie 1576) *zwo Júchart zu Pfylletacker [...] 1 Juch zu Pfittlatt* (BeinMar Urb 1576 K, 244, 250)
 1746 *Matten in der pfidlet Matt* (SP Kir Gült, npag.)
 1761 (Kopie 1756) *zwo Júcharten zúe Pfittlet ackher, jetz matten [...] 1 Tagwan zue Pfettlat ... Ein Júcharten aúff Pfittlet* (BeinMar Ber 1756, 31, 43 u. 63)
 1825 *Jn der Pfitlet [...] Jn der obern Pfitlet* (NuSP Gb 1825, 1826 u. 1828)
 1877 *Pfidtlet* (NuSP ÜbPlan 1877)
 2004 *Pfidlet* (NuSP FINVerz 2004)

alem. Dialektform *Pfitlet*

Die Fortisierung (*b- > p-*) und Affrizierung (*p- > pf-*) des anlautenden Konsonanten bleibt jedoch ungedeutet. Da sich die singuläre Erscheinung aus lauthistorischen und systematischen Gründen nicht mit der zweiten Lautverschiebung erklären lässt, müssten am ehesten phonetisch oder sandhi-bedingte Gründe ins Auge gefasst werden, z.B. durch Agglutination eines Artikels oder einer Präposition.

6. Tabellarische Zusammenfassung

Die folgende Tabelle fasst die Beleglage zusammen.

***betullétum**: Kleinräumige Varianz in der West- und Nordwestschweiz (Kantone BE, SO)

Gemeinde	Koordinaten LK	15. Jh.	16. Jh.	17. Jh.	18. Jh.	19. Jh.	20./21. Jh.
Nuglar-St.Pantaleon SO	618850/ 258650	-	Pfet(t)lat(t), Pfit(t)lat(t), Pfit(t)let(t), Pfittet	Pfyllet	Pfidlet, Pfettlat, Pfittlet	Pfitlet	Pfittlet
Welschenrohr SO	?	Bedlitschz	Bädlÿst, Bedlist, Bädlich, Badlich, Baeldisch, Baldisch	Bädlistein	-	-	-
Bettlach SO	600/ 228	Bedlet, Beadlet	Wedlett, Bädliz, Bädeltz	-	-	Bärlitz, Berlitz	Bärliz
Brügg BE	587800/ 219700	-	Bidlett, Bedlett, Badtlott	-	-	-	Bärlet
Bellmund/Ipsach BE	585000/ 217800	Bidlitt, Bydilitz	-	-	-	-	Birilig
Merzligen BE	585800/ 214800	-	-	-	-	-	Budlei
Vinelz BE (2 Höfe)	576/ 210	-	Budli, Bobley, Budleyen	Budlit, Budley	Budley, Bodley, Budlit	Budey	Budlei
Vinelz BE (Wald)	577/ 209	-	Budlet	-	Budlit, Budley	Budley, Budlei	Budlig
Münchenwiler BE	576250/ 195300	-	-	-	Bouley	Bouley	Bouley

7. Übersichtskarte

Die Kartenskizze zeigt die Lage der besprochenen Namen vor dem Hintergrund der frz.-dt. Sprachgrenze in der Westschweiz (Grundlage: Sprachkarte SDS 1, 3). Interessanterweise liegen alle Toponyme links der Aare bzw., in der Gegend des Bielersees, links des alten Aarelaufs vor der Juragewässerkorrektur des 19. Jh. (vgl. Vischer/Feldmann 2005). Ein Toponym liegt nördlich des Juras in der Region Basel, sechs südlich der ersten Jurakette, eines zwischen der ersten und zweiten Jurakette. Dieser auffällige Befund, der auf eigen gelagerte Sprachkontaktzonen zu verweisen scheint, wäre ein viel versprechender Ansatzpunkt für eine historische und verwaltungsgeschichtliche Untersuchung des Reliktgebietes.

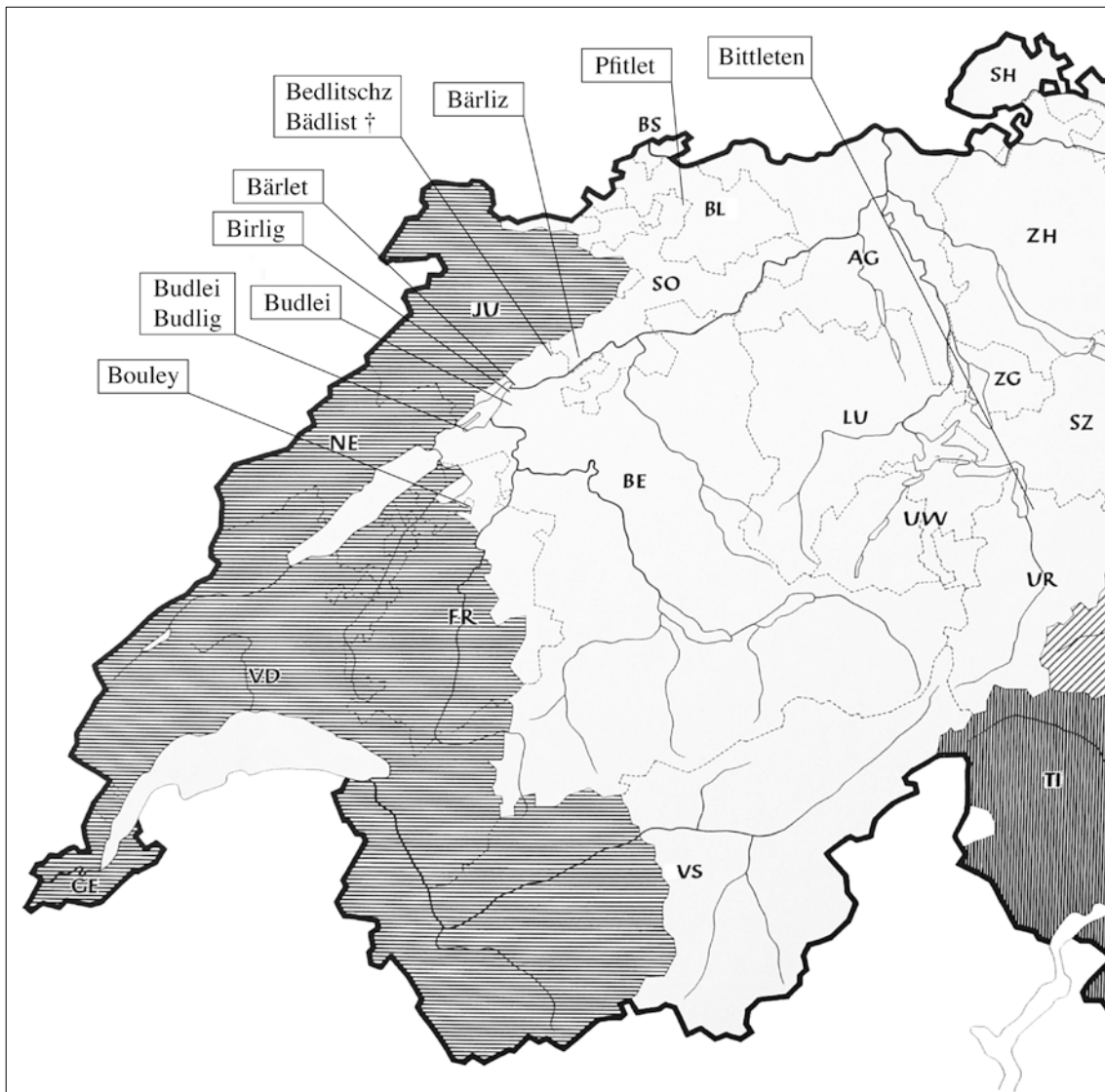


Abb. 2 – **betullētum* « Birken » in der westlichen deutschen Schweiz und im Kanton Uri

Die in der Namenwelt der westlichen Schweiz sichtbaren Ergebnisse sprachlicher Interferenz lassen auf historisch gesehen sehr komplexe und vielschichtige Sprachkontaktzonen schliessen. Dabei muss aber immer auch die Orientierung an alten urkundlichen Fixierungen mitbedacht werden. Unmittelbar verständlich wird dies, wenn man in Betracht zieht, dass der romanische Teil des Kantons Bern ursprünglich zum frankoprovenzalischen Sprachgebiet gehört, mit der Reformation aber das Französische als Schriftsprache angenommen hatte. So waren die erst in neuerer Zeit zum Deutschen übergegangenen Berner Gemeinden entlang der heutigen deutsch-französischen Sprachgrenze über einen gewissen Zeitraum und teilweise bis ins 19. Jh. hinein faktisch viersprachig, mit den beiden Schriftsprachen Deutsch und Französisch und der lokalen alemannischen und der frankoprovenzalischen Mundart (Andres Kristol, brieflich).

Dass in der heutigen Deutschschweiz nicht nur auf der Ebene der überregional ausstrahlenden Namen wie Gebirgs- und Gewässer-, Landschafts- und Siedlungsnamen, sondern auch auf der Ebene der kleinräumigeren Flurnamen mit vordeutschem – romanisch gefasstem älterem oder im eigentlichen Sinn romanischem – Namengut zu rechnen ist, steht seit Langem fest.¹⁰ Wo der Zeitpunkt des Sprachwandels nur wenige Jahrhunderte zurückliegt und wir über die geschichtlichen Umstände einigermaßen informiert sind, z.B. im engeren Bereich der heutigen deutsch-romanischen Sprachgrenzen mit der Romandie, dem Wallis oder der Rätoromania, können die romanischen Namen noch ohne Weiteres als Reliktnamen erkannt und sogar oft auf der Grundlage der ehemaligen dialektalen Verhältnisse beurteilt werden. Weiter entfernt von der Sprachgrenze, im Inneren der heutigen deutschen Schweiz, werden trotz ehemals flächendeckenden galloromanischen Substrats romanische Namen nicht mehr unbedingt als solche erkannt, wenn es für ihre lautliche oder schriftliche Gestalt auch eine Erklärung aus dem deutschen Superstrat gibt oder die Namen selbst in phonetischen Remotivationsprozessen an alemannische Formen angepasst worden sind und erst in dieser angepassten Form tradiert wurden.

Die geographische Nähe der hier dargestellten zum Bildungstyp **betullētum* gehörenden Namen mit ihrer auffälligen lautlichen Varianz, das Nebeneinander von Namenbelegen, die frankoprovenzalische Lautentwicklungen aufweisen, und solchen, die die altromanische Form bewahren, die unterschiedliche lautliche Integration der Toponyme in die alemannische Mundart, lassen die Schwierigkeiten erkennen, die die sprach- und siedlungsgeschichtliche Einordnung dieser Reliktnamen machen.

Bibliographie

- Aebischer, Paul, 1976, *Les noms de lieux du canton de Fribourg (partie française)*, Fribourg: Société d'histoire du canton de Fribourg.
- BENB [*Ortsnamenbuch des Kantons Bern (alter Kantonsteil)*], Bd. 1 [Dokumentation und Deutung]. 1. Teil, 1976, A, E/Ä und F [Hg.: Zinsli, Paul], Bern: Francke; 2. Teil, 1987, G, H, I/J, K/CH [Hg.: Zinsli, Paul/Peter Glatthard], Bern: Francke; 3. bzw. 4. Teil, 2008 bzw. 2011, L-M bzw. N, O, B/P [Hg.: Schneider, Thomas Franz/Erich Blatter], Basel/Tübingen: A. Francke.

¹⁰ Für die westliche Schweiz vgl. z.B. Glatthard 1977, Kristol 2010, Kully 1999, Müller 1990, Schneider 2009, 2011 u. Schneider, Siegfried 2010.

- Clouzot, Etienne [Hg.: Calmette, Joseph], 1940/1942, *Pouillés des provinces de Besançon de Tarentaise et de Vienne*, Paris: Académie des inscriptions et belles lettres.
- DTA [*Dizionario Toponomastico Atesino*], Battisti, Carlo et al. (Hg.), 1936-1971, Roma/Bolzano: Istituto di Studi per l'Alto Adige; Firenze: Rinascimento del Libro/Olschki.
- Duraffour, Antonin, 1969 [Hg.: Malapert, Laure/Merguerite Gonon/Pierre Gardette], *Glossaire des Patois francoprovençaux*, Paris: CNRS.
- Durheim, C[arl] J[akob], 1838-1845, *Die Ortschaften des eidgenössischen Freistaates Bern. Verzeichnis der Städte, Flecken, Pfarr- und anderen Dörfer [...] der Bevölkerung nach der letzten Zählung, der Schulkommissariats- und der Militär-Kreise*; Bd. 2, 1838, *Register der Ortschaften und Alpen*; Bd. 3, 1845, *Supplement*, Bern: Haller.
- Eichler, Ernst, 1991, *Probleme der älteren Namensschichten*, Heidelberg: Winter [Beiträge zur Namensforschung, NF, Beiheft 32].
- FEW [*Französisches etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*], 1928-2003 [Begr.: Wartburg, Walther von, Publ.: Margaretha Hoffert (1976)/Jean-Pierre Chambon (1986-1990)/Jean-Paul Chauveau (1997)], Bonn/Paris/Basel: Zbinden.
- Fontes Rerum Bernensium, Berns Geschichtsquellen*, 1877-1956, 10 Bde., Bern: Dalp, Stämpfli.
- Friedli, Emanuel, 1914, *Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums*, Bd. 4: *Ins (Seeland I. Teil)*, Bern: Francke.
- Glatthard, Peter, 1977, *Ortsnamen zwischen Aare und Saane. Namengeographische und siedlungsgeschichtliche Untersuchungen im westschweizerdeutschen Sprachgrenzraum*. Bern: Francke.
- GPSR [*Glossaire des patois de la Suisse romande*], seit 1924 [Begr.: Gauchat, Louis/Jules Jeanjaquet/Ernest Tappolet], Neuchâtel/Paris: Attinger, dann Genève: Droz.
- Hägermann, Dieter/Wolfgang Haubrichs/Jörg Jarnut (Hg.), 2004, *Akkulturation: Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, Berlin: de Gruyter.
- Haubrichs, Wolfgang, 2003, „Die verlorene Romanität im deutschen Sprachraum“, in: Gerhard Ernst (Hg.), *Romanische Sprachgeschichte, ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen*, Berlin: de Gruyter, 695-709.
- , 2008, „Geschichte der deutsch-romanischen Sprachgrenze im Westen“, in: Werner Besch et al. (Hg.), *HSK Sprachgeschichte*, Bd. 2, *Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, Berlin: de Gruyter, 3331-3346.
- Hengartner, Thomas/Jürg Niederhauser, 1993, *Phonetik, Phonologie und phonetische Transkription*, Aarau: Sauerländer.
- Hug, Albert/Viktor Weibel, 1988-1991, *Die Orts- und Flurnamen des Kantons Uri*, 4 Bde., Altdorf: Bibliotheksgesellschaft Uri.
- Jaccard, Henri, 1906, *Essai de toponymie. Origine des noms de lieux habités et des lieux-dits de la Suisse romande*, Lausanne: Bridel.
- Jungandreas, Wolfgang, 1962-1963, *Historisches Lexikon der Siedlungs- und Flurnamen des Mosellandes*, Trier: Lintz.
- Kocher, Ambros (Hg.), 1952, „Die älteren Urbare vom Leberberg“, *Jahrbuch für solothurnische Geschichte* 25, Solothurn: Historischer Verein des Kantons Solothurn, 5-100.
- Kristol, Andres, 2010, „Die Romania submersa in der westlichen Deutschschweiz“, in: Helen Christen (Hg.), *Alemannische Dialektologie: Wege in die Zukunft*, Stuttgart: Steiner, 343-358.
- Kully, Rolf Max, 1999, *Die Namenwelt der Gemeinde Nuglar-Sankt Pantaleon im Solothurner Jura*, Solothurn: Zentralbibliothek.
- Longnon, Auguste, 1920-1929, *Les noms de lieu de la France, leur origine, leur signification, leurs transformations*, Paris: Champion.
- LRL [*Lexikon der Romanistischen Linguistik*], 1988-2005 [Hg.: Holtus, Günter/Michael Metzeltin/Christian Schmitt], Tübingen: Niemeyer.

- LSG [*Lexikon der schweizerischen Gemeindenamen*], 2005 [Hg.: Centre de Dialectologie an der Universität Neuchâtel, unter der Leitung von Andres Kristol], Frauenfeld: Huber.
- Lühr, Rosemarie (Hg.), 2008, *Nominale Wortbildung des Indogermanischen in Grundzügen. Die Wortbildungsmuster ausgewählter indogermanischer Einzelsprachen*, Hamburg: Kovač.
- Müller, Wulf, 1990, „Toponymie Suisse“, in: *LRL* 5.1, 563-572.
- Nègre, Ernest, 1990-1998, *Toponymie générale de la France. Étymologie de 35.000 noms de lieux*, Genève: Droz.
- Pfister, Max, 1996, „Historische Ortsnamenbücher der Romania submersa“, in: Heinrich Tiefenbach (Hg.), *Historisch-philologische Ortsnamenbücher*, Heidelberg: Winter, 56-72.
- Pitz, Martina, 2004, „Zentralfranzösische Neuerungs- und nordöstliche Beharrungsräume – Reflexe der Begegnung von fränkischer und romanischer Sprache und Kultur?“, in: Dieter Hägermann et al. (Hg.), *Akkulturation: Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, Berlin: de Gruyter, 547-570.
- REW [*Romanisches etymologisches Wörterbuch*], 1935 [Begr.: Meyer-Lübke, Wilhelm], 3., vollständig Neubearb. Aufl., Heidelberg: Winter.
- RNB [*Rätisches Namenbuch*], 1939-1986 [Begr.: von Planta/Andrea Schorta], Bd. 1: *Materialien*, 1939, Paris/Leipzig/Zürich: Droz, ²1979, Bern: Francke; Bd. 2: *Etymologien* [Hg.: Andrea Schorta], 1964, ²1985, Bern: Francke; Bd. 3: *Die Personennamen Graubündens. Mit Ausblicken auf Nachbargebiete* [Hg.: Konrad Huber], 1986, Bern: Francke.
- Rück, Peter, 1984, „Das öffentliche Kanzellariat in der Westschweiz (8.-14. Jh.)“, in: Gabriel Silagi (Hg.), *Landesherrliche Kanzleien im Spätmittelalter. Referate zum VI. Internationalen Kongress für Diplomatik. München 1983*, Teilbd. 1, München: Arceo-Gesellschaft, 203-271.
- Schieffer, Theodor et al., 1983, *Die Urkunden der burgundischen Rudolfinger*, München: Monumenta Germaniae historica.
- Schneider, Thomas Franz, 2009, „Munie, Mauri, Mort. Neue Fundstücke aus der romanisch-germanischen Sprachmischzone in der westlichen Schweiz“, in: International Council of Onomastic Sciences (Hg.), *Names in Multi-Lingual, Multi-Cultural and Multi-Ethnic Contact*, Toronto: York University, 874-885.
- , 2011, „Fazies, Stratigraphie, Leitfossil – Jurageologie und Mikrotoponymie, oder: Eignet sich die geologische Terminologie zur Abbildung der Phänomene der Toponomastik?“, in: Eckard Meinecke/Heinrich Tiefenbach (Hg.), *Mikrotoponyme. Jenaer Symposium des Arbeitskreises für Namenforschung, 1.-2. Oktober 2009*, Heidelberg: Winter, 207-218.
- /Inga Siegfried, 2010, „Historische Sprachverhältnisse – Deutsch-französische Sprachverteilung und romanische Reliktnamen“, in: André Salvisberg (Hg.), *Historischer Atlas der Region Basel. Geschichte der Grenzen*, Basel: Christoph Merian, 150-153.
- /---, im Druck, „Zum frankoprovenzalisch-alemannischen Sprachkontakt in der westlichen Deutschschweiz im Mittelalter“, in: Franciszek Grucza/Wolfgang Haubrichs (Hg.), *Akten zum XII. Internationalen Germanistenkongress der IVG. Warschau 2010*, Frankfurt am M.: Lang.
- SDS [*Sprachatlas der deutschen Schweiz*], 1962-1998 [Begr.: Baumgartner, Heinrich/Rudolf Hotzenköcherle], 7 Bde., Bern: Francke.
- Siegfried, Inga, 2011, „Eigenname und Funktion. Zur Entstehung und Tradierung von Toponymen“, in: Horst Ehrhardt (Hg.), *Sprache und Kreativität*, Frankfurt am M. u.a.: Peter Lang, 203-213.
- SONB [*Solothurnisches Namenbuch*], Bd. 1, 2003, ²2005, *Solothurnische Ortsnamen. Die Namen des Kantons, der Bezirke und der Gemeinden* [Bearb.: Rolf Max Kully et al.], Solothurn: Drucksachenverwaltung/Lehrmittelverlag; Bd. 2, 2010 [Hg.: Gasser, Markus /Thomas Franz Schneider], *Die Flur- und Siedlungsnamen der Amtei Dorneck-Thierstein*, Basel: Schwabe.
- Stettler, Bernhard, 1964, *Studien zur Geschichte des obern Aareraums im Früh- und Hochmittelalter*, Thun: Stadtkanzlei, 86.
- Utz Tresp, Kathrin, 2003, „Annäherungen an die Sprachgrenze. Kirchliche Grenzen in der spätmittelalterlichen Westschweiz“, *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte* 60, 125-133.

- Vincent, Auguste, 1937, *Toponymie de la France*, Bruxelles: Librairie générale.
- Vischer, Daniel, Hans-Uli Feldmann, 2005, „Die erste Juragewässerkorrektur, 1868-1891“, *Cartographica Helvetica* 32, 17-32.
- Waeber, Louis, 1941, „Les décanats de l'ancien diocèse de Lausanne et leur transformation après la Réforme“, *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte* 35, 35-61, 98-113, 270-308.
- Weigold, Hermann, 1948, *Untersuchungen zur Sprachgrenze am Nordufer des Bielersees aufgrund der lokalen Orts- und Flurnamen*, Bern: Francke.
- Windler, Renate, 1996, „Land und Leute – Zur Geschichte der Besiedelung und Bevölkerung“, in: Andres Furger et al. (Hg.), *Die Schweiz zwischen Antike und Mittelalter. Archäologie und Geschichte des 4. bis 9. Jh.*, Zürich: Neue Zürcher Zeitung, 127-184.
- Wolf, Heinz Jürgen, 1996, „Gemeinromanische Tendenzen. IX. Onomastik“, in: *LRL* 2.1, 387-422.
- Zimmerli, Jakob, 1891-1899, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*, 1. Teil, 1891, *Die Sprachgrenze im Jura*; 2. Teil, 1895, *Die Sprachgrenze im Mittellande, in den Freiburger-, Waadtländer- und Berner-Alpen*; 3. Teil, 1899, *Die Sprachgrenze im Wallis*, Basel/Genf: H. Georg.
- Zinsli, Paul, 1966, „Eine Suffixlandschaft im westschweizerdeutschen Ortsnamenbereich“, in Dirk Peter Blok (Hg.), *Proceedings of the eighth International Congress of Onomastic Sciences*, The Hague/Paris: Mouton, 581-595.

Quellenstandorte

BEAGI: Amt für Geoinformation des Kantons Bern; SOAGI: Amt für Geoinformation des Kantons Solothurn; SOBüA: Bürgerarchiv der Stadt Solothurn; StABE: Staatsarchiv des Kantons Bern; StASO: Staatsarchiv des Kantons Solothurn; von Roll FamA: Familienarchiv von Roll, Solothurn; ZBSO: Zentralbibliothek des Kantons Solothurn.

Quellen

- A: Amtsrechnungen des Kantons Bern. 16.-18. Jh. (StABE).
- Bals Akt Prot: Amtschreiberei Balsthal [Herrschaft Falkenstein-Bechburg], Aktenprotokolle Balsthal (StASO); BeinMar Ber: Bereine der Kammer Beinwil (StASO); BeinMar GüterVerz: Verzeichnis der Güter und Einkünfte von Beinwil 1555 (StASO: BMA 104); BeinMar Urb: Urbar des Klosters Beinwil, 1576 (Kopie des 17. Jh.) (StASO: BMA 136A); Bett FINVerz: Flurnamenverzeichnisse der Gemeinde Bettlach (SOAGI); Bett Gb: Grundbuch der Gemeinde Bettlach, 1825 (StASO); BurgerM Urb: Bürgermeisterurbar, 1540 (SOBüA: H I, 5).
- CIP: Clouzot 1940/1942.
- D: Durheim 1838-1845.
- F 4: Friedli 1914; Falk BoZiRo: Bodenzinsrodel der Herrschaft Falkenstein, 1733-34 (StASO: BB 194, 13); Falk HeischRo: Heischrodel der Herrschaft Falkenstein, 1557 (StASO: BB 194, 19); Falk SchlafRo: Schlafrodel der Herrschaft Falkenstein, 1545, 1575, 1642 (StASO: BB 194, 20-22); Falk Urb: Urbar der Herrschaft Falkenstein, 1518 a, 1545 a, 1575 a (StASO: BB 194, 2, 5, 8); FAvRoll Urk: Urkunde Familienarchiv von Roll (von Roll FamA); Flum BoZiRo: Bodenzinsrodel der Herrschaft Flumenthal, um 1696 (ZBSO: S I 93); Flum SchlafRo: Schlafrodel der Herrschaft Flumenthal, 1737 (ZBSO: S I 103); FranzKl: Franziskanerkloster in Solothurn, Nr. 72, Urbar von 1577 (mit Nachträgen von 1635) (StASO); FRB: Fontes Rerum Bernensium, 1877-1956.
- GrN: Amtliche Nomenklatur des Amtes für Geoinformation des Kantons Bern (BEAGI).
- Kopb 7 [alt 12]: Kopienbuch Bd. 7 [alt 12], 1521-22 (StASO: AB 2, 7).

- Lang FINVerz: Flurnamenverzeichnisse der Gemeinde Langendorf (BEAGI); Lebe Urb 1 u. 2: Kocher 1952; LK: 2005-2008, Landeskarte der Schweiz im Massstab 1:25 000, digitale Version, Wabern-Bern: Bundesamt für Landestopographie (swisstopo).
- Nida Urb: Urbar Amt Nidau, Nr. 29 u. 30 (StABE); NuSP FINVerz: Flurnamenverzeichnis der Gemeinde Nuglar-St.Pantaleon (SOAGI); NuSP Gb 1825: Grundbuch der Gemeinde Nuglar-St. Pantaleon, 1825 (StASO); NuSP ÜbPlan 1877: Übersichtsplan der Gemeinde Nuglar-St.Pantaleon, 1877 (StASO); NuSP Urb 1678: Urbar der Gemeinde Nuglar-St. Pantaleon (StASO: BMA 191).
- P: Pläne (StABE); Plan LA 104: Welschenrohr: Katasterpläne, 1826-28 (StASO: LA 104).
- S: Sammlung K[arl] L[udwig] Schmalz: Orts- und Flurnamen der Gemeinde Münchenwiler, Auszüge aus historischen Quellen (BENB, Dokumentation); SOUrk: Pergamenturkunde Staatsarchiv Solothurn (StASO); SP Kir Gült: Pfarreiarchivalien Dorneck-Thierstein, Gültbriefe und Akten der Kirche St. Pantaleon (StASO); Spiegelbg ZiRo: Zinsrodel des Junkers Hemmann von Spiegelberg, Nr. 1, 1444 (von Roll FamA); St. Urs 73: Kollegiatstift St. Urs in Solothurn, Nr. 73, Urbar ab 1539 (StASO).
- TA, 1870ff., Topographischer Atlas der Schweiz im Massstabe der Originalaufnahmen 1:25 000 und 1:50 000 (Siegfried-Atlas), Bern: Eidgenössisches Topographisches Bureau.
- U20: Bodenzinsurbar der Herrschaft Erlach, um 1525 (StABE: Amt Erlach, Nr. 4); U31: Zinsrodel der Grafschaft Nidau, 1521 (StABE: Amt Nidau, Nr. 1); U32: Urbar der Stiftungsschaffnerei zu Nidau, 1524 und 1551 (StABE: Amt Nidau, Nr. 21); U37: Bodenzinsurbar Nidau, 1551 (StABE: Amt Nidau, Nr. 4); UP: 'Unnütze Papiere', Sammlung von Akten, 14.-18. Jh. (StABE).
- Wels FINVerz: Flurnamenverzeichnisse der Gemeinde Welschenrohr, 1948 (SOAGI); Wels Gb 1840: Grund- und Hypothekenbuch der Gemeinde Welschenrohr, 1840 (StASO); Wels GuSt 2: Ganten und Steigerungen in der Gemeinde Welschenrohr, Bd. 2 (StASO); Wels IuT: Amtschreiberei Balsthal, Inventare und Teilungen Welschenrohr [Herrschaft Falkenstein], Bd. 1, 1633-1770, Bd. 2, 1771-1813 (StASO).
- Z: Zimmerli 1891-1899.

Abkürzungen

AG: Aargau; alem.: alemannisch; BE: Bern; BL: Baselland; BS: Baselstadt; dt.: deutsch; f.: Femininum; FIN: Flurname; FR: Freiburg; frkpr.: frankoprovenzalisch; frz.: französisch; Gde.: Gemeinde(n); GR: Graubünden; I: Italien; JU: Jura; lat.: lateinisch; LU: Luzern; m.: Maskulinum; m: Meter; n.: Neutrum; NE: Neuenburg; rom.: romanisch; SO: Solothurn; SZ: Schwyz; TG: Thurgau; TI: Tessin; u.ä.: und ähnlich; UR: Uri; UW: Unterwalden; VD: Waadt; VS: Wallis; ZG: Zug; ZH: Zürich.

„Ein lächerlicher Sprachmischmasch“: Dialekte und Sprachvorstellungen im Kanton Freiburg Ende des 19. Jahrhunderts

Irma GADIENT, Universität Freiburg (CH)

Résumé

Les articles de règlements scolaires du canton de Fribourg édictés dans la deuxième moitié du XIX^e siècle ont d'abord interdit les patois francoprovençaux au sein de l'école, puis, en 1886, également en dehors de la sphère scolaire. En 1886, le dialecte suisse-allemand a lui aussi été inclus dans cette discrimination institutionnelle des situations diglossiques. Ces réglementations étaient motivées par des attitudes négatives envers des dialectes, largement répandus en Suisse romande. Celles-ci étaient influencées par l'idéologie, particulièrement marquée en France, voulant qu'un dialecte soit de moindre valeur qu'une langue standardisée. À la fin du XIX^e siècle, les idéologies linguistiques qui, en Europe, incluaient fréquemment l'idéalisation de l'unilinguisme individuel, mais aussi territorial ou national, contrastaient avec la réalité d'un canton de Fribourg à la situation langagière très hétérogène. Elles ont eu des répercussions sur la politique identitaire du canton et sur sa gestion du plurilinguisme. On a ainsi pu observer la construction progressive de deux zones linguistiquement homogènes clairement séparées – une façon similaire de gérer le plurilinguisme se retrouvait du reste également dans la politique linguistique de la Confédération suisse.

Zusammenfassung

Negative Einstellungen zum Dialekt sind treibende Kräfte hinter den Gesetzesartikeln, die in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts im zweisprachigen Kanton Freiburg entstanden und die Verwendung der frankoprovenzalischen Patois zuerst für den Bereich der Schule und schliesslich 1886 auch darüber hinaus einschränkten. 1886 wurde auch Schweizerdeutsch in die institutionelle Diskriminierung diglossischer Sprachrealitäten eingeschlossen. Die Vorstellungen, dass Dialekt im Vergleich zu normierter Sprache weniger wert ist, waren in der Westschweiz – beeinflusst von der rigiden französischen Sprachideologie – besonders ausgeprägt. Die in Europa verbreiteten Sprachvorstellungen, welche auch die Idealisierung individueller und territorialer bzw. nationaler Einsprachigkeit umfassten, standen in Kontrast zur heterogenen Sprachwirklichkeit des Kantons Freiburg im späten 19. Jahrhundert. Sie beeinflussten seine Identitätspolitik und seinen Umgang mit Mehrsprachigkeit: So kann zum Beispiel die Konstruktion einer klaren Trennung zweier in sich homogener Sprachzonen beobachtet werden. Eine ähnliche Strategie, mit Mehrsprachigkeit umzugehen, zeigte sich auch in der Sprachenpolitik auf Bundesebene.

Riassunto

Gli atti di regolamentazione scolastica del cantone di Friburgo pubblicati nella seconda metà del 19° secolo hanno innanzitutto vietato l'uso delle varietà francoprovenzali nell'ambito scolastico e in seguito, nel 1886, anche al di fuori della sfera relativa alla scuola. Nel 1886, il dialetto svizzero-tedesco fu anch'esso sottoposto a questa discriminazione istituzionale delle situazioni diglossiche. Questi regolamenti erano motivati da attitudini negative, largamente diffuse nella Svizzera romanda, nei confronti dei dialetti. Tali attitudini erano influenzate dal presupposto ideologico, particolarmente marcato in Francia, che il dialetto avesse un valore inferiore rispetto ad una lingua standardizzata. Alla fine del 19° secolo, le ideologie linguistiche che, in Europa, riflettevano di frequente l'idealizzazione del monolinguisimo individuale, ma anche territoriale o nazionale, contrastavano con la realtà di un cantone di Friburgo dalla situazione linguistica assai eterogenea. Tali ideologie hanno avuto delle ripercussioni sulla politica identitaria del cantone e sulla gestione del plurilinguismo. Si è così potuta osservare la costruzione progressiva di due zone linguisticamente omogenee nettamente separate; una maniera simile di gestire il plurilinguismo si ritrovava del resto anche nella politica linguistica della Confederazione svizzera.

Die Schweiz weist eine vielfältige Sprachenlandschaft auf.¹ Die Festschreibung der Gleichheit von Deutsch, Französisch und Italienisch in der Bundesverfassung im Jahr 1848² deutet auf ein Mehrsprachigkeitsbewusstsein hin und ist als Bekenntnis zum friedlichen Zusammenleben mehrerer Sprachen auf Schweizer Territorium zu verstehen (Boyer/de Pietro 2002). Zur heterogenen Sprachenlandschaft tragen weiter die in allen vier Sprachgebieten der Schweiz bekannte Dialektpraxis³ und die vielfältigen diglossischen Sprachwirklichkeiten⁴ bei. In der Deutschschweiz, den rätoromanisch- sowie teilweise den italienischsprachigen Gebieten nahmen – und nehmen – Dialekte neben der Sprachpraxis auch im Sprachbewusstsein eine wichtige Stellung ein (Sonderegger 2003; Schläpfer/Bickel 2000). In der französischen Schweiz war der Gebrauch von Dialekten – den Patois⁵ – Ende des 19. Jahrhunderts in ländlichen katholischen Gebieten noch weit verbreitet, wobei ein Rückgangprozess festzustellen war. Dieser war in protestantischen Gebieten teilweise bereits ab dem 17. Jahrhundert eingetreten (Knecht 2000; Koller 2000; Kristol 1998; Tappolet 1901).

Vor diesem sprachhistorischen Kontext traten im deutsch und französisch zweisprachigen Kanton Freiburg ab Mitte des 19. Jahrhunderts gesetzlich verankerte Patois-Einschränkungen auf. Sie fanden ins kantonale Primarschulreglement Eingang. Mit dem revidierten Artikel von 1886 trat eine Verschärfung ein, welche die diglossischen Sprachverhältnisse in Freiburg zu verändern beabsichtigte und erstmals auch den Deutschschweizer Dialekt in die Reglementierung miteinbezog. Diese gesetzlichen Eingriffsversuche in die Sprachrealitäten scheinen in einem Land, in dessen Selbstverständnis die Mehrsprachigkeit verankert ist, in dem diglossische Sprachsituationen weit verbreitet und Dialekte zum Teil identitätsstiftend eingesetzt werden, nach Erklärungen zu verlangen. In diesem Zusammenhang fragt dieser Artikel nach den Gründen, weshalb es im Kanton Freiburg in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts zu diesen

¹ Die allochthonen Sprachen der Schweiz werden in diesem Artikel nicht einbezogen.

² Artikel 109 der Bundesverfassung von 1848 lautet: „Die drei Hauptsprachen der Schweiz, die deutsche, französische und italienische, sind Nationalsprachen des Bundes.“ (Sonderegger 2003, 2830).

³ Zum Dialektbegriff: Im angelsächsischen Sprachverständnis besteht eine Sprache L aus einem Set von Varietäten V, welches neben nicht normierten und kodifizierten Varietäten teilweise auch im Laufe der Zeit standardisierte Varietät(en) enthält (Ammon 2004; Britain 2004; Swann et al. 2004, 295). Dialekt verstehe ich als nicht normierte und nicht kodifizierte Varietät.

⁴ Der Begriff ‚Diglossie‘ beschreibt die Koexistenz zweier Varietäten in einer Sprachgemeinschaft, welche sich durch ihre Verwendungsbereiche und Funktionen unterscheiden. Oft ist eine Varietät normiert und kodifiziert und wird als Schriftsprache und in formellen Sprechsituationen benutzt (Meune 2010; Bussmann 2002).

⁵ Der Begriff ‚Patois‘ wurde im 13. Jahrhundert in Frankreich geprägt und war negativ konnotiert; er bezeichnete Sprache und Verhalten eines als tölpelhaft wahrgenommenen Bauern (u.a. Knecht 2000). In der grossen Sprachdebatte während der Französischen Revolution wurden alle Sprachen, die von der als Nationalsprache inszenierten französischen Sprache abwichen – neben galloromanischen Varietäten auch Minderheitensprachen wie z.B. Bretonisch oder Baskisch – oft verächtlich als ‚Patois‘ bezeichnet (De Certeau/Julia/Revel 1975). Die Patois der Schweiz ordnen sich zwei verschiedenen galloromanischen Sprachräumen zu, dem Gebiet der *langues d’oil* (Kanton Jura) und dem frankoprovenzalischen Sprachraum, zu welchem auch die verschiedenen Freiburger Patois gezählt werden (Furrer 2009; Dubois 2006; Knecht/Py 1997). Ich benutze den Begriff ‚Patois‘ wertneutral und bezeichne damit alle frankoprovenzalischen Varietäten. Ausserdem verwende ich in diesem Beitrag den Mehrzahlbegriff ‚die Patois‘, weil die frankoprovenzalischen Dialekte – noch mehr als in anderen Sprachlandschaften – heterogen sind und sich aus sprachwissenschaftlicher Sicht in sehr viele Varietäten unterteilen lassen; so existiert auch kein einheitliches ‚patois romand‘ oder ‚patois fribourgeois‘.

institutionellen Dialektdiskriminierungen kam und worauf die Reglementsverschärfung im Jahr 1886 zurückzuführen ist. Ausgehend von der Annahme, dass Sprachideologien ein wichtiges Element im Gefüge von Sprachenpolitik darstellen, untersuche ich erstens Freiburger Schuldebatten vor 1886 auf das Zugrundeliegen von handlungswirksamen Sprachvorstellungen. Sie können Erklärungen für das Zustandekommen der dialekteinschränkenden Sprachenartikel geben. Zweitens zeigt das Herausarbeiten von in Freiburg verbreiteten Vorstellungen zu Sprache, dass diese in Kontrast zu den heterogenen Sprachrealitäten des Kantons standen. Diese spannungsreiche Situation zeigte Auswirkungen auf die kantonale Identitäts- und Sprachenpolitik. Analog dazu war auch die Sprachenpolitik der mehrsprachigen Schweiz von in Europa wirkungsmächtigen Sprachideologien geprägt.

Vorwürfe an die Patois erklären den Reglementsartikel von 1886 nicht

Im Jahr 1886 wurde im Kanton Freiburg im Zuge der Revision der Schulgesetzgebung auch das Primarschulreglement überarbeitet. Im Vergleich zu den vorangehenden Formulierungen erfuhr dessen Sprachenartikel eine massive Verschärfung: Im Reglementsartikel von 1850 wurden die Patois aus dem Schulbereich ausgeschlossen, wobei die Lehrperson die frankoprovenzalischen Dialekte ab und an zu Übersetzungszwecken benutzen durfte.⁶ 1886 wurden die Patois auch über den Schulbereich hinaus eingeschränkt. Zusätzlich wurde der schweizerdeutsche Dialekt, der bis dahin keinen Restriktionen unterworfen worden war,⁷ neu in die institutionelle Dialektdiskriminierung eingeschlossen. Er wurde genau gleich wie die frankoprovenzalischen Patois behandelt. So lautete der Reglementsartikel 1886 folgendermassen: „Art. 171. L’usage du patois est sévèrement interdit dans les écoles; la langue française et l’allemand grammatical (Schriftdeutsch) sont seuls admis dans l’enseignement. Les instituteurs veillent à ce que, en dehors de l’école et dans les conversations entre enfants, il en soit de même.“⁸

Die im Vorfeld der Inkraftsetzung insbesondere im Rahmen des Freiburger Erziehungsvereins, der *Société fribourgeoise d’Éducation*,⁹ geführten Diskussionen zu den Patois lassen deutlich werden, dass die Einschränkungen dazu führen sollten, die frankoprovenzalischen Dialekte raschmöglichst aus der kantonalen Sprachwirklichkeit zu drängen.¹⁰ Die Patois wurden Ende des 19. Jahrhunderts in den südlichen, weniger gut erreichbaren Gebieten des Kantons

⁶ Der Sprachenartikel im Schulreglement von 1850 lautete: „147. La langue maternelle (le français ou l’allemand) est seule en usage dans l’école. Le maître cependant pourra, de temps à autre, se servir du patois, comme moyen d’interprétation.“ („Règlement du 10 août 1850 pour les écoles primaires“, *Bulletin officiel des lois, décrets, arrêtés et autres actes publics du gouvernement du canton de Fribourg*, 1851, Fribourg, 385). Der zweite Satz wurde in der Überarbeitung des Reglements 1876 gestrichen.

⁷ Bis 1886 wurde in den Primarschulreglementen des Kantons Freiburg für die deutsche Sprache keine Unterscheidung zwischen Dialekt und Standardsprache gemacht.

⁸ *Règlement général des écoles primaires du canton de Fribourg*, 1886, Bulle, 38.

⁹ Die Ausführungen dieses Beitrags stützen sich auf schulpolitische Debatten, die insbesondere im monatlich erschienenen Organ der Ende 1871 gegründeten, katholisch-konservativ geprägten *Société fribourgeoise d’Éducation*, dem *Bulletin pédagogique*, wiedergegeben wurden. Es wurden darin u.a. Protokolle von Generalversammlungen des Erziehungsvereins, an welchen neben Lehrern, Geistlichen und Politikern auch Familienväter teilnahmen, aber auch von verschiedenen Lehrer- und Inspektorenkonferenzen abgedruckt.

¹⁰ Vgl. u.a. Progin, M., „Enseignement de la composition française. L’usage du patois“, *Bulletin pédagogique*, avril 1883, 84-85.

noch „à peu près uniquement“ (*Association cantonale des amis du patois fribourgeois* 1985, 7) gesprochen. Die Diglossiesituation mit der französischen Sprache, welche als Schriftsprache und in formellen Sprechsituationen benutzt wurde, war in diesen Gegenden stabil. In der ländlichen Ebene allerdings war in einigen Dörfern der Bezirke See und Broye ein Rückgang der Patois aus der mündlichen Sprachpraxis und damit eine instabile Diglossiesituation zu vermerken (Maître 2003). Wie zahlreiche Berichte aus dem Schulwesen belegen, waren die Patois in vielen Landfamilien Freiburgs Ende des 19. Jahrhunderts Muttersprache der Kinder (auch McRae 1983; Zimmerli 1895).¹¹

Aus den Debatten des Erziehungsvereins lassen sich zwei Argumentationsstränge gegen die Patois erkennen. Diese tragen allerdings nicht dazu bei, das Zustandekommen des verschärften Reglementsartikels von 1886 zu erklären: So kritisierten Patois-Gegner einerseits, die Patois-Sprachigkeit bei Kindern und Jugendlichen sei zum grössten Teil oder ausschliesslich schuld daran, dass die Rekruten Freiburgs in den eidgenössischen Rekrutenprüfungen so schlecht abschnitten. Landschulkinder würden grösste Mühe zeigen, Französisch zu lernen, welches für sie oft gänzlich fremd sei.¹² Patois-Sprachigkeit hemme die Lernfortschritte in allen Schulfächern. Diese Vorwürfe entstanden im Kontext der ab 1875 durch die Eidgenossenschaft angeordneten, kantonal organisierten Rekrutenprüfungen. Mittels dieser versuchte der Bundesstaat, sich vor dem Hintergrund eines zunehmenden Nationalismus in Europa einer genügenden Schulbildung seiner zukünftigen Staatsbürger zu versichern (Criblez/Huber 2008; Crotti 2008). Der Kanton Freiburg geriet unter Druck, weil seine Rekrutenprüfungsergebnisse sich bis zu Beginn der 1890er Jahre stets in den hintersten Rängen bewegten – und damals Rekrutenprüfungsergebnisse in Debatten oft mit dem Grad an „Zivilisation“ (Humbert 1943, 217) eines Kantons verknüpft wurden (Lustenberger 1996; Humbert 1943, 216-220). Diese Vorwürfe können das Zustandekommen des verschärften Reglementsartikels deshalb nicht erklären, weil in den schulpolitischen Diskussionen Mängel einerseits im Freiburger Volksschulwesen (Buchs 1973, 50-56), andererseits in den Abläufen der Rekrutenprüfungen offensichtlich wurden, welche ausreichend Erklärung für die schwachen Rekrutenprüfungen des Kantons Freiburg bieten.¹³

Andererseits kritisierte die Patois-Gegnerschaft, die frankoprovenzalischen Dialekte würden den Kommunikationsanforderungen nicht genügen. In allen wichtigen Bereichen der Alltagspraxis, zum Beispiel der mündlichen Verständigung zwischen Landbewohnern und Städtern, wie auch in schriftlichen Geschäften, sei Französisch unabdingbar.¹⁴ Auch dieser Argumentationsstrang erklärt die beabsichtigte Rückdrängung der Patois aus der Familiensprachpraxis nicht: Die Patois gewährleisteten in informellen Sprechsituationen funktionale

¹¹ Vgl. u.a. „Société fribourgeoise d'Éducation. Assemblée générale à Guin le 13 juillet 1882“, *Bulletin pédagogique*, août 1882, 166.

¹² Vgl. u.a. „Les trois rapports sur les questions qui seront discutées à l'Assemblée d'Attalens le 16 août“, *Supplément au Bulletin pédagogique d'août 1883*, 203. Knecht/Py (1997, 227-228) gehen von einer beträchtlichen Distanz zwischen den in der Schweiz gesprochenen Patois und dem Französischen aus.

¹³ Vgl. u.a. „Chronique“, *Bulletin pédagogique*, avril 1882, 79-80; „Lettre de la Direction de l'Instruction publique sur les examens des recrues“, *Bulletin pédagogique*, novembre 1882, 226-228; „Déclaration“, *Bulletin pédagogique*, mars 1883, 76-77.

¹⁴ Vgl. BCU [Bibliothèque cantonale et universitaire, Fribourg], L 1722/2, *Protocole de la Conférence des instituteurs et institutrices de la Glâne, 1882-1889 / Conférence du 7 mai 1884, présidée par M. Crausaz, inspecteur scolaire*.

Kommunikation (Furrer 2009; Fluckiger 2009, 20).¹⁵ Für die Verständigung in allgemeinen formellen Sprechsituationen des lokalen Bereichs, sowie in der in Zeiten zunehmender Mobilität wichtigen überregionalen Kommunikation¹⁶ – wie auch im schriftlichen Verkehr –, wurde hingegen die französische Standardsprache eingesetzt. Die Verwendungsbereiche der Varietäten waren klar getrennt.

Überdies ist die Festsetzung der dialektdiskriminierenden Reglementsartikel, im Kontext der Schweizer Rechtsgeschichte besehen, ungewöhnlich: Erstens nimmt das Sprachenrecht allgemein in der Gesetzgebung der mehrsprachigen Schweiz keinen grossen Stellenwert ein. Das sprachliche Zusammenleben wird durch „Tradition und Brauch“ (Haas 2001, 185) und nicht durch Gesetze geregelt. Zweitens spielen Dialekte in der Sprachengesetzgebung und in entsprechender Fachliteratur eine noch geringere Rolle als Standardvarietäten (Altermatt/Späti 2009, 57; Windisch 2002; Haas 2001).

Sprachideologien als Schlüssel zur Erklärung von Sprachenpolitik

Das Konzept des Soziolinguisten Bernard Spolsky schlägt vor, die Sprachenpolitik einer Gemeinschaft als aus den drei Komponenten Sprachinterventionen, Sprachpraxis und Sprachideologien verschiedenster Akteure und Körperschaften bestehend zu begreifen, wobei die drei Elemente in einem komplexen und dynamischen Verhältnis der gegenseitigen Wechselwirkung stehen (Spolsky 2004; auch Swann et al. 2004, 171). Wie ich im Folgenden darlegen werde, sind Sprachideologien wichtige Faktoren, um das Zustandekommen der institutionellen Patois-Diskriminierung zu erklären.

Sprachideologien können als „socially and culturally embedded metalinguistic conceptualizations of language and its form of usage“ (Blommaert 2006, 241) beschrieben werden, als handlungswirksame Vorstellungen von unterschiedlichen Sprachbenutzern bezüglich der idealen Sprachpraxis, bezüglich Qualität, Wert, Prestige, Normen und Funktionen von verschiedenen Varietäten. Diese Vorstellungen beinhalten zum Beispiel, dass standardisierte Sprache höher als Dialekt, oder gerade Dialekt wertvoller als Standardsprache eingestuft wird. Dazu gehört auch die oft verbreitete Überzeugung, dass die ideale Gesellschaft einsprachig ist. Sie spielt im europäischen Nationalismus eine wichtige Rolle (Blommaert 2006; Milroy 1999; Blommaert/Verschueren 1998). Soziale Mechanismen und Handlungszusammenhänge sind ein wichtiges Element in den Konzeptualisierungen von Sprachideologie. Dies zeigt die Definition der Sprachanthropologin Judith Irvine, welche Sprachideologie als „the cultural (or subcultural) system of ideas about social and linguistic relationships, together with their loading of moral and political interests“ bezeichnete (Irvine 1989, 255). Sie misst Sprachideologien im Sinne eines „mediating factor“ (Irvine 1989, 255; dazu auch Woolard 1998, 3) eine wichtige Rolle im Prozess der Imagination und Ausgestaltung der Beziehung von Sprache und sozialen Realitäten zu; darin eingeschlossen sind zum Beispiel auch Vorstellungen des Zusammenhangs zwischen

¹⁵ Der Historiker Norbert Furrer (2009, 60) betont, „les langues humaines constituent des pratiques socioculturelles pluridimensionnelles et plurifonctionnelles“. So schliessen sich Dialekte und Standardsprachen nicht gegenseitig aus, sondern ergänzen sich, indem Dialekte in gewissen Kontexten funktionaler sind als normierte, kodifizierte Sprachen.

¹⁶ Die Heterogenität des frankoprovenzalischen Sprachraums ist gross, überregionale Verständigung war erschwert oder nicht möglich, zum Teil gerade auch innerhalb der Kantone Wallis oder Freiburg. Eine überdialektale Standardisierung des Frankoprovenzalischen hatte nicht stattgefunden (Furrer 2009; Meune 2007).

Sprache und individueller oder kollektiver Identität (auch Blommaert 2006; Swann et al. 2004; Kroskirty 2000; Woolard 1998). Weiter setzt Judith Irvine Sprachvorstellungen und politische Interessen von verschiedenen Akteuren in Zusammenhang.

Die Westschweiz orientierte sich stark an der französischen Sprachideologie. Diese bildete sich in Frankreich spätestens im 16. Jahrhundert in Wechselwirkung mit machtpolitischen Interessen aus. Französisch wurde von lokalen Eliten als durch Vernunft und Klarheit überlegene Sprache, welche hohes Zivilisationsniveau anzeige, verherrlicht und verbreitet. Damit ging die Intoleranz und Verachtung gegenüber jeglicher Form linguistischer Abweichung von dieser im Laufe der Zeit immer stärker kodifizierten Sprachnorm einher, wozu auch die frankoprovenzalischen Varietäten gehörten. Im Zuge der Französischen Revolution kam die von politischen Eliten geprägte Vorstellung der „République une, langue une“ (Lodge 1997, 279), der Konstruktion eines engen Zusammenhangs zwischen gemeinsamer Sprache und nationaler Einheit und Identität, als weiteres Element hinzu. Dahinter stand die Absicht der Machthaber, durch Sprachhomogenisierung eine nationale Gemeinschaft im Sinne der Revolution zu schaffen (Lodge 1997; Haarmann 1993, De Certeau/Julia/Revel 1975). So behauptete der an der Französischen Revolution beteiligte Abbé Grégoire, welcher 1790 eine breit angelegte Untersuchung zu den sprachlichen Verhältnissen in Frankreich durchführte, die Patois würden dem „bonheur national“ und der politischen Stabilität der Nation entgegenstehen (De Certeau/Julia/Revel 1975, 21).

Wirkungsmächtige Vorstellungen der Minderwertigkeit von Patois

In der Westschweiz wurden die Verehrung von standardisierter Sprache, das Streben nach Sprachreinheit und damit einhergehend die Missbilligung von Dialekt aus der französischen Sprachideologie übernommen (Knecht 2000, 139; Kristol 1999; Watts 1988). In den Freiburger Schuldebatten der 1870er und frühen 1880er Jahre zu den schlechten Rekrutenprüfungen und dem negativen Einfluss der Patois lässt sich deutlich ein Diskursmuster erkennen, welches frankoprovenzalische Patois im Vergleich zu standardisierter Sprache als minderwertig darstellte. Neben vielen Lehrern und Inspektoren waren auch Exponenten der Lehrerbildung und

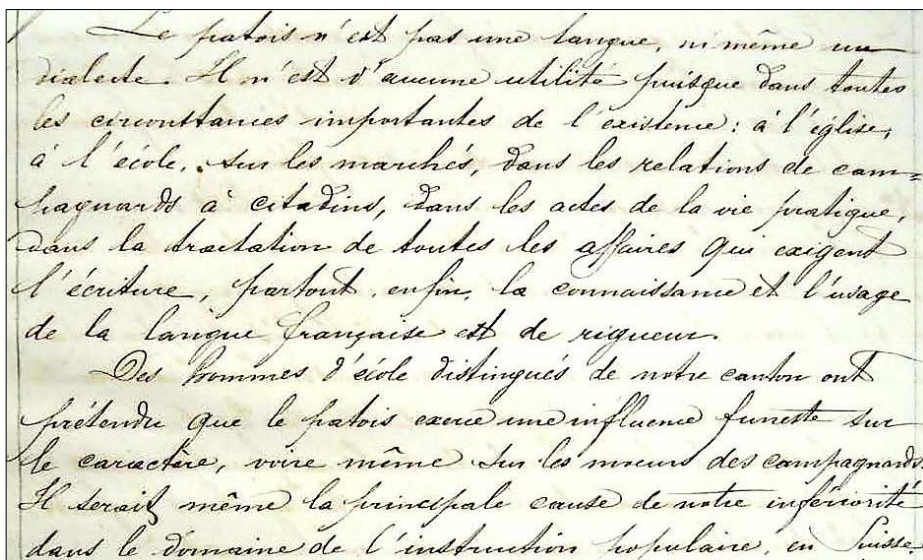


Abb. 1 - Protokoll der 'Conférence des instituteurs et institutrices' des Glâne-Bezirks, 7. Mai 1884 (BCU, L 1722/2)

Behördenvertreter von der Minderwertigkeit der frankoprovenzalischen Patois überzeugt. So zeigt beispielsweise die Wahrnehmung einiger Lehrer des Glâne-Bezirks von Patois als „pas une langue, ni même un dialecte“,¹⁷ dass die frankoprovenzalischen Dialekte nicht als eigenständige Sprachsysteme betrachtet wurden, sondern als durch Rohheit und Schabrigkeit gekennzeichnetes, „maudit patois“¹⁸ (dazu auch Humbert 1943).

Diese verankerten negativen Vorstellungen von den Patois stellen die in den Schuldebatten erzeugte kausale Verbindung zwischen Patois-Sprachigkeit und mangelndem Schulerfolg – in der von Judith Irvine beschriebenen Bindegliedfunktion – erst her; sie erst erklären die in den Vorwürfen enthaltene Argumentation, dass die Patois die Lernfähigkeit hemmten und funktionale Kommunikation verunmöglichten. Diese starken Überzeugungen der Minderwertigkeit der frankoprovenzalischen Dialekte im Vergleich zu standardisierter Sprache sind in ihrer Handlungswirksamkeit im Zustandekommen der Freiburger Sprachenartikel von 1850 und 1876, welche die Patois in der Schule verboten, zu erkennen. Sie stehen in einer Tradition der Dialekt missbilligenden Vorstellungen, welche sich in der Westschweiz in Patois einschränkende Schulreglementsartikel übersetzt hatten:¹⁹ Im Kanton Genf wurden die Patois schon 1668 an den Schulen verboten, für den Kanton Waadt ist ein entsprechendes Schulreglement von 1806 bekannt. Es sind damit nicht die verschiedenen Dialektriktionen in den Schulgesetzen, sondern die dahinterliegenden negativen Einstellungen zum Dialekt, welche einen wichtigen Grund für den Rückgang der Patois in der Westschweiz darstellen (u.a. Meune 2010; Furrer 2009; Dubois 2006; Knecht 2000; Pannatier 1999).

Ebenso lässt sich die über die Westschweizer Tradition hinausgehende Formulierung des Freiburger Sprachenartikels von 1886 mithilfe von zugrundeliegenden Sprachvorstellungen der Minderwertigkeit von Patois erhellen: Hier stehen statuspolitische Interessen von verschiedenen Akteuren des Schulwesens – besonders einiger Lehrer und Schulinspektoren, welche sich aufgrund der sich nicht verbessernden Rekrutenprüfungsergebnisse nach 1880 mit Vorwürfen konfrontiert sahen (auch Buchs 1973, 51-52) und zunehmend unter Erklärungsdruck gerieten²⁰ – in Beziehung zu Sprachideologien: Diese Lehrer und Inspektoren instrumentalisierten die Patois als Sündenböcke für die Probleme im Schulwesen in der Absicht, die eigene, in Kritik geratene Position zu entlasten. Ihre vielfältigen Massnahmeforderungen, die diglossische Sprachrealität raschmöglichst in durchgehende Französischsprachigkeit aufzuheben, stützten sich auf die in der Gesellschaft seit langem verankerten Vorstellungen der Minderwertigkeit der Patois (Gadient 2012; Minder 1999), welche als Interpretationsschablonen sozialer Realitäten eingesetzt wurden und Legitimationsfunktionen übernahmen (auch Kroskirty 2000).

¹⁷ BCU, L 1722/2, *Protocole de la Conférence des instituteurs et institutrices de la Glâne, 1882-1889 / Conférence du 7 mai 1884, présidée par M. Crausaz, inspecteur scolaire*. Siehe auch Abbildung 1.

¹⁸ Vgl. „Premier rapport“, *Supplément au Bulletin pédagogique de septembre 1884*, 156-167, Zitat: 160; vgl. auch Progin, M., „Enseignement simultané de l’orthographe et de la composition“, *Bulletin pédagogique*, mars 1883, 69.

¹⁹ Allgemein manifestiert sich die Sprachenpolitik einer Sprachgemeinschaft besonders im Schulwesen (Spolsky 2004, 46).

²⁰ Vgl. u.a. „Instruction publique“, in: *Compte-rendu de l’Administration du Conseil d’État du canton de Fribourg, 1881, 1882*, 114-115.

Initiativen zum Patois-Schutz in Freiburg? Das rätoromanische Beispiel

Nicht alle ins Volksschulwesen involvierten Personen teilten die verbreiteten Überzeugungen der Minderwertigkeit der frankoprovenzalischen Dialekte und die daraus folgenden Rückdrängungsforderungen. In den Freiburger Schuldebatten sind einige kritische Stimmen zu vernehmen, welche die Patois ausserhalb des schulischen Rahmens nicht einschränken wollten. Sie nahmen die Patois als vollwertige Sprachsysteme wahr und beschrieben die diglossische Sprachrealität als funktional. So forderten mehrere Redner an der Generalversammlung des Erziehungsvereins 1885: „Les deux langues peuvent être parlées simultanément.“²¹ Nicht die Patois-Sprachigkeit sei schuld an den schwachen Rekrutenprüfungsergebnissen, sondern die (mindestens) vier Jahre zwischen Schulaustritt und Rekrutenprüfung, welche die Jugendlichen mangels Sekundarbildungsangeboten ausserhalb der Schule – oft als Landarbeiter – zubringen würden.²² Weiter wiesen sie auf die Verankerung der Patois in der Sprachpraxis der Landbevölkerung hin.²³ Neben einigen Lehrern waren es vor allem Vertreter der Geistlichkeit und Wissenschaftler, welche der geforderten Rückdrängung der Patois über die Schule hinaus mit Widerstand begegneten. Diese Akteure stellten fest, auch ausländische Philologen würden sich ernsthaft mit den Patois befassen und diese auf gleicher Stufe wie Französisch oder Italienisch betrachten (Ayer 1878).²⁴ Insgesamt zeigten sich im Kanton Freiburg vor allem Initiativen zur Sprachbewahrung in Form von Glossaren oder Sprichwort-Sammlungen; politische Initiativen, welche den Schutz der diglossischen Sprachrealität zum Ziel hatten, finden sich im Vorfeld von 1886 nicht.²⁵ Ein Grundkonsens bestand im Erziehungsverein darüber, dass mit Widerstand der Landbevölkerung gegen die forcierte Französisierung und die beabsichtigte Rückdrängung der Patois zu rechnen war. Im Fall des Dorfs Dompierre ist beispielsweise bekannt, dass Massnahmen Ende der 1880er Jahre, den Jugendlichen Französisch aufzuzwingen, spätestens 1891 gescheitert seien (Gauchat 1891).²⁶

Auf Ebene der kantonalen Behörden findet sich in den frühen 1880er Jahren ein leicht angedeuteter Hinweis für vorhandene Bereitschaft zum Schutz der frankoprovenzalischen Patois: An der Generalversammlung des Erziehungsvereins 1882 begegnete der Vorsteher des Erziehungsdepartements, Staatsrat Henri Schaller, den heftigen Anschuldigungen gegen die Patois eines Schulinspektors folgendermassen: „[...] notre idiome romand est très improprement appelé patois, c'est la langue gallo-romaine, beaucoup plus ancienne que la langue française. [...] Nous pourrions comparer notre langue populaire à la langue romanche, mais on ne lui

²¹ „Réunion générale de la Société fribourgeoise d'Éducation à Estavayer“, *Bulletin pédagogique*, août 1885, 118.

²² Vgl. „Premier rapport“, *Supplément au Bulletin pédagogique de septembre 1884*, 160-161.

²³ Vgl. „Réunion générale de la Société fribourgeoise d'Éducation à Estavayer“, *Bulletin pédagogique*, août 1885, 118.

²⁴ Vgl. auch „Études patoises. Idiome gruyérien“, *Nouvelles étrennes fribourgeoises*, 1885, 66. Im Gegensatz zu den Patois-Gegnern betonten sie die Vielfalt der im Kanton gesprochenen Varietäten des Frankoprovenzalischen (vgl. „Nos patois“, *Nouvelles étrennes fribourgeoises*, Fribourg 1891, 48-50).

²⁵ Vgl. „Nos patois“, *Nouvelles étrennes fribourgeoises*, Fribourg 1891, 48-50. Verbindliche grammatikalische Regelungen wurden von verschiedenen Seiten als wünschenswert erachtet (vgl. „Études patoises. Idiome gruyérien“, *Nouvelles étrennes fribourgeoises*, 1885, 67-68; Ayer 1878).

²⁶ Vgl. u.a. BCU, L 1722/2, *Protocole de la Conférence des instituteurs et institutrices de la Glâne, 1882-1889 / Conférence du 7 mai 1884, présidée par M. Crausaz, inspecteur scolaire*.

accorde pas les mêmes privilèges.“²⁷ Henri Schaller argumentierte, das Patois sei eine eigenständige Sprache, welche viel älter als Französisch sei, womit er implizit Einschränkungen über die Schule hinaus ablehnend gegenüberstand. Mit der Bezeichnung von Patois als „notre idiome romand“, mittels welcher er auf eine Westschweizer Patois-Tradition hinzuweisen scheint, versuchte er seine Argumentation zu stärken. Weiter brachte Schaller, der auch Ständerat war, den Vergleich der Patois mit dem Rätoromanischen ein und deutete – möglicherweise mit Bedauern und einem leichten Vorwurf in Richtung seines Kantons und des Bundes – darauf hin, dass den frankoprovenzalischen Varietäten nicht die gleichen Privilegien wie den romanischen Idiomen zukommen würden. Er scheint auf die Tatsache anzudeuten, dass die Eidgenossenschaft im Zuge der beiden Volksabstimmungen zur Totalrevision der Bundesverfassung 1872 und 1874 dem Wunsch der Bündner Regierung nachgekommen war, die Übersetzung der zur Abstimmung stehenden Gesetzesprojekte in zwei der rätoromanischen Idiome zu finanzieren. Dazu war der Bund gesetzlich jedoch nicht verpflichtet, was Henri Schaller als Privilegierung des Romanischen aufgefasst haben mag (Acklin Muji 2005, 133; McRae 1983, 130). In der kantonalen Verfassung Graubündens von 1880, welche erstmals eine Sprachenregelung enthielt, wurde Romanisch verankert, wenn auch nicht wörtlich genannt.²⁸ Die Situation von Romanisch und Patois war allerdings aufgrund der im französischen Sprachraum dominierenden Missbilligung von Dialekten Ende des 19. Jahrhunderts verschieden, auch wenn die beiden Varietäten die topografische Heterogenität des Sprachgebiets und das Fehlen einer „starken Sprache“ (Boyer/de Pietro 2002, 114), welche irgendwo Staatssprache gewesen wäre, teilten: Während Romanisch in der Reformation in mehreren Idiomen verschriftlicht wurde, führte die Reformationszeit nicht zu einer Standardisierung des Frankoprovenzalischen. Zudem wurden die romanischen Varietäten als vollwertige Sprachen aufgefasst und waren nicht von Spracheinschränkungsgesetzen betroffen (Meune 2010; Coray 2008). Rein rechtlich hätte der Kanton Freiburg, wie das Beispiel Graubündens zeigt, durchaus die Möglichkeit gehabt, in irgendeiner Art die Aufnahme der Patois in die kantonale Verfassung zu veranlassen. Die kantonale Sprachautonomie ist ein wichtiger Bestandteil des schweizerischen Sprachenrechts, die Kantone sind berechtigt, unter Einhaltung des Bundesrechts ihre Amtssprachen selber zu bestimmen. Deshalb hätte Freiburg de jure für die Patois die von Henri Schaller angesprochenen Privilegien schaffen können (Weibel 1986).

Unterschiedliche Einstellungen zum Dialekt am Beispiel vom Schweizerdeutschen

Anfangs der 1880er Jahre kamen innerhalb des Freiburger Erziehungsvereins erstmals Forderungen auf, auch den schweizerdeutschen Dialekt einzuschränken. Der französischsprachige Primarschulinspektor Maurice Progin aus dem Greyerz-Bezirk forderte 1882, Schweizerdeutsch ebenso wie die Patois über die Schule hinaus zu bekämpfen und durch Hochsprache zu ersetzen. In Reaktion darauf manifestierten einige deutschsprachige Lehrkräfte Widerstand. Sie argumentierten, sogar in den fortgeschrittensten Kantonen wie Zürich finde man schweizerdeutsche Dialekte; deren Unterdrückung sei weder möglich noch wünschenswert. Damit wurde neben der Funktionalität der Dialekte in der diglossischen Situation auch auf deren

²⁷ „Société fribourgeoise d'Éducation. Assemblée générale à Guin le 13 juillet 1882“, *Bulletin pédagogique*, août 1882, 167.

²⁸ Art. 50 der Bündner Kantonsverfassung von 1880 setzte die „drei Sprachen des Kantons als Landessprachen“ fest, wozu Romanisch gehörte (Richter 2005, 880).

identitätspolitische Bedeutung in der Deutschschweiz hingewiesen (Haas 2000; Watts 1999).²⁹ In dieser Diskussion wird sichtbar, dass im Kanton Freiburg zwei verschiedene Auffassungen von Dialekt aufeinandertrafen (Meune 2010; Richter 2005, 21-28). Wenige Akteure, wie der Erziehungsdirektor Henri Schaller, der – in Frankreich geboren – vor dem Staatsratsmandat einige Jahre Präfekt des deutschsprachigen Sensebezirks gewesen war, waren sich dieser unterschiedlichen Einstellungen zum Dialekt bewusst. Dies zeigen folgende Äusserungen der Erziehungsdirektion, die zum späteren Reglementsartikel von 1886 in Widerspruch standen: Bezüglich der Verbesserung des Leseverständnisses schrieb sie 1878, die deutschsprachigen Kinder sollten mit der „prononciation correcte“, womit Hochdeutsch gemeint war, lesen.³⁰ Die Zusammenfassung des Gelesenen könne allerdings im „dialecte national“ gegeben werden.³¹ Damit wurde zwar gemäss der Logik der französischen Sprachideologie Standardsprache im Gegensatz zu Dialekt als korrekt aufgefasst, jedoch der Dialektgebrauch der Deutschfreiburger in der Schule in gewissen Situationen offiziell als funktional anerkannt und erlaubt. Mit den Ausführungen, das Schweizerdeutsche sei dem Deutschen näher als das Patois dem Französischen, da das Patois eigentlich als eigene Sprache und nicht bloss als Dialekt zu werten sei, versuchte Erziehungsdirektor Schaller den Einbezug des Deutschschweizer Dialekts in den Unterricht zu rechtfertigen. Dabei verliess er allerdings die französische Sprachideologie.

Die Überzeugung der Dialektminderwertigkeit wurde entgegen der Haltungen der Mehrheit der Personen, welche sich in den Debatten des Erziehungsvereins zu Schweizerdeutsch äusserten, im Reglementsartikel 1886 auch über die diglossische Sprachrealität Deutschfreiburgs gestülpt. Schweizerdeutsch und Patois wurden darin gleich behandelt. Ersteres wurde von den französischsprachigen Initianten des Artikels (im Gegensatz zu den Patois) allerdings nie für die sehr schlechten Rekrutenprüfungsergebnisse des deutschsprachigen Sensebezirks, der oftmals am Tabellenende rangierte, verantwortlich gemacht (auch Minder 1999) oder durch andere Vorwürfe begleitet. In dieser Tatsache ist zu erkennen, dass die verordnete Diskriminierung der Dialekte Deutschfreiburgs einfach aus der französischen Sprachideologie abgeleitet wurde.³² Das Zustandekommen des Reglementspassus zum Schweizerdeutschen trotz manifesten Widerstandes von Mitgliedern des Erziehungsvereins bildet vor allem ab, dass die Deutschfreiburger eine ausgeprägte Minderheitenstellung im Kanton einnahmen und zum Beispiel in Arbeitsgruppen, welche Reglementstexte auf Verordnungsstufe ausarbeiteten, in der kantonalen Exekutive oder im leitenden Komitee des Erziehungsvereins viel weniger vertreten waren. Die Minderheitssituation spiegelte sich auch in der kantonalen Verfassung: Die französische Sprache wurde lange Zeit privilegiert (Richter 2005; Altermatt 2003).³³ Überdies

²⁹ Vgl. „Société fribourgeoise d'éducation. Assemblée générale à Guin le 13 juillet 1882“, *Bulletin pédagogique*, août 1882, 166.

³⁰ „Instruction publique“, *Compte-rendu de l'Administration du Conseil d'État du canton de Fribourg*, 1878, 1879, 22. In diesem Zusammenhang steht auch der in der Westschweiz geläufige Begriff ‚le bon allemand‘, welcher die negative Einstellung zu Nonstandardvarietäten anzeigt und mit dem in der Deutschschweiz manchmal als ‚Mundart‘ – im Gegensatz zu Schriftsprache – bezeichneten Dialekt, welcher die Funktionalität betont, kontrastiert (Watts 1999, 97; Knecht 1979, 255-256).

³¹ „Instruction primaire“, *Compte-rendu de l'Administration du Conseil d'État du canton de Fribourg*, 1878, 1879, 22.

³² Vgl. u.a. „Instruction primaire“, *Compte-rendu de l'Administration du Conseil d'État du canton de Fribourg*, 1881, 1882, 111-112.

³³ Die Verfassung von 1857 anerkannte zwar die Existenz beider Sprachen Deutsch und Französisch, behandelte aber gleichzeitig den französischen Gesetzestext als „Urtext“, der im Zweifel gelte (Richter 2005, 660).

wird deutlich, dass sich die gemässigtere Haltung Staatsrat Schallers gegenüber nichtstandardisierten Varietäten schliesslich nicht gegen die Dialektfeindlichkeit besonders gewisser französischsprachiger Inspektoren und Lehrer durchsetzen konnte.

Einstellungen gegenüber dem Dialekt bei anderen Kantonen und dem Bund

Von anderen Kantonen oder dem Bund sind Ende des 19. Jahrhunderts keine Initiativen zum Schutz der Patois in diglossischen Situationen bekannt. Eine indirekt geäusserte Ablehnung von anderen Schweizer Kantonsvertretern, die patois-französische Diglossiesituation in einigen Westschweizer Kantonen zu unterstützen, findet sich im Protokoll einer Konferenz der kantonalen Erziehungsdirektoren des Jahres 1882. Diese waren unter anderem im Bestreben, Probleme im Ablauf der eidgenössischen Rekrutenprüfungen zu lösen, in Bern zusammengekommen (allg. Badertscher 1997). Im Namen der Westschweizer Erziehungsdirektoren forderte der Genfer Antoine Carteret, beim Korrigieren auf die besondere Komplexität der Orthografie der französischen Sprache Rücksicht zu nehmen, welche „wenigstens doppelt so schwer zu erlernen ist als die deutsche und italienische“.³⁴ Orthografiefehler französischsprachiger Prüflinge sollten nur halb gezählt werden. Staatsrat Schaller präziserte die Motivation dieses Antrags, indem er auf die „Schwierigkeit der französischen Dialekte, namentlich im Jura, in Freiburg und Wallis“³⁵ hinwies – die Dialekte seien von Französisch verschiedene Sprachen, Französisch müsste in der Schule von vielen Kindern erst von Grund auf erlernt werden. Damit machte er erstens auf interkantonaler Ebene auf die in gewissen Gebieten verbreitete Patois-Praxis der Landbevölkerung aufmerksam. Zweitens bat er offiziell um Rücksichtnahme auf die diglossische Situation, welche er in den diskursiven Zusammenhang der Zwei- bzw. Fremdsprachigkeit stellte. Die Antwort der Konferenz war abschlägig: Die deutsche Sprache habe mit ähnlichen Schwierigkeiten zu kämpfen, auch deren Orthografie sei unsicher. Auf die Patois wurde nicht eingegangen.

Bezüglich der Haltungen zu den Patois auf Bundesebene ist ein eidgenössischer Rekrutenprüfungsinspektor, der Berner Inspektor Landolt aus La Neuveville, zu nennen. In seiner Funktion als Vertreter der Eidgenossenschaft liess er betreffend der erreichten Prüfungsergebnisse Freiburgs 1879 verlauten, die Patois seien ein grosses Hindernis in der Entwicklung der Freiburger Landkinder, worauf sich besonders die Primarschulinspektoren Freiburgs in ihrer Haltung bestätigt sahen.³⁶

Diese beiden Beispiele stützen Auffassungen von Sprachwissenschaftlern, dass die nationale Sprachenpolitik diglossischen Sprachrealitäten in der Schweiz nie Rechnung getragen und keine Unterstützung gewährt hatte. Die diglossischen Situationen überliess man, ausser beim Romanischen, dem freien Kräftespiel (Boyer/de Pietro 2002). Der Sprachwissenschaftler Walter Haas spricht in diesem Kontext von einer Diskriminierung der Dialekte in Sprachengesetzgebungen der Schweiz. Er hält fest, dass Ausdrücke wie „Dialekt“ und „Sprache“ unreflektiert benutzt würden, rechtlich zwischen den beiden Begriffen unterschieden werde und Dialekte dabei als Sprachen minderen Rechts gälten (Haas 2001) – auch wenn gerade in der Deutschschweiz positive Bezüge zum Dialekt bestehen.

³⁴ StaBE [Staatsarchiv des Kantons Bern], BB IIIb 217, *Erziehungsdirektorenkonferenzen 1881/1908 / Konferenz der Schweizerischen Erziehung-Directoren, 10. Juni 1882 im Rathhause zu Bern, 2.*

³⁵ Ebd., 3.

³⁶ Vgl. „Examens des recrues de 1879“, *Bulletin pédagogique*, mai 1879, 73-75.

Betreffend Bemühungen um Schutz der Patois kann eingewendet werden, dass Bund und Westschweizer Kantone ab Ende der 1890er Jahre das von Louis Gauchat initiierte Projekt des *Glossaire des patois de la Suisse romande* mitsubventionierten. Damit ist allerdings von einem Beitrag zur Erhaltung der Patois im Sinne eines „patrimoine culturel“ (Fluckiger 2009, 17) zu sprechen – der Errichtung eines „Denkmals“, der Bewahrung der „secrets de ce parler d'un autre âge“ vor dem Vergessen, wie sich Louis Gauchat (1897, 1) ausdrückte. Um einen Schutz der Patois innerhalb der instabilen Diglossiesituation ging es bei diesem Projekt nicht. Obwohl sprachwissenschaftliche Forschungen die Patois als vollwertige Sprachensysteme anerkannten, scheinen Eidgenossenschaft und Kantone deren Rückdrängung, welche durch die schlechten Rekrutenprüfungen scheinbar legitimiert wurde, nichts entgegengesetzt zu haben.

Die Idealvorstellung: individuell und territorial (r)einsprachig

In den patoisfeindlichen Äusserungen im Vorfeld von 1886 finden sich oft Vorwürfe, die Patois würden negativ auf die französische Sprache einwirken. Einerseits handelte es sich um Bedenken betreffend der Beeinträchtigung der Reinheit der standardisierten Sprache: Patois-Ausdrücke würden in den französischen Antworten der Kinder „wimmeln“. ³⁷ So störte man sich gemäss eines Lehrerrapports aus dem Broye-Bezirk besonders daran, dass die Landbevölkerung in französischen Sätzen für Pflanzennamen meist den Patois-Begriff verwendete. Daraus resultiere eine Sprachenmischung, ein ‚Sprachenmischmasch‘, ein ‚langage amalgamé, qui est souvent ridicule.‘ ³⁸ Ausserdem würde die Patois-Muttersprachlichkeit der Kinder in ihrem Französisch eine ‚prononciation qui sent le terroir‘, ³⁹ einen normabweichenden Akzent, hervorrufen. Bekämpft werden sollten Sprachvermischung und Akzent durch Anstrengungen der Lehrer, die Sprache der Kinder zu ‚reinigen‘, ‚d'épurer leur langage des barbarismes et des fautes empruntées au patois‘, ⁴⁰ wie sich zum Beispiel der Geistliche Raphaël Horner ausdrückte. Andererseits trat oft der Vorwurf auf, die Patois würden die Bildung klarer Gedanken verhindern. Ein Lehrer aus Villarepos im Seebezirk beschrieb die Wirkung der Patois auf das Denken der Schüler an der Generalversammlung des Erziehungsvereins 1883 zusammenfassend: ‚L'usage du patois a complètement travesti leur pensée. La mémoire se bourre de mots inintelligibles et Dieu sait les leçons d'intuition, de choses, et le temps qu'il faut pour arriver à faire comprendre quelques phrases et à les faire énoncer.‘ ⁴¹ Patois-Wörter würden das Denken auslasten und Gedankengänge verstopfen. Französisch müsse den Kindern mit Hilfe von Methoden des Fremdsprachenunterrichts mühsam gelehrt werden.

Diese von den Patois-Feinden ausgesprochenen Vorwürfe lassen sich auch vor dem Hintergrund einer in Europa bis in die 1960er Jahre verbreiteten Ideologie, welche Einsprachigkeit als den natürlichen Zustand jedes Menschen betrachtete und individuelle Zweisprachigkeit ⁴² negativ beurteilte, lesen: Die Hauptanschuldigungen, die verbreitet gegen

³⁷ Vgl. Progin, M., „Enseignement simultané de l'orthographe et de la composition“, *Bulletin pédagogique*, mars 1883, 68-69.

³⁸ „Rapport concernant l'agriculture et l'enseignement professionnel“, *Bulletin pédagogique*, avril 1886, 54.

³⁹ Horner, R., „Premières notions de méthodologie“, *Bulletin pédagogique*, mars 1878, 52.

⁴⁰ Ebd., 50.

⁴¹ „Troisième rapport“, *Supplément au Bulletin pédagogique d'août 1883*, 203.

⁴² In der Forschung hat sich eine breite Definition der individuellen Zwei- bzw. Mehrsprachigkeit durchgesetzt, welche als mehrsprachig bezeichnet, „wer sich irgendwann in seinem Leben im Alltag

individuelle Zweisprachigkeit vorgebracht wurden, nämlich das Verunmöglichen akzentfreien Sprechens und das Bewirken einer Intelligenzminderung (Fishman 2002, 15), decken sich mit den eben dargestellten Vorwürfen an die Patois (auch Wei 2000; Lüdi 1996) und haben diese beeinflusst. So lässt sich die Ablehnung auf einen Lehrervorschlag, zur Vereinfachung des Französischlernens eine patois-französische „Encyclopédie des campagnes“ zu drucken, wie auch die 1876 vorgenommene Streichung des Schulreglementspassus, die Patois zu Übersetzungszwecken in den Schulunterricht einzubeziehen, auch in diesem Kontext interpretieren⁴³ – genauso wie die in der Zeitschrift des Erziehungsvereins notierte abschätzige Bezeichnung „français germanisé“ für ein von einem Deutschsprachigen gesprochenes Französisch, oder die Ausblendung der Thematik der individuellen Zweisprachigkeit im Kanton in den Debatten des Erziehungsvereins.⁴⁴

Es gibt Hinweise darauf, dass in der gesamten Schweiz bis in die Mitte des 20. Jahrhunderts eine negative Einstellung zur individuellen Zweisprachigkeit verbreitet war. Dies fällt zum Beispiel anlässlich der bereits erwähnten Erziehungsdirektorenkonferenz 1882 auf: Im Kontext der Diskussion zu Problemen im Ablauf der Rekrutenprüfungen trug der Genfer Erziehungsdirektor Carteret vor, in Westschweizer Kantonen, aber auch in Graubünden und im Tessin, hätten vielfach Experten mit anderer Muttersprache als derjenigen der Geprüften Examen geleitet. Seine Entrüstung über solche „Missgriffe“ wurde begleitet von der Überzeugung: „Jeder Mensch spricht nur eine Sprache gut und ohne Verstösse gegen Grammatik und Accent zu begehen.“⁴⁵ Rekruten und Prüfer sollten immer die gleiche Muttersprache haben, um keine zusätzlichen Probleme im Prüfungsablauf entstehen zu lassen. Dieser Vorschlag fand an der Konferenz allgemeine Zustimmung. Die Überzeugung der Norm der Einsprachigkeit war auch beim Bund verbreitet: So war es etwa in den eidgenössischen Volkszählungen lange Zeit nicht möglich, zwei Muttersprachen anzugeben (Altermatt/Späti 2009, 63). In der Schweiz trugen einflussreiche Personen zur Verbreitung einer „Defizit- und Pathologiehypothese“ bei; in der individuellen Zweisprachigkeit wurde teilweise eine Gefahr für die Persönlichkeit gesehen (Coray 2008, 362).

In den Freiburger Schuldebatten traten zudem Vorstellungen auf, welche neben individueller auch territoriale Einsprachigkeit als vorteilhaft betrachteten.⁴⁶ Diese klingen

zweier oder mehrerer Sprachvarietäten bedient und auch von der einen in die andere wechseln kann [...]“ (Lüdi 1996, 234). Es gibt verschiedene Typologien, welche sich auf unterschiedliche soziale und linguistische Faktoren wie den Grad der Sprachenkenntnisse, typologische Nähe oder Distanz der Varietäten, gleichgestellte und/oder übergeordnete Idiome bzw. standardisierte und/oder nicht-standardisierte Varietäten, funktional differenzierte Kontexte etc. abstützen (Bussmann 2002; Furrer 2002; Wei 2000).

⁴³ Hinzuweisen ist hier zudem auf die von Grégoire Girard 1821 herausgegebene *Grammaire des campagnes*, welche sich eingehend mit den Patois befasste und für Schülerinnen und Schüler der Freiburger Landgemeinden systematisch Übersetzungen von Patois in Französisch und umgekehrt vorsah, um die französische Sprache zu erlernen (Girard 1821). Der Einsatz dieser Grammatik im Unterricht war Ende des 19. Jahrhunderts für viele Akteure deshalb undenkbar.

⁴⁴ BCU, L 1722/2, *Protocole de la Conférence des instituteurs et institutrices de la Glâne, 1882-1889 / Conférence du 7 mai 1884, présidée par M. Crausaz, inspecteur scolaire*; „Sept semaines à Lucerne“, *Bulletin pédagogique*, mai 1876, 70.

⁴⁵ Beide Zitate: StaBE, BB IIIb 217, *Erziehungsdirektorenkonferenzen 1881/1908 / Konferenz der Schweizerischen Erziehungs-Directoren, 10. Juni 1882 im Rathhause zu Bern*, 2.

⁴⁶ Norbert Furrer (2002, 379) unterscheidet drei Ebenen der Mehrsprachigkeit, die individuelle, die institutionelle und die territoriale. Er begreift damit das „Neben- und Übereinander verschiedener Idiome“

beispielsweise in einer Interpretation der eidgenössischen Rekrutenprüfungsergebnisse durch die Erziehungsdirektion 1883 an: Die in der Rangliste zuoberst stehenden Kantone seien „les cantons homogènes“⁴⁷, nämlich Stadtkantone – unter anderen Genf – sowie auch die Kantone Waadt und Neuenburg. Aus der Tatsache, dass die Sprachhomogenität dieser drei Westschweizer Kantone in den Schuldebatten oft hervorgehoben wurde, kann geschlossen werden, dass in die Vorstellung der Vorteilhaftigkeit gesellschaftlicher Homogenität auch Überzeugungen des Ideals sprachlich einheitlicher Gesellschaften eingewirkt haben. Die Idealvorstellung der Einsprachigkeit einer Gesellschaft war verbreitet. Beeinflusst durch Ideen der romantischen Sprachphilosophie der Einheit von Sprach- und Volksgemeinschaft, wurde sie in Nationalisierungsprozessen in Europa im 19. und 20. Jahrhundert eingesetzt, um nationalpolitische Forderungen zu legitimieren (u.a. Coray 2008; Blommaert 2006; Hobsbawm 2004).

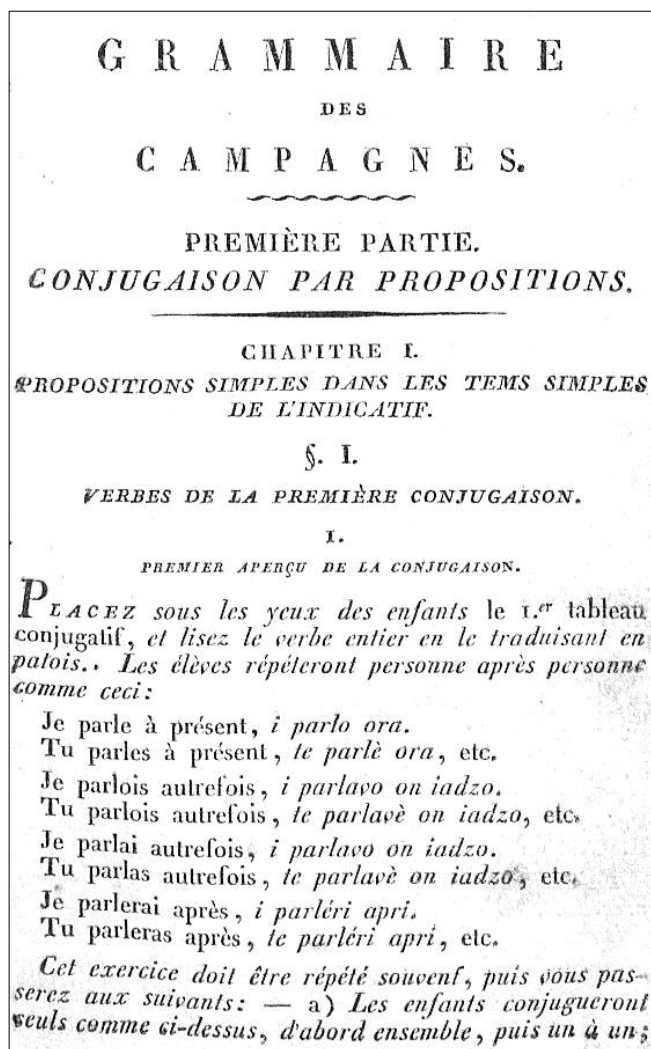


Abb. 2 – Die *Grammaire des Campagnes* (Grégoire Girard, 1821, 1), deren Einsatz in der Schule kaum in Frage kam.

auf einem als politisch einheitlich verstandenen Territorium, „innerhalb der staatlichen und gesellschaftlichen Institutionen“ eines solchen Gebiets, und bei den das Territorium bewohnenden Individuen.

⁴⁷ „Instruction primaire“, *Compte-rendu de l'administration du Conseil d'État du canton de Fribourg*, 1882, 1883, 115-116.

Keine identitätsstiftenden Absichten hinter der Französisierung

Die französische Sprachideologie beinhaltet neben der Überzeugung der Minderwertigkeit von nichtstandardisierten Varietäten im Vergleich zu Französisch die Vorstellung, dass die französische Sprache bzw. die französische Sprachhomogenität ein wichtiges Element nationaler Identität darstelle. Adaptiert an Freiburg und die Westschweiz als Teilgebiete einer Nation stellt sich die Frage, inwieweit den Freiburger Patois-Einschränkungen von 1886, die mit forcierten Französisierungsbestrebungen einhergingen, Elemente dieser Vorstellung zugrunde lagen: Waren allenfalls Absichten, Identitätsbezüge zu verschiedenen Gebietseinheiten – im Sinne einer „une terre, une langue“-Vorstellung – zu stärken, für das Zustandekommen des Reglementsartikels handlungsleitend, zumal territoriale Einsprachigkeit oft positiv vorgestellt wurde? Vor dem historischen Hintergrund sich gegen innen verdichtender Nationalstaaten wird Identitätsstiftung hier als Prozess verstanden, in welchem jeder Bewohner vielfache Loyalitäten und Bezüge konstruierte oder in kollektive Strukturen eingebunden wurde, welche im Wettbewerb standen – unter anderem lokale, regionale, nationale wie auch transnationale: Für den Kanton Freiburg bedeutete dies Ende des 19. Jahrhunderts, dass nicht nur der Nationalstaat Loyalitätsforderungen an seine Bürger intensiviert, sondern auf verschiedenen Ebenen verstärkte Integrationsprozesse stattfanden (Haupt/Müller/Woolf 1998; Haupt/Tacke 1996). Die Konstruktion von Identitätsbezügen durch die französische Sprache konnte im speziellen Fall Freiburgs – des zweisprachigen Kantons, in welchem (wie im Kanton Wallis) die französischsprachige Mehrheit nationale Minderheit war und welcher als katholischer Kanton auf nationaler Ebene minorisiert war – für die französischsprachige Bevölkerung verschiedene Zwecke haben: zum Beispiel eine verstärkte Einbindung in eine vorgestellte Westschweizer Gemeinschaft zur Stärkung der Position Freiburgs. Auch eine Annäherung an Frankreich im Sinne eines „arrière-cour plutôt solide“ (Boyer/de Pietro 2002, 113), um als Minderheitensprachgruppe vom Prestige der Kultur- und Nationalsprache Frankreichs zu profitieren (Büchi 2003; Knecht 1979).

Absichten, mit der französischen Sprache Identitätsbezüge und Loyalitäten zu verschiedenen Gebietseinheiten zu stärken, waren allerdings in den Freiburger Schuldebatten kaum vorhanden und sind insgesamt nicht ausschlaggebend für das Zustandekommen des verschärften, die Patois einschränkenden Sprachenartikels von 1886. So stand nie zur Debatte, mit Hilfe der Französisierung Zugehörigkeit zu einer als sprachhomogen vorgestellten Westschweiz zu stärken.⁴⁸ Auch Angst vor einer zunehmenden Germanisierung der französischsprachigen Gebiete Freiburgs und der Westschweiz insgesamt haben den Sprachenartikel 1886 nicht motiviert.⁴⁹ Äusserst selten wurden in den Schuldebatten die Forderungen nach Durchsetzung der französischen Sprache mit Argumentationen, welche auf die seit 1848 verfasste Dreisprachigkeit der Schweiz abstützten, verbunden. Nichts sei logischer, so

⁴⁸ Es ist für den Untersuchungszeitraum darauf hinzuweisen, dass keine ‚einheitliche‘ Westschweiz bestand: Zwar gab es seit 1848 punktuelle Differenzen zwischen den Sprachgruppen. Gerade bezüglich der Politik der Zentralisierung und in konfessionellen Fragen waren die Westschweizer Kantone allerdings uneinig. Auch trat jeder Kanton der Westschweiz unter unterschiedlichen Umständen in die Eidgenossenschaft ein (Pöll 2005; Büchi 2003).

⁴⁹ Seit Beginn des 19. Jahrhunderts in der Westschweiz aufgetretene Germanisierungsängste (Altermatt 2005) sind in den Debatten des Freiburger Erziehungsvereins nicht zu finden. Vor allem nach den Volkszählungen von 1888 und 1900 trat die ‚Sprachenfrage‘ ins öffentliche Bewusstsein der Schweizer Bevölkerung ein (Acklin Muji 2005; Richter 2005).

ein Lehrer, als dass die „*langue officielle*“, welche in der Schule gesprochen werde, auch Familiensprache werde.⁵⁰ Daraus entwickelte sich allerdings kein diskursives Muster. Ebenso wenig wurde die Französisierung in der Absicht, eine Verbindung zu Frankreich herzustellen, forciert. Dies scheint mit den sich gerade auch im Bildungswesen manifestierenden Laizisierungsprozessen in der Dritten Republik zusammenzuhängen, welche das katholische Freiburg ablehnte (Darcos 2005). Die Zurückhaltung in Bezug auf eine Annäherung an Frankreich ist auch darin zu ersehen, dass die Akteure des Freiburger Schulwesens in ihren Bestrebungen nach Französisierung die Betonung eher auf die Tatsache der Normiertheit der Sprache, denn auf die Sprache der französischen Nation legten.

Vorstellungen des Zusammenhangs zwischen Sprache und kollektiver Identität

Obwohl die Durchsetzung von Französisch keine Konstruktionsabsichten von Identitätsbezügen beinhaltete und die Kommunikationsfunktion von Sprache die Debatten dominierten, gingen einige Akteure des Freiburger Schulwesens durchaus von einem Zusammenhang zwischen Sprache und kollektiver Identität aus. Diese Vorstellung ist zum Beispiel in einem Rapport von 1879 zu bemerken, in welchem Sprache und Identität einer Gemeinschaft in Beziehung gesetzt wurden: Ein Lehrer schrieb, Sprache sei „le dépôt de toutes les pensées qu'une nation s'est faites; c'est là que reposent les idées de tous les hommes qui sont nos ancêtres; et quand nous voulons voir les sentiments qui les ont animés, les conceptions qui se sont produites dans leur esprit, c'est dans la langue qu'il nous faut l'étudier.“⁵¹ Es wird das Bild gezeichnet, in der Sprache würden sich alle Gedanken und Gefühle einer Sprachgemeinschaft – womit „nation“ hier zu übersetzen ist (Coray 2008, 342-343) – sammeln. Gemeinschaft wurde besonders mittels der Dimension der gemeinsamen Vergangenheit, welche gerade durch die geteilte Sprache bewahrt und zugänglich gemacht werde, zu erzeugen versucht.

Es war nicht die französische Sprache, sondern die Patois, welche in den Freiburger Diskussionen gemäss diesen in Europa verbreiteten Vorstellungen der Verknüpfung von Sprache und Gemeinschaft eine identitätsstiftende Rolle einnahmen: die Patois wurden auch von Patois-Gegnern mit positiven Beschreibungen versehen. Diese zeigten besonders für regionale und kantonale Bezüge eine integrative Wirkung. So wurden zum Beispiel „les charmes, l'originalité, l'énergie de notre dialecte fribourgeois“⁵² hervorgehoben oder die Patois als wichtiger Bestandteil der Sitten der Landbevölkerung und der Tradition Freiburgs bezeichnet. Weiter wurden die Patois als Verbindungsglieder zur gemeinsamen Vergangenheit dargestellt.⁵³

⁵⁰ „Premier rapport“, *Supplément au Bulletin pédagogique de septembre 1884*, 159.

⁵¹ „Rapports présentés à la réunion cantonale de Courtion“, *Supplément au Bulletin pédagogique de juillet 1879*, 114.

⁵² Tanner, P., „Influence du patois sur le résultat des examens de recrues“, *Bulletin pédagogique*, décembre 1882, 243.

⁵³ Vgl. „Instruction publique“, *Compte-rendu de l'administration du Conseil d'État du canton de Fribourg, 1881*, 1882, 116; R. Horner, „Una panera de revî fribordzey“, *Bulletin pédagogique*, juin 1877, 104-105; „Réunion générale de la Société fribourgeoise d'Éducation à Estavayer“, *Bulletin pédagogique*, août 1886, 118.

Wenn Sprachideologien und Sprachrealitäten auseinanderklaffen

Die aufgezeigten, bei vielen Freiburger Akteuren verbreiteten Vorstellungen von Sprache, welche auch zu sprachpolitischen Interventionen führten, waren mit den im Kanton Ende des 19. Jahrhunderts tatsächlichen Sprachverhältnissen nicht deckungsgleich. Diese Diskrepanzen wurden in Form von Spannungen sichtbar.

Ein erstes Spannungspotenzial liegt darin begründet, dass die Patois in der Bevölkerung verbreitet zur Stiftung von kantonalen und regionalen Bezügen eingesetzt wurden, gleichzeitig aber mit einer wirkungsmächtigen Ideologie der Minderwertigkeit von Dialekt belegt waren. Diese Ambivalenz im Umgang mit den Patois zeigt sich beispielhaft anlässlich der Generalversammlung des Erziehungsvereins 1885 in Estavayer: Verschiedene Akteure forderten zum Teil in scharfem Ton eine rasche komplette Rückdrängung der Patois, „la cause de tout le mal“.⁵⁴ Gleichzeitig rühmten einige Teilnehmende an dieser Versammlung das „patois harmonieux“⁵⁵ der *Tzévreis*, des 1841 von Louis Bornet in Greyerzer Patois verfassten Gedichts, ebenso wie das Patois der „joyeuses *Coraules*“,⁵⁶ welche auf der *Place de Moudon* in Estavayer damals regelmässig gesungen wurden.⁵⁷ Diese Gleichzeitigkeit von Abwertung und Wertschätzung der Patois zeigt sich nicht nur innerhalb einer Gruppe, sondern auch in den Äusserungen eines Individuums (dazu auch Meune 2010; Merle 1991). So sagte Schulinspektor Progin, welcher sich in den Debatten immer wieder durch vehemente Forderungen nach Patois-Einschränkung bemerkbar machte, zu Beginn der 1880er Jahre:

Dans plusieurs communes de la Broye, la jeunesse parle français avec facilité et ne demanderait pas mieux que de n'employer plus d'autre langage. Dans la Gruyère même, où le patois a ses plus profondes racines, parce que c'est là qu'il revêt les formes les plus harmonieuses et les plus riches tournures, on a fait d'heureuses tentatives: à Grandvillard, à Villars-sous-Mont, à Neirivue, à La-Tour, des familles ne parlent plus que français à leurs enfants et les résultats constatés dans les examens ne sont pas en leur défaveur.⁵⁸

An diese Ambivalenz in Wahrnehmung und Umgang mit den Patois schliesst eine weitere Spannungslinie an. Sie wird darin sichtbar, dass die Patois-Gegner nicht versuchten, die identitätsstiftende Funktion der missbilligten Patois durch Französisch zu ersetzen und damit Sprachrealitäten in Kongruenz zu wirkungsmächtigen Sprachideologien von Dialektminderwertigkeit und der Verknüpfung von kollektiver Identität zu bringen. Dies deutet auf eine widersprüchliche Beziehung zur französischen Sprache hin: Auf der einen Seite stehen Verehrung der Korrektheit der Standardsprache und die Sorge, sich von der idealisierten Sprachnorm zu entfernen. Andererseits zeugen verschiedene Beispiele von einem gleichzeitigen Sprachunbehagen: So wurde das Französisch der Experten an den Rekrutenprüfungen als zu

⁵⁴ „Réunion générale de la Société fribourgeoise d'Éducation à Estavayer“, *Bulletin pédagogique*, août 1885, 113-127; Zitat: 126.

⁵⁵ Ebd., 126.

⁵⁶ Ebd., Kursivsetzung im Original.

⁵⁷ In Estavayer trafen sich – ausser in der Fastenzeit – am Sonntagabend regelmässig Einwohner unterschiedlicher gesellschaftlicher Schichten auf der *Place de Moudon*, um zu Liedern, die teilweise in französischer Sprache, teilweise in Patois oder auch patois- und französischsprachig gemischt geschrieben waren, zu tanzen (dazu Ellgass/Volmar 1894).

⁵⁸ Progin, M., „Enseignement de la composition française. L'usage du patois“, *Bulletin pédagogique*, avril 1883, 85.

gesucht und zu gewunden kritisiert und gefordert, dass Freiburger Lehrer an den Prüfungen anwesend seien. Sie sollten die Prüflinge im ihnen verständlichen Französisch, ohne „prononciation étrangère“, befragen, und die Experten nur als Zuhörer fungieren.⁵⁹ Diese Ambivalenz deutet auf eine unsichere Sprachidentität hin (Matthey 2011; Pöll 2005; de Pietro/Matthey 1993).

Das Spannungspotenzial, welches die Vorstellung der Verknüpfung von Identität und Sprache unter den gegebenen Sprachverhältnissen erzeugte, wurde von verschiedenen Akteuren dahingehend aufzulösen versucht, lokale und kantonale Identität vermehrt durch Bezüge zum Landleben zu konstruieren und von der engen Bindung mit den Patois vollständig zu entkoppeln: An den Versammlungen des Erziehungsvereins fallen im Vorfeld von 1886 identitätspolitische Reden auf, welche die ländliche Tradition Freiburgs ohne Patois-Bezüge, dafür in enger Verbindung mit dem Katholizismus inszenierten.⁶⁰

Sprache, Identität und ein zweisprachiger Kanton

In Widerspruch zu den in Freiburg verbreiteten Sprachideologien – den Vorstellungen des Zusammenhangs von Sprache und kollektiver Identität sowie der anklingenden positiven Bewertung von territorialer Sprachhomogenität und dem verbreiteten Ideal der individuellen Einsprachigkeit, womit die Angst vor Sprachvermischung einherging – steht auch die Realität der zwei Sprachgruppen im Kanton, welche eine lange Geschichte hat. Gerade in identitätspolitischer Hinsicht ist hierbei von einer spannungsreichen Situation auszugehen. Diese lässt sich in den Debatten des Erziehungsvereins insofern erkennen, als dass nur Staatsrat Schaller und einige deutschsprachige Lehrer die Zweisprachigkeit aktiv als Merkmal des Kantons ansprachen und nur letztere Überlegungen zu Belangen individueller deutsch-französischer Zweisprachigkeit sowie zu Handhabung und konkreter Ausgestaltung institutioneller Zweisprachigkeit anstellten.

Zahlreiche französischsprachige Akteure des Schulwesens, welche die Debatten dominierten, zeigten verschiedene Strategien, vor dem Hintergrund der verbreiteten Sprachideologien mit der Zweisprachigkeit des Kantons umzugehen. Einerseits ist ein Verhindern der institutionellen Zweisprachigkeit des Erziehungsvereins festzustellen: So riefen einige deutschsprachige Vereinsmitglieder wiederholt zu Anstrengungen zur Zweisprachigkeit auf. Beispielsweise verglich ein deutschsprachiger Lehrer in einem Leserbrief im *Bulletin pédagogique* die Situation der deutschsprachigen Lehrer innerhalb des Erziehungsvereins mit dem Ast eines Baumes, welcher im Gegensatz zu den anderen Ästen Nahrung und Licht entbehre. Um eine Änderung dieses Zustands zu erreichen, forderte der Lehrer, im Vereinsorgan sollten auch Berichte auf Deutsch erscheinen.⁶¹ Damit würde die Zeitschrift den Kanton mit seinen zwei Sprachen getreu abbilden: „Le Bulletin pédagogique serait alors l'image et l'expression fidèle de notre canton avec ses deux langues.“ So könne auf intellektueller und persönlicher Ebene auch ein Austausch zwischen allen Freiburger Lehrpersonen entstehen, wobei sich gleichzeitig ihre Kenntnisse in der jeweils anderen Sprache verbessern würden.⁶² Die

⁵⁹ „Troisième rapport“, *Supplément au Bulletin pédagogique d'août 1883*, 207. Vgl. auch „Examens des recrues de 1879“, *Bulletin pédagogique*, mai 1879, 74.

⁶⁰ Vgl. u.a. „Réunion générale de la Société fribourgeoise d'Éducation à Estavayer“, *Bulletin pédagogique*, août 1885, 127.

⁶¹ Als Vorbild nannte der nicht mit Namen aufgeführte Verfasser des Leserbriefs die *Monatsrosen*, Organ des Schweizerischen Studentenvereins, welches Artikel in vier Sprachen enthalte.

⁶² Vgl. „Correspondances II“, *Bulletin pédagogique*, novembre 1884, 217-218; Zitat: 217.

Redaktion des Vereinsorgans stellte daraufhin in Aussicht, an der nächsten Generalversammlung darüber befinden zu wollen. Dort wurde zwar einstimmig beschlossen, in Zukunft auch deutsche Abhandlungen zu publizieren und amtliche Bekanntmachungen auch in deutscher Sprache zu drucken.⁶³ Dieses Vorhaben wurde in der Folgezeit jedoch nicht umgesetzt, das Vereinsorgan blieb ausnahmslos französischsprachig. Selbst an Zusammenkünften in Deutschfreiburger Gebiet wie zum Beispiel der Generalversammlung 1875 in Düdingen wurden die Diskussionen des Erziehungsvereins ausschliesslich in französischer Sprache geführt.⁶⁴ Diese Befunde passen zur zeitgenössischen kantonalen Sprachenpolitik: Die Sprache der Kantonsregierung war bis nach dem Ersten Weltkrieg noch allgemein Französisch. Eine gleichberechtigte Anerkennung von Deutsch und Französisch als Sprachen des Kantons wurde erst 1990 in die Verfassung aufgenommen (Haselbach 2001). Als Erklärung dieser Verhinderung und Ausblendung der deutschen Sprache in kantonalen Institutionen dienen neben der verbreiteten Abneigung eines „langage amalgamé“ bzw. der Idealvorstellung der Einsprachigkeit sowie der Homogenität insgesamt (Haselbach 2001, 95-96), möglicherweise auch die Minoritätssituation der Französischsprachigen auf nationaler Ebene.

Andererseits übersetzten verschiedene französischsprachige Akteure des Schulwesens die Zweisprachigkeit des Kantons in die Vorstellung einer klaren Trennung zwischen dem deutsch- und dem französischsprachigen Gebiet. Gemischtsprachige Schulgemeinden schienen – sowohl in den Debatten des Erziehungsvereins als auch im Freiburger Recht – nicht zu existieren (Richter 2005, 675; Haas 2001).⁶⁵ Die Trennung in zwei Sprachgebiete war von der Konstruktion räumlicher und sprachlicher Distanz begleitet (auch Haselbach 2001). Dies spiegelt sich zum Beispiel in Diskussionen über die geplante Generalversammlung des Erziehungsvereins im Juli 1875, welche jedes Jahr in einem anderen Bezirk abgehalten wurde und nun erstmals im deutschsprachigen Sensebezirk stattfinden sollte. Die Wahl des Versammlungsortes hatte bei einigen französischsprachigen Vereinsmitgliedern Widerwillen hervorgerufen, wie Raphaël Horner festhielt:

Nous croyons savoir que quelques sociétaires ont témoigné de la répugnance à se rendre dans le district de la Singine, un peu en raison de la distance, mais surtout à cause de la différence des langues. „Quel accueil pourrions-nous recevoir dans une contrée dont la langue nous est étrangère? Les instituteurs allemands ne nous connaissent pas même: quels rapports pourrions-nous avoir avec eux?“⁶⁶

Horner versuchte zu beschwichtigen und wies unter anderem auf die gute Eisenbahnverbindung nach Düdingen hin. Die Berichterstattung zu dieser Versammlung bekräftigte aber gerade durch

⁶³ Vgl. „Die Versammlung des freiburgischen Erziehungsvereins in Stäfis-am-See“, *Freiburger Zeitung*, 15. Juli 1885. Ende 1883 hatte das Komitee des Erziehungsvereins beschlossen, die Rapportzusammenfassungen auf Deutsch bzw. Französisch zu übersetzen. Auch zu diesem Vorhaben finden sich keine bestätigenden Hinweise.

⁶⁴ Vgl. „Réunion de l'association pédagogique“, *La Liberté*, 18 juillet 1875. Am Schluss der Versammlung wurde eine Kurzzusammenfassung der Inhalte auf Deutsch gegeben.

⁶⁵ So macht Walter Haas (2001, 188) darauf aufmerksam, dass sich die Sprachenartikel der Freiburger Schulreglemente Ende des 19. Jahrhunderts über die Geltungsbereiche der zwei Schulsprachen ausschwiegen, wobei man von einer Sprachenregelung eines mehrsprachigen Kantons eigentlich Aussagen darüber erwarten würde.

⁶⁶ „Appel du Comité aux Membres de la Société fribourgeoise d'éducation populaire“, *Bulletin pédagogique*, juillet 1875, 98.

das Narrativ des „Besuchens von Freunden“ und die gegenseitigen offiziellen Freundschaftsbezeugungen die Distanziertheit.⁶⁷ Der Divergenz von Realität und dominierenden Sprachideologien wurde hier durch die Konstruktion von zwei getrennten, in sich homogenen Sprachzonen begegnet (auch Altermatt 2005). Mit dieser Strategie wurde die territoriale Zweisprachigkeit des Kantons aber gleichzeitig festgeschrieben und gestärkt.

Eine ähnliche Strategie im Umgang mit Zwei- bzw. Mehrsprachigkeit ist auch in der Sprachenpolitik der Eidgenossenschaft zu erkennen: Zwar erachtet die Schweiz die Mehrsprachigkeit als konstitutiv für ihre nationale Identität. Der effektive Gebrauch der autochthonen Sprachen ist jedoch weitgehend durch das sprachliche Territorialitätsprinzip bestimmt, durch die Geltung meist nur einer bestimmten Amtssprache in einem bestimmten Gebiet. Es war die Absicht dieses Prinzips, den Sprachenfrieden zu gewährleisten, und wurde von den Sprachminderheiten der Schweiz als Schutzgarant verstanden (Knecht/Py1997). Damit hat der mehrsprachige Staat aber gleichzeitig die in den verbreiteten Sprachvorstellungen idealisierte Einsprachigkeit der Sprecher favorisiert: Die Schweiz umfasst abgesehen von gewissen inneren Sprachgrenzgebieten sprachhomogene Zonen (Haas 2006, 1780; Boyer/de Pietro 2002; Windisch 2002). Auf nationaler Ebene lässt sich noch eine weitere Strategie, die Divergenz von Sprachvorstellungen und -realitäten zu senken, feststellen. Sie verläuft ähnlich zu den identitätspolitischen Strategien Freiburgs, die Ländlichkeit als kantonale identitätsstiftende Klammer einzusetzen und im Gegenzug sprachliche Bezüge auszublenden: Durch die Hochhaltung des Prinzips der Willensnation wurde auf nationaler Ebene von der „Sprachenfrage“ abzulenken versucht (Tanner 2002).

Sprachideologien sind wichtige Einflussfaktoren im sprachpolitischen Gefüge von Gesellschaften. In der Westschweiz wurde ein zentrales Element der französischen Sprachideologie, die Vorstellung der Minderwertigkeit von Dialekten im Vergleich zur standardisierten Sprache, übernommen und spiegelte sich in verschiedenen Kantonen vor allem seit Beginn des 19. Jahrhunderts in die Patois einschränkenden Schulreglementierungen wider. Abgesehen vom Sprachenartikel, der 1886 in Freiburg in Kraft trat, gingen diese aber nicht über den schulischen Bereich hinaus. Die Ende der 1870er und zu Beginn der 1880er Jahre auftretenden Vorwürfe an die Patois in den Freiburger Schuldebatten hingegen zielten darauf ab, die Patois auch aus der Familiensprachpraxis der Freiburger Landbevölkerung zurückzudrängen. Hier wurde die Ideologie der Minderwertigkeit von Dialekten in statuspolitischer Absicht von einigen Inspektoren und Lehrern instrumentalisiert. Obwohl Widerstand gegen die Inhalte des Reglementsartikels von 1886 auftrat, finden sich im Kanton keine politischen Initiativen zum Schutz der diglossischen Sprachrealitäten. Auch andere Kantone oder die Eidgenossenschaft setzten sich nicht für den Schutz von Diglossiesituationen ein. Insgesamt wird die Vorstellung, dass Dialekte im Vergleich zu standardisierter Sprache zweitrangig sind, gerade auch im Sprachenrecht auf nationaler Ebene sichtbar.

In den patoisfeindlichen Argumentationen gewisser Freiburger Inspektoren und Lehrer manifestierten sich auch Vorstellungen, welche individuelle und territoriale Einsprachigkeit idealisierten und Sprache mit Gemeinschaft verknüpften. Diese waren in Europa und der Schweiz damals weit verbreitet. Die Inkongruenz dieser Vorstellungen mit den heterogenen Sprachrealitäten des Kantons förderte verschiedene Spannungslinien zutage. Um diese

⁶⁷ Vgl. z.B. „L'assemblée de Guin“, *Bulletin pédagogique*, août 1875, 113-115.

Spannungen herabzusetzen, finden sich bei französischsprachigen Akteuren Strategien wie zum Beispiel Versuche, zwei sprachhomogene Zonen zu schaffen.

Analog dazu zeigt sich in der schweizerischen Identitäts- und Sprachenpolitik, dass auch mehrsprachige Staatsgebilde von der im europäischen Nationalismus verbreiteten Ideologie der Kongruenz von Staat, Nation und Sprache beeinflusst wurden (Altermatt/Späti 2009, 61). Die Sprachenpolitik der Territorialität ist als Versuch zu sehen, das Ideal der Sprachhomogenität mit der Mehrsprachigkeit der Schweiz zu vereinbaren. Die Möglichkeit der Mehrsprachigkeit im Sinne verbreiteter individueller Zweisprachigkeit und Sprachkontakten wurde in diesem Modell nicht vorgesehen. Insgesamt lässt sich nicht nur auf Freiburger, sondern auch auf nationaler Ebene eine Politik der Mehrsprachigkeit im Sinne eines Nebeneinanders von einsprachigen Sprachgruppen – mit sporadischem „Besuchen von Freunden“ – feststellen.

Bibliographie

- Acklin Muji, Dunya, 2005, „La première révision de l'article des langues. Vers la reconnaissance du romanche comme langue nationale (1935-1938)“, in: Jean Widmer/Renata Coray/Dunya Acklin Muji/Eric Godel (Hg.), *Die Schweizer Sprachenvielfalt im öffentlichen Diskurs: Eine sozialhistorische Analyse der Transformationen der Sprachenordnung von 1848-2000*, 2. Aufl., Bern (u.a.): Peter Lang, 127-245.
- Altermatt, Urs/Christina Späti, 2009, *Die zweisprachige Universität Freiburg: Geschichte, Konzepte und Umsetzung der Zweisprachigkeit 1889-2006*, Freiburg: Academic Press Fribourg.
- Altermatt, Bernhard, 2003, *La politique du bilinguisme dans le canton de Fribourg/Freiburg (1945-2000): Entre innovation et improvisation*, Fribourg: Presse de l'Université de Fribourg.
- , 2005, „Die institutionelle Zweisprachigkeit der Stadt Fribourg-Freiburg: Geschichte, Zustand und Entwicklungstendenzen“, *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 82, 63-82.
- Ammon, Ulrich, 2004, „Standard Variety“, in: Ulrich Ammon et al. (Hg.), *Sociolinguistics. An International Handbook of the Science of Language and Society*, 2. Aufl., 1. Bd., Berlin/New York: de Gruyter, 273-283.
- Association cantonale des amis du patois fribourgeois (Hg.), 1985, *Nouthron galé patê*, La Roche: o. V.
- Ayer, Cyprien, 1878, *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand*, Neuchâtel: o. V.
- Badertscher, Hans (Hg.), 1997, *Die Schweizerische Konferenz der kantonalen Erziehungsdirektoren 1897 bis 1997: Entstehung, Geschichte, Wirkung*, Bern/Stuttgart/Wien: Haupt.
- Blommaert, Jan, 2006, „Language Policy and National Identity“, in: Thomas Ricento (Hg.), *An Introduction to Language Policy: Theory and Method*, Malden/Oxford/Carlton: Blackwell, 238-254.
- Blommaert, Jan/Jef Verschueren, 1998, „The Role of Language in European Nationalist Ideologies“, in: Bambi B. Schieffelin/Kathryn A. Woolard/Paul V. Kroskrity (Hg.), *Language Ideologies. Practice and Theory*, New York/Oxford: Oxford University Press, 189-210.
- Boyer, Henri/Jean-François de Pietro, 2002, „De contacts en contacts: Représentations, usages et dynamiques sociolinguistiques“, in: Annette Boudreau et al. (Hg.), *L'écologie des langues: Mélanges William Mackey*, Paris: L'Harmattan, 103-123.
- Britain, David, 2004, „Dialect and Accent“, in: Ulrich Ammon et al. (Hg.), *Sociolinguistics: An International Handbook of the Science of Language and Society*, 2. Aufl., 1. Bd., Berlin/New York: de Gruyter, 267-273.
- Buchs, Denis, 1973, „La vie quotidienne fribourgeoise des années 1871-1880 d'après *La Liberté*“, Mémoire présenté à la faculté des Lettres de l'Université de Fribourg/Suisse, Fribourg.
- Bussmann, Hadumod (Hg.), 2002, *Lexikon der Sprachwissenschaft*, 3. Aufl., Stuttgart: Alfred Kröner.
- Büchi, Christophe, 2000, „Röstigraben“. *Das Verhältnis zwischen deutscher und französischer Schweiz: Geschichte und Perspektiven*, Zürich: Neue Zürcher Zeitung.

- Coray, Renata, 2008, *Von der Mumma Romontscha zum Retortenbaby Rumantsch Grischun: Rätoromanische Sprachmythen*, Chur: Bündner Monatsblatt.
- Criblez, Lucien/Christina Huber, 2008, „Der Bildungsartikel der Bundesverfassung von 1874 und die Diskussion über den eidgenössischen ‚Schulvogt‘“, in: Lucien Criblez (Hg.), *Bildungsraum Schweiz: Historische Entwicklung und aktuelle Herausforderungen*, Bern/Stuttgart/Wien: Haupt, 87-127.
- Crotti, Claudia, 2008, „Pädagogische Rekrutenprüfungen. Bildungspolitische Steuerungsversuche zwischen 1875 und 1931“, in: Lucien Criblez (Hg.), *Bildungsraum Schweiz: Historische Entwicklung und aktuelle Herausforderungen*, Bern/Stuttgart/Wien: Haupt, 131-154.
- Darcos, Xavier, 2005, *L'École de Jules Ferry 1880-1905*, Paris: Hachette Littératures.
- De Certeau, Michel/Dominique Julia/Jacques Revel, 1975, *Une politique de la langue: La Révolution française et les patois*, Paris: Gallimard.
- Dubois, Alain, 2006, „La conservation et la valorisation de la mémoire des patois dans le Valais romand“, *Vallesia* 61, 373-411.
- Ellgass, Bonaventure/Joseph Volmar, 1894, *Chansons et coraules fribourgeoises: Les chants du rond d'Estavayer*, Fribourg: Librairie J. Labastrou.
- Fishman, Joshua A., 2002, „‘Holy languages’ in the context of societal bilingualism“, in: Li Wei/Jean-Marc Dewaele/Alex Housen (Hg.), *Opportunities and Challenges of Bilingualism*, Berlin/New York: de Gruyter, 15-24.
- Fluckiger, Éric, 2009, „Le Glossaire des patois de la Suisse romande“, in: Association pour le patrimoine naturel et culturel du canton de Vaud (Hg.), *Le patrimoine vaudois, patrimoine culturel immatériel*, Lausanne: Réseau PatrimoineS, 17-22.
- Furrer, Norbert, 2002, *Die vierzigsprachige Schweiz: Sprachkontakte und Mehrsprachigkeit in der vorindustriellen Gesellschaft (15.-19. Jahrhundert)*, 1. Bd., Zürich: Chronos.
- , 2009, „Vie et mort des dialectes suisses: esquisse sociolinguistique et historique“, in: Association pour le patrimoine naturel et culturel du canton de Vaud (Hg.), *Le patrimoine vaudois, patrimoine culturel immatériel*, Lausanne: Réseau PatrimoineS, 53-62.
- Gadient, Irma, 2012, „Sprechen wie Papageien, Schreiben wie Esel. Patois und Stereotypisierungen im Kanton Freiburg des späten neunzehnten Jahrhunderts“, in: Balz Engler (Hg.), *Wir und die Anderen, Nous et les autres. Stereotypen in der Schweiz, Stéréotypes en Suisse*, Fribourg: Academic Press, 199-221.
- Gauchat, Louis, 1891, *Le patois de Dompierre*, Halle: E. Karras.
- , 1897, *Projet d'un Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel: Attinger.
- Girard, Grégoire, 1821, *Grammaire des campagnes, à l'usage des écoles rurales du canton de Fribourg*, Fribourg: François-Louis Piller.
- Haarmann, Harald, 1993, *Die Sprachenwelt Europas: Geschichte und Zukunft der Sprachnationen zwischen Atlantik und Ural*, Frankfurt am M./New York: Campus.
- Haas, Walter, 2000, „Die deutschsprachige Schweiz“, in: Hans Bickel/Robert Schläpfer (Hg.), *Die viersprachige Schweiz*, 2. Aufl., Aarau/Frankfurt am M./Salzburg: Sauerländer, 57-138.
- , 2001, „L'usage du patois est sévèrement interdit dans les écoles'. Über den juristischen Umgang mit Substandardvarietäten“, in: Kirsten Adamzik/Helen Christen (Hg.), *Sprachkontakt, Sprachvergleich, Sprachvariation*, Tübingen: Niemeyer, 185-200.
- , 2006, „Die Schweiz/Switzerland“, in: Ulrich Ammon/Norbert Dittmar/Klaus J. Mattheier (Hg.), *Sociolinguistics: An International Handbook of the Science of Language and Society*, 2. Aufl., 3. Bd., Berlin/New York: de Gruyter, 1772-1787.
- Haselbach, Philipp, 2001, *Zwischen Linie und Zone. Freiburgs Sprachgrenze in der Zeit von 1890 bis 1960: Ein Beitrag zur kantonalen Sprachgeschichte*, Freiburg: Paulusverlag.
- Haupt, Heinz-Gerhard/Charlotte Tacke, 1996, „Die Kultur des Nationalen. Sozial- und kulturgeschichtliche Ansätze bei der Erforschung des europäischen Nationalismus im 19. und 20. Jahrhundert“, in: Wolfgang Hardtwig/Hans-Ulrich Wehler (Hg.), *Kulturgeschichte heute*, Göttingen: Vandenhoeck/Ruprecht, 255-283.

- /Michael G. Müller/Stuart Woolf, 1998, „Introduction“, in: Heinz-Gerhard Haupt/Michael G. Müller/Stuart Woolf (Hg.), *Regional and National Identities in Europe in the XIXth and XXth Centuries*, The Hague/London/Boston: Kluwer Law International, 1-21.
- Hobsbawm, Eric J., 2004, *Nationen und Nationalismus: Mythos und Realität*, Frankfurt am M./New York: Campus.
- Humbert, Jean, 1943, *Louis Bornet (1818-1880) et le patois de la Gruyère*, 2 Bde., Bulle: Éditions du comté.
- Irvine, Judith T., 1989, „When Talk Isn't Cheap: Language and Political Economy“, *American Ethnologist*, 16, 248-267.
- Knecht, Pierre, 1979, „Le Français en Suisse romande: Aspects linguistiques et sociolinguistiques“, in: Albert Valdman (Hg.), *Le Français hors de France*, Paris: Honoré Champion, 249-258.
- , 2000, „Die französischsprachige Schweiz“, in: Hans Bickel/Robert Schläpfer (Hg.), *Die viersprachige Schweiz*, 2. Aufl., Aarau/Frankfurt am M./Salzburg: Sauerländer, 139-176.
- Knecht, Pierre/Bernard Py, 1997, „Suisse romande“, in: Hans Goebel et al. (Hg.), *Kontaktlinguistik: Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*, 2. Halbbd., Berlin/New York: de Gruyter, 1862-1870.
- Koller, Werner, 2000, „Nation und Sprache in der Schweiz“, in: Andreas Gardt (Hg.), *Nation und Sprache: Die Diskussion ihres Verhältnisses in Geschichte und Gegenwart*, Berlin/New York: de Gruyter, 563-609.
- Kristol, Andres, 1998, „Que reste-t-il des dialectes galloromands de Suisse romande?“, in: Jean-Michel Eloy (Hg.), *Évaluer la vitalité. Variétés d'oïl et d'autres langues: Actes du Colloque international „Évaluer la vitalité des variétés régionales du domaine d'oïl“*, 29-30 nov. 1996, Amiens, Angers: Centre d'études picardes, 101-114.
- , 1999, „Histoire linguistique de la Suisse romande: quelque jalons“, *Babylonia* 3, 8-13.
- Kroskirty, Paul V., 2000, „Regimenting Languages. Language Ideological Perspectives“, in: Paul V. Kroskirty (Hg.), *Regimes of Language: Ideologies, Politics, and Identities*, Santa Fe: School of American Research Press, 1-34.
- Lodge, Anthony L., 1997, *Le français: Histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris: Fayard.
- Lüdi, Georges, 1996, „Mehrsprachigkeit“, in: Hans Goebel et al. (Hg.), *Kontaktlinguistik: Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*, 1. Halbbd., Berlin/New York: de Gruyter, 233-245.
- Lustenberger, Werner, 1996, *Pädagogische Rekrutenprüfungen: Ein Beitrag zur Schweizer Schulgeschichte*, Chur/Zürich: Rüegger.
- Maître, Raphael, 2003, „La Suisse romande dilalique“, *Vox romanica* 62, 170-181.
- Matthey, Marinette, 2011, „Idéologie langagière et idéologie tout court: L'exemple de Sorbeval. Roman jurassien de Virgile Rossel“, in: Gilles Corminboeuf/Marie-José Béguelin (Hg.), *Du système linguistique aux actions langagières. Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner*, Bruxelles: De Boeck Duculot, 577-591.
- McRae, Kenneth D., 1983, *Conflict and Compromise in Multilingual Societies: Switzerland*, Waterloo: Wilfrid Laurier University Press.
- Merle, René, 1991, *Une naissance suspendue: L'écriture des „patois“*. Genève, Fribourg, Pays de Vaud, Savoie, de la pré-Révolution au Romantisme, La Seyne: S.E.H.T.D.
- Meune, Manuel, 2007, „Le franco(-)provençal entre morcellement et quête d'unité: histoire et état des lieux“, in: Jacques Leclerc (Hg.), *L'aménagement linguistique dans le monde*, (<http://www.tlq.ulaval.ca/axl/monde/franco-provençal.htm>, 29.04.2012.)
- , 2010, „Francoprovençal, français et (suisse-) allemand. L'asymétrie linguistique dans les cantons de Fribourg et du Valais“, *Glottopol* 16, 48-66.
- Milroy, Lesley, 1999, „Standard English and Language Ideology in Britain and the United States“, in: Tony Bex/Richard J. Watts (Hg.), *Standard English: The Widening Debate*, London/New York: Routledge, 173-206.

- Minder, Patrick, 1999, „Les examens pédagogiques des recrues et l'État fédéral: une mesure de l'intégration“, in: Société d'histoire du canton de Fribourg (Hg.), *Fribourg et l'État fédéral: intégration politique et sociale/Freiburgs Integration in Staat und Gesellschaft der Schweiz: 1848-1998*, Fribourg: Éditions universitaires, 209-217.
- Pannatier, Gisèle, 1999, „A l'école des patois“, *Babylonia* 3, 31-34.
- Pietro (de), Jean-François/Marinette Matthey, 1993, „'Comme Suisses romands, on emploie déjà tellement de germanismes sans s'en rendre compte...'. Entre insécurité et identité linguistiques: Le cas du français à Neuchâtel (Suisse)“, in: Michel Francard (Hg.), *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques: Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, 10-12 novembre 1993*, 1. Bd., Louvain-la-Neuve: Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain, 121-133.
- Pöll, Bernhard, 2005, *Le français langue pluricentrique? Études sur la variation diatopique d'une langue standard*, Frankfurt am M. (etc.): Peter Lang.
- Richter, Dagmar, 2005, *Sprachenordnung und Minderheitenschutz im schweizerischen Bundesstaat: Relativität des Sprachenrechts und Sicherung des Sprachfriedens*, Berlin: Springer.
- Schläpfer, Robert/Hans Bickel (Hg.), 2000, *Die viersprachige Schweiz*, 2. Aufl., Aarau/Frankfurt am M./Salzburg: Sauerländer.
- Sonderegger, Stefan, 2003, „Aspekte einer Sprachgeschichte der deutschen Schweiz“, in: Werner Besch et al. (Hg.), *Sprachgeschichte: Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, 3. Teilbd., 2. Aufl., Berlin/New York: de Gruyter, 2825-2888.
- Spolsky, Bernard, 2004, *Language Policy*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Swann, Joan et al., 2004, *A Dictionary of Sociolinguistics*, Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Tappolet, Ernest, 1901, *Über den Stand der Mundarten in der deutschen und französischen Schweiz*, Zürich: Zürcher/Furrer.
- Tanner, Albert, 2002, „Willensnation versus Kulturnation. Nationalbewusstsein und Nationalismus in der Schweiz“, in: Catherine Bosshart-Pfluger/Joseph Jung/Franziska Metzger (Hg.), *Nation und Nationalismus in Europa: Kulturelle Konstruktion von Identitäten*, Frauenfeld/Stuttgart/Wien: Huber, 179-203.
- Watts, Richard J., 1988, „Language, dialect and national identity in Switzerland“, *Multilingua. Journal of crosscultural and interlanguage communication*, 7-3, 313-334.
- , 1999, „The ideology of dialect in Switzerland“, in: Jan Blommaert (Hg.), *Language Ideological Debates*, Berlin/New York: de Gruyter, 67-103.
- Wei, Li, 2000, „Dimensions of bilingualism“, in: Li Wei (Hg.), *The Bilingualism Reader*, London/New York: Routledge, 3-25.
- Weibel, Ernest, 1986, „Les rapports entre les groupes linguistiques“, in: Raimund E. Germann/Ernest Weibel (Hg.), *Handbuch Politisches System der Schweiz*, 3. Bd., Bern/Stuttgart: Haupt, 221-263.
- Windisch, Uli, 2002, „Multiculturalisme et plurilinguisme: le cas suisse“, in: Denis Lacorne/Tony Judt (Hg.), *La politique de Babel: Du monolinguisme d'État au plurilinguisme des peuples*, Paris: Karthala, 227-253.
- Woolard, Kathryn A., 1998, „Introduction. Language Ideology as a Field of Inquiry“, in: Bambi B. Schieffelin/Kathryn A. Woolard/Paul V. Kroskrity (Hg.), *Language Ideologies: Practice and Theory*, New York/Oxford: Oxford University Press, 3-47.
- Zimmerli, Jakob, 1895, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz, II. Teil: Die Sprachgrenze im Mittellande, in den Freiburger-, Waadtländer- und Berner-Alpen*, Basel/Genf: H. Georg.

Parler patois ou *de* patois?

Locuteurs gruériens et néolocuteurs vaudois: le discours sur le francoprovençal dans les associations de patoisants

Manuel MEUNE, Université de Montréal

Résumé

Le gruérien, qui est encore parlé par des locuteurs natifs et jouit d'une certaine aura historique (qu'on pense au *ranz des vaches*), a un statut différent de celui du vaudois, variante de francoprovençal qui compte uniquement des néolocuteurs. L'article se penche sur deux organisations chargées de valoriser la langue régionale (Société des patoisants de la Gruyère, Association vaudoise des amis du patois) et analyse les résultats de questionnaires diffusés auprès de leurs membres. Il s'agit de comparer les parcours linguistiques familiaux ou la pratique actuelle (orale ou écrite) du patois, mais aussi les perceptions du prestige associé à ce dernier, les mesures envisagées pour assurer son avenir (enseignement, ancrage constitutionnel, unification des graphies) ou encore les sentiments éprouvés face à sa disparition. On pourrait dire que les répondants gruériens parlent encore *le* patois tandis que les Vaudois parlent *de* patois, mais tous doivent réfléchir à la transition menant d'une diglossie français/patois qui a longtemps pu rappeler le cas alémanique à une situation où la langue patrimoniale semble envisagée sous un angle plus mémoriel que linguistique.

Zusammenfassung

Der Greyerzer Patois, der noch Mutterprachler zählt und den eine historische Aura umweht – man denke an den (west)schweizweit bekannten *ranz des vaches* –, hat einen anderen Status als der Waadtländer Patois, eine Variante des Frankoprovenzalischen, die lediglich Neusprecher verwenden. Der Beitrag widmet sich zwei Organisationen, deren Aufgabe die Aufwertung der Regionalsprache ist (*Société des patoisants de la Gruyère*, *Association vaudoise des amis du patois*) und analysiert die Ergebnisse von Fragebögen, die deren Mitglieder ausgefüllt haben. Verglichen werden folgende Aspekte: die Sprachbiographien oder die aktuelle Praxis des Patois (mündlich oder schriftlich), aber auch welches Prestige er genießt, welche Massnahmen zur Sicherung seiner Zukunft ins Auge gefasst werden (Unterricht, Verankerung in die Verfassung, Vereinheitlichung der Schreibweisen), sowie welche Gefühle sein mögliches Verschwinden hervorruft. Man könnte sagen, dass Greyerzer *Patois sprechen*, während Waadtländer *von Patois sprechen*, doch alle müssen sich Gedanken machen über den Übergang von der Französisch/Patois-Diglossie (die lange Zeit an den Deutschschweizer Fall erinnerte) zu einer Situation, in der die tradierte Regionalsprache eher aus der Warte des Andenkens als aus einer sprachbezogenen Perspektive betrachtet werden könnte.

Riassunto

Il dialetto della Gruviera, che è ancora impiegato da parlanti nativi e gode di certo prestigio storico (si pensi al *ranz des vaches*), possiede uno statuto differente da quello del dialetto vodese, varietà di francoprovenzale che conta tra le proprie fila esclusivamente dei neo-parlanti. L'articolo presta particolare attenzione a due organizzazioni incaricate di valorizzare la lingua locale (*Société des patoisants de la Gruyère*, *Association vaudoise des amis du patois*) e analizza i risultati di diversi questionari somministrati ai membri di tali associazioni. Si tratta di confrontare i percorsi linguistici familiari o la pratica attuale (orale o scritta) della varietà locale, ma anche le percezioni del prestigio associato ad essa, le misure approntate per assicurarne l'avvenire (insegnamento, rafforzamento istituzionale, unificazione delle grafie) o ancora i sentimenti provati di fronte alla sua sparizione. Si potrebbe affermare che i partecipanti all'inchiesta nella Gruviera parlano ancora *il* patois mentre gli abitanti del Vaud parlano *di* patois, ma tutti devono riflettere sulla transizione che conduce da una diglossia francese/*patois* che a lungo ha potuto ricordare il caso alemannico, ad una situazione in cui la lingua locale tradizionale pare essere considerata attraverso una prospettiva 'memoriale' piuttosto che linguistica.

Avec le valaisan, le gruérien¹ est sans doute la variante de francoprovençal qui jouit de la plus grande visibilité en Suisse romande, par le nombre de locuteurs dont c'était la langue principale dans l'enfance ou qui l'ont entendu fréquemment en association avec le français, mais aussi par la notoriété de l'écrivain conservateur Gonzague de Reynold qui en a fait l'incarnation de l'attachement au terroir (Meune 2010, 53-55). Quant au vaudois, il ne compte plus aucun locuteur natif, mais il fait partie du répertoire de locuteurs 'néonatifs' qui ont décidé d'apprendre ce parler qui, bien souvent, était celui de leurs aïeux. Pour nommer ces parlers, les locuteurs emploient généralement le mot 'patois', que nous reprendrons, mais sans oublier qu'en l'absence de précision, ce concept peut désigner n'importe quelle langue et qu'il véhicule souvent des connotations négatives – même si celles-ci sont moindres en Suisse qu'en France, puisque la construction nationale n'y est jamais passée par l'imposition d'une langue commune.

Les variétés gruérienne et vaudoise du francoprovençal ainsi que les littératures en relevant ont été décrites précisément (RéseauPatrimoineS 1997; Currat 1992; Duboux-Genton 1981; Reymond/Bossard 1979; Page 1971), mais elles ont peu fait l'objet d'études sociolinguistiques² et on sait mal ce que le patois représente pour ses (néo)locuteurs, sur les circonstances dans lesquelles ils l'utilisent ou sur la façon dont ils envisagent son avenir. Cet article présente des éléments d'information apparus dans deux enquêtes. Le premier questionnaire a été diffusé en 2009 auprès de la Société des patoisants de la Gruyère (Meune 2012a). Il comprenait des questions sur la perception du dialecte alémanique ou du bilinguisme dont il ne sera pas question ici, puisqu'il s'agit d'abord de comparer les représentations du patois avec celles qui ressortent d'un second questionnaire, diffusé au printemps 2012 auprès de l'Association vaudoise des amis du patois (Meune 2012b), et qui, davantage centré sur le patois, comprenait un nombre restreint de questions³ – généralement identiques pour faciliter la comparaison.

Ces deux associations de patoisants, fondées respectivement en 1984 et 1953, mais liées à un mouvement de revitalisation qui remonte au XIX^e siècle, peuvent être considérées comme les plus emblématiques de leur région, même si elles coexistent avec d'autres. Dans l'idéal, il conviendrait de compléter l'étude par une recherche portant sur un groupe représentatif de toute la population fribourgeoise et vaudoise, afin de mieux mettre en évidence la perspective des patoisants. Ces deux enquêtes n'en offrent pas moins une occasion unique de comprendre certains enjeux en vigueur en permettant de dégager quelques représentations – qu'on peut définir comme des microthéories circulant dans l'espace social, comme un faisceau d'opinions et d'attitudes qui aident à interpréter divers faits, y compris linguistiques (Cavalli/Coletta 2003, 17; Jodelet 1989). L'analyse ne vise donc pas tant à vérifier l'adéquation entre représentations et 'réalité' qu'à décrire la gamme des discours en présence et à faire ressortir ceux qui sont prépondérants. Et si l'on peut dire pour simplifier que les Gruériens parlent encore le patois, tandis que les Vaudois parlent *de* patois, les deux groupes s'intéressent à une langue menacée de disparition (Duchêne/Heller 2008), et il importe par exemple de voir dans quelle mesure ils

¹ Le plus souvent, nous employons les glottonymes 'gruérien', 'valaisan' ou 'vaudois' au singulier et sans les combiner avec le mot 'patois', par commodité mais aussi parce que cette dénomination unifiante correspond à certaines représentations sociales et constructions discursives en vigueur dans les régions concernées (voir l'anthologie en fin de volume, p. 114). Cet emploi peut cependant être perçu comme discutable dans le cas de parlers non standardisés.

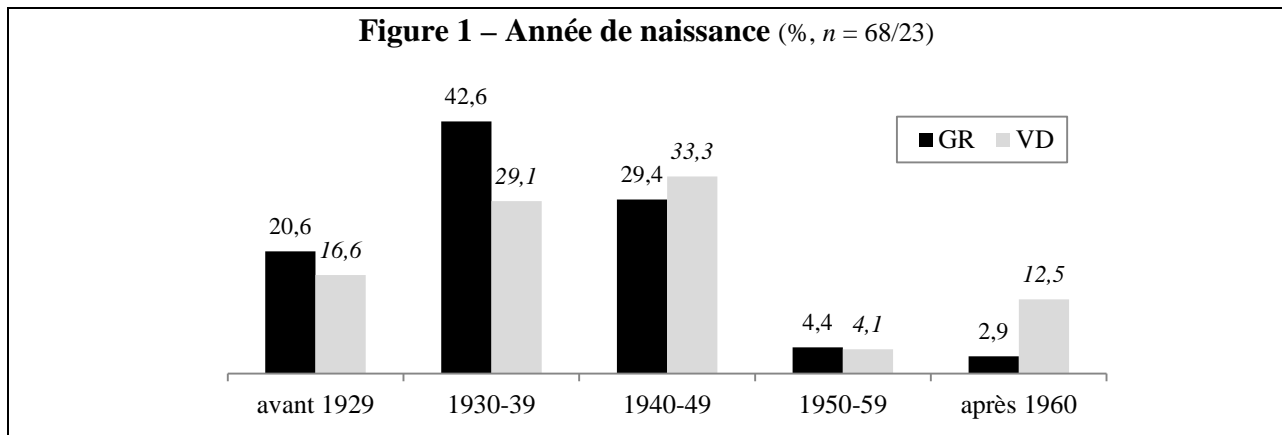
² L'enquête de Singy (1996) sur le français dans le canton de Vaud aborde toutefois en filigrane la question du patois.

³ Gruyère/Vaud: 8/3 pages, 65/35 questions (ouvertes ou à choix multiples), 70/24 répondants.

tendent à produire un discours qui essentialise la langue – comme unité organique à préserver – ou s’ils réagissent avec une sérénité empreinte de fatalisme à la coexistence – et aux interférences – entre patois et français. Les résultats doivent du reste être interprétés avec précaution, le nombre de répondants étant peu élevé, mais les ordres de grandeur qui se dégagent nous paraissent souvent assez significatifs pour autoriser des interprétations.⁴ Au-delà des statistiques, nous citerons également certaines réponses aux questions ouvertes ou des commentaires libres pour illustrer l’éventail des opinions.⁵

Profil des répondants

En Gruyère, le groupe de répondants est constitué pour deux tiers d’hommes et pour un tiers de femmes (23 sur 70), tandis que du côté de Vaud, les femmes sont aussi nombreuses (12 sur 24). Plus de la moitié des répondants gruériens sont nés dans les années 1920 ou 1930, et un tiers dans les années 1940. Seuls 5 répondants sont nés dans les années 1950 ou 1960 (fig. 1). La situation est comparable chez les Vaudois, qui apparaissent un peu plus jeunes, la décennie la plus représentée étant celle des années 1940 – le plus jeune répondant est né en 1970.



Les professions représentées chez les Gruériens relèvent largement de la classe ouvrière et, dans une moindre mesure, de la classe moyenne. Les agriculteurs forment incontestablement la profession la plus représentée (13%). Le profil des Vaudois est différent: les enseignants sont très surreprésentés (39%) et les travailleurs intellectuels et les cadres sont plus nombreux que les représentants de professions plus manuelles.⁶ Ceci semble rappeler que l’intérêt pour le vaudois est devenu une démarche patrimoniale qui ne correspond plus à la pratique vivante du patois qui fut jadis celle des couches les plus populaires et rurales.

⁴ Dans les graphiques, les pourcentages se rapportent soit au nombre *n* de répondants à une question, soit, pour les questions ouvertes et celles auxquelles on pouvait donner plus d’une réponse, au nombre d’occurrences pour chaque catégorie (*n* = x occ.).

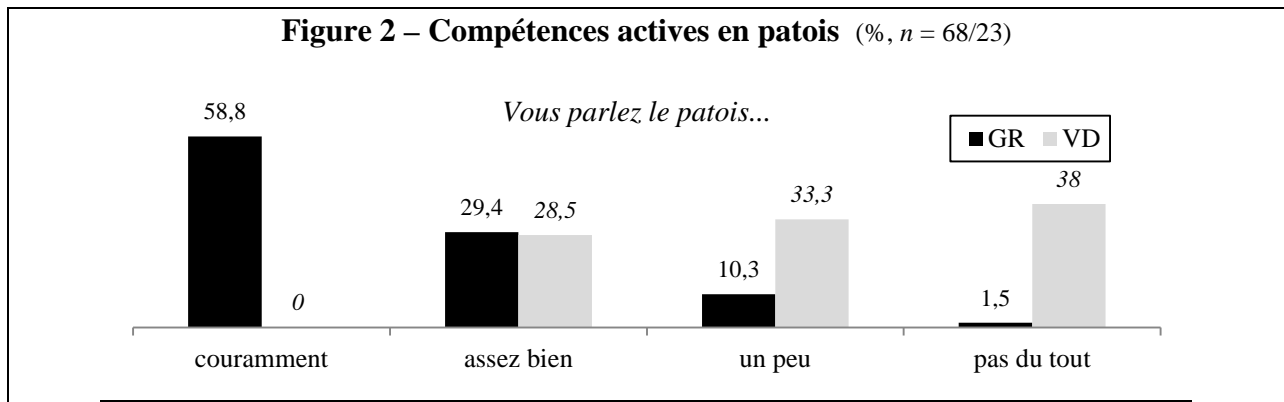
⁵ Nous en avons rectifié l’orthographe, la ponctuation et parfois la syntaxe (en l’indiquant par des crochets). Par ailleurs, nous avons choisi d’utiliser ‘répondant’ comme forme neutre, même lorsqu’il s’agissait d’une répondante, par souci de simplification et pour respecter mieux encore l’anonymat des réponses.

⁶ Pour plus de précisions, s’agissant de cette question comme d’autres, nous renvoyons aux rapports d’enquête (Meune 2012a et 2012b).

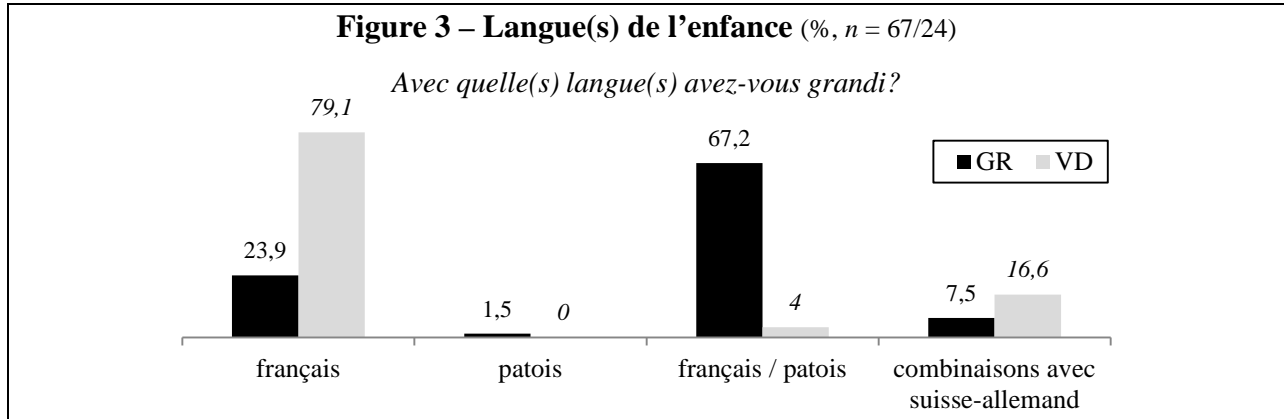
Dans la question ouverte où les répondants devaient préciser ce qui motive leur participation à une société de patoisants, on trouve 4 types de réponses – parfois combinés. Les Gruériens évoquent à parts égales la convivialité (« rencontres et amitié »; « la fraternité, la joie ») et les motivations linguistiques – et hédonistes (« l'occasion de le parler; cela m'apporte beaucoup de plaisir »; « le bonheur [...] [de] chanter cette langue gracieuse »). Un peu moins fréquemment apparaissent des aspects relevant du militantisme (« essayer de sauver cette belle langue »; « le transmettre pour le sauvegarder ») ou d'une nostalgie d'ordre identitaire (« garder les racines (l'identité) »; « nos vraies origines »; « respect de nos anciens »; « parler la langue de mon enfance »). Chez les Vaudois, le plaisir de parler est moins présent et les motivations linguistiques semblent moins associées au plaisir qu'à l'apprentissage. Leur statut de néolocuteur apparaît dans des commentaires qui insistent sur l'intérêt intellectuel pour cette langue (« curiosité et recherches linguistiques »; « le goût des mots »; « passion pour la langue »; « intérêt en parallèle avec le français médiéval »), mais aussi sur le sentiment d'une permanence du patois dans le français, qu'il s'agirait de faire réapparaître comme un palimpseste: « j'ai parlé en tant qu'enfant un français très influencé par le patois [dont l'apprentissage est une] sorte de revanche vis-à-vis de ceux qui se sont efforcés de m'inculquer un 'bon français' dénué de sens pour moi à cette époque ». Le militantisme et le souci d'ordre identitaire apparaissent également chez les Vaudois qui évoquent ce qui apparaît parfois comme un lien sacré entre langue, pensée et territoire: « ce vieux langage est un reflet de mon pays »; « un fil rouge culturel tendu entre les générations »; « intérêt pour la façon de communiquer de mes ancêtres, [...] leur façon de penser, indissociable du langage »; « reconnaissance de mon identité vaudoise »; « j'aime [...] les gens de la terre, nos ancêtres ».

Répertoire et pratiques linguistiques

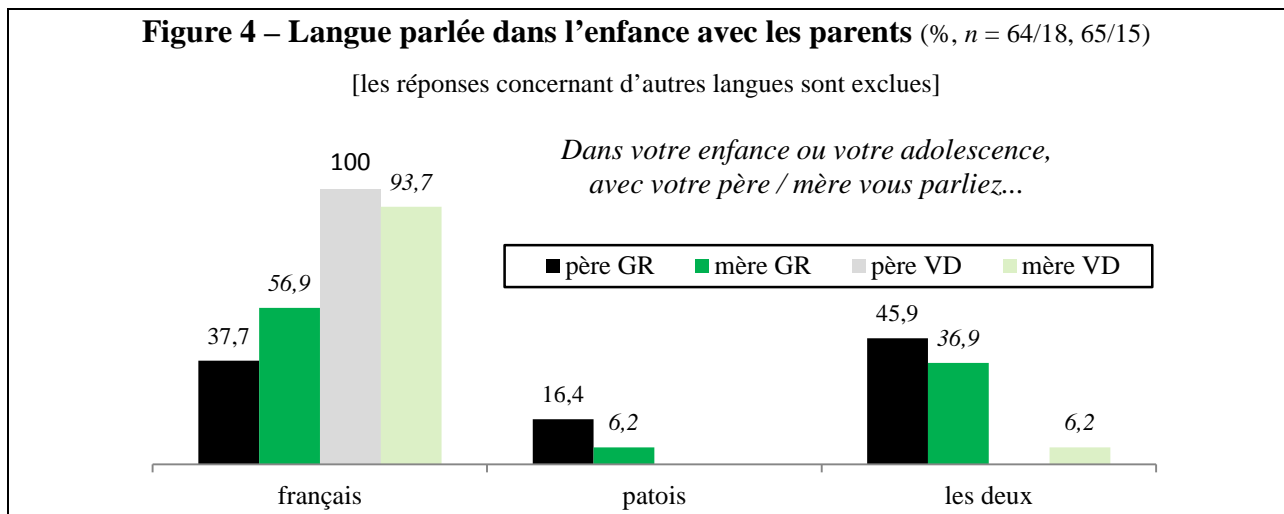
La grande majorité des Gruériens adhèrent à la société de patoisants pour *entretenir* leur patois, non pour l'apprendre, car plus de la moitié disent parler le patois « couramment », et un peu moins d'un tiers « assez bien » (fig. 2). Seul un répondant dit ne pas le parler du tout. L'image est inverse chez les Vaudois, dont aucun n'estime parler patois « couramment », les répondants se répartissant à parts égales entre ceux qui le parleraient « assez bien », « un peu » ou « pas du tout ». La rupture de la transmission du parler local est si ancienne que l'intérêt intellectuel pour une langue patrimoniale semble avoir pris le pas sur le désir de développer des compétences en langue parlée.



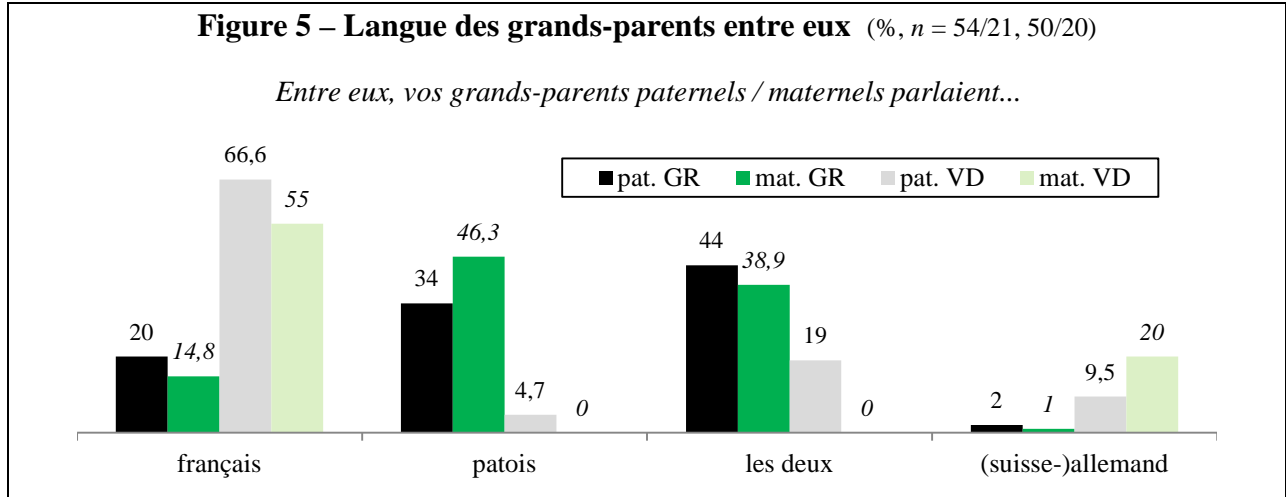
S’agissant des langues qui coloraient l’environnement linguistique des répondants dans leur jeunesse (fig. 3), le français associé au patois est mentionné dans deux tiers des cas par les Gruériens, mais par un seul Vaudois (grâce à des contacts avec une arrière-grand-mère). Les Vaudois ont donc grandi dans leur immense majorité en milieu francophone (quelquefois germanophone et italophone) et les parlers vaudois ne font plus partie de leur mémoire vive.



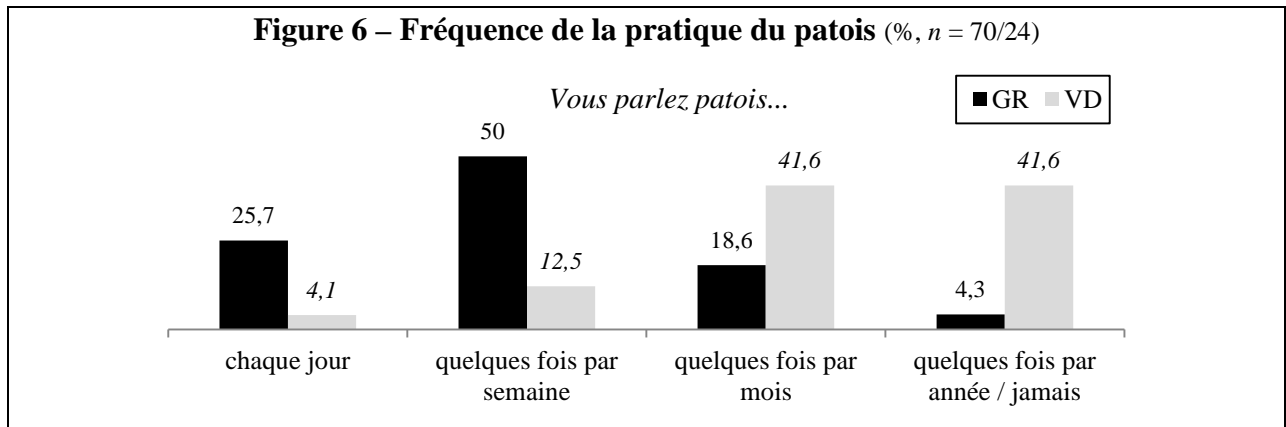
C’est plus souvent avec leur père que les répondants gruériens parlaient patois (fig. 4), contrairement aux représentations voulant que la mère soit par excellence la ‘gardienne de la langue’. Les hommes semblent avoir davantage contribué à la transmission de la langue séculaire – sans doute en partie parce que les femmes, défavorisées par le sexisme systémique et le « marché linguistique » (Bourdieu 1977), pouvaient moins se permettre d’entretenir une langue au statut peu prestigieux qui risquait de compromettre leur ascension sociale ou celle de leurs enfants. Chez les Vaudois, la presque totalité des répondants ont été socialisés uniquement en français (si l’on excepte les langues non-galloromanes). Une seule personne dit avoir pratiqué le patois avec sa mère, tout en précisant « très peu ». Cette question confirme que le vaudois a depuis longtemps perdu son statut de langue vivante – même si, au vu des néolocuteurs, cela ne signifie pas qu’on doive le qualifier de ‘langue morte’.



Si l'on se concentre sur la(les) langue(s) qu'utilisai(en)t entre eux leurs grands-parents (fig. 5), les Gruériens montrent que ces derniers étaient plus d'un tiers à parler uniquement patois. Les réponses des Vaudois, très différentes, témoignent malgré tout de l'époque où la diglossie⁷ français-patois était une réalité tangible dans leur canton. Ces traces d'une pratique vivante du patois ne suffisent toutefois pas à contredire la réalité d'une disparition très ancienne des parlers francoprovençaux vaudois.



La pratique fréquente du patois (fig. 6) est le fait des seuls répondants gruériens, dont un quart disent le parler « chaque jour » et la moitié « quelques fois par semaine ». Chez les Vaudois, au vu de l'auto-évaluation des compétences linguistiques, on constate sans surprise que la pratique fréquente du patois est marginale, 20% disant même ne « jamais » le parler – y compris, peut-on supposer, lors des réunions de l'association, dont la fonction de transmission de la langue parlée apparaît peu marquée.

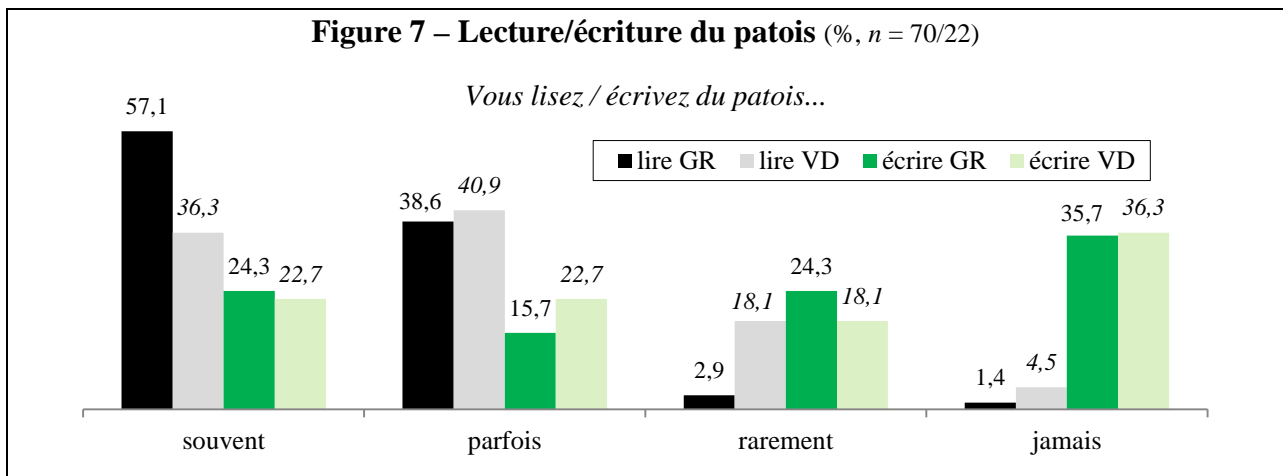


⁷ On pourrait aussi recourir, comme le font d'autres contributeurs (voir Elmiger, Matthey), au concept de 'dilalie', proposé par Berruto (1987) pour désigner des contextes où la langue 'haute' et la langue 'basse' sont utilisées quotidiennement, ce qui annonce déjà le recul de la langue la plus fragile et la moins normée.

Pour expliquer le fait qu'ils ne parlent pas couramment patois, les répondants gruériens concernés insistent beaucoup sur le rôle de l'école. C'est dans une moindre mesure qu'ils en attribuent la responsabilité à leurs pères et mères, conscients qu'il a pu être difficile, pour des parents attachés à la réussite sociale de leurs enfants, de ne pas intérioriser le discours ambiant de dévalorisation du patois. En revanche, les Vaudois soulignent dans l'immense majorité des cas que personne ne le parlait autour d'eux, le 'choix' familial de l'abandon du patois étant très ancien. La répression scolaire des parlers locaux n'est pas évoquée comme une expérience directe – comme elle l'est chez les Gruériens –, et de façon intéressante, un répondant souligne implicitement que ce n'est pas le patois qui était banni, mais tout au plus ses traces dans le français régional (« les mots patois étaient combattus »).

Les répondants gruériens sont logiquement plus enclins à affirmer qu'il existe des situations de prédilection pour employer le patois. Ils évoquent ainsi ce qui déclenche son usage automatique (« rencontres avec des amis d'école »; « avec mes amies et amis de montagne, le soir au coin du feu au chalet »; « avec des armaillis »), mais aussi, plus rarement, des rencontres avec la famille ou avec des représentants de certains milieux (« dans ma profession d'acheteur d'immeubles agricoles, de bétail »; « avec les bûcherons d'un certain âge »). Quelques Vaudois évoquent des situations de conversation, mais qui semblent peu spontanées, comme lorsqu'il s'agit de transmettre des bribes de patois aux petits-enfants, dans une approche ludique qui relève d'abord de la sensibilisation – un répondant évoque toutefois des situations de « surprise » ou de « colère » qui seraient le dernier refuge de la langue patrimoniale.

La lecture de textes en patois est fréquente parmi tous les répondants (fig. 7). Elle est moindre chez les Vaudois, mais reste beaucoup plus fréquente que la pratique orale du patois. L'écriture active est plus rare, mais un tiers des répondants gruériens comme vaudois disent écrire « souvent » ou « parfois » le patois. S'agissant des types de textes lus, plus de la moitié des occurrences gruériennes évoquent des rubriques de journaux (*La Gruyère*), les autres concernant divers écrits non périodiques (histoires, poésie, théâtre, chansons, etc.). Les Vaudois évoquent également des textes à vocation littéraire, mais aussi, fait saillant, les bulletins associatifs (*Lo conteu*). Pour la production écrite, les répondants des deux groupes citent des catégories similaires, mais également, dans quelques cas, un usage plus intime (journal, cartes, courriels) ou symbolique (« je glisse un mot patois qui 'claque' mieux qu'en français »).



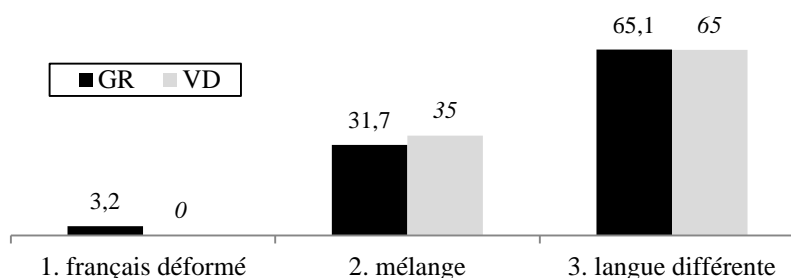
Attitudes face à l'objet linguistique 'patois'

Au-delà de la pratique du parler local, quelles sont les attitudes des répondants vis-à-vis du patois – un objet linguistique parfois difficile à identifier? Lorsqu'on cherche à connaître le degré d'autonomie qu'ils lui prêtent – par rapport au français – (fig. 8), on n'observe aucune différence entre Gruériens et Vaudois. Presque personne ne souscrit à l'idée qu'il serait une forme de « français déformé » et ils sont deux tiers à estimer que le patois est une langue distincte, « complètement différente du français »; certains nuancent, par exemple en inscrivant « passablement différente » ou en précisant qu'il serait une « forme plus archaïque » du français – ce qui renvoie à l'interrogation des linguistes sur la genèse du francoprovençal comme espace linguistique autonome et à la datation de l'apparition de cette troisième langue galloromane. Dans un tiers des cas, les répondants jugent que le patois est un « mélange de français et d'une autre langue »; on peut du reste penser qu'ils seraient plus nombreux à défendre cette thèse si leur appartenance à une société de patoisants n'avait pas induit un certain travail sur les représentations linguistiques, et conféré au patois un supplément de prestige qui contredit les attitudes d'infériorisation souvent associées à l'idée de 'mélange'.

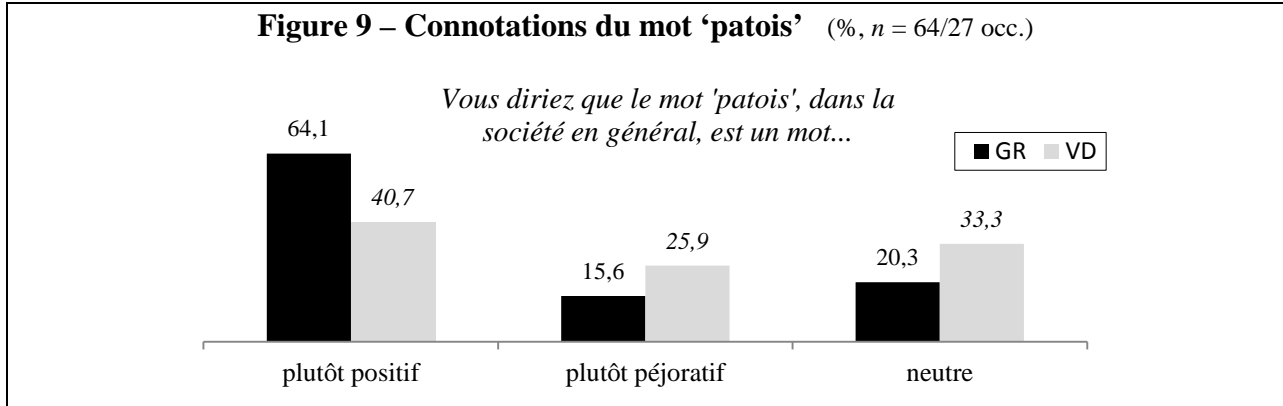
Figure 8 – Sens du mot 'patois' (% , n = 63/20)

Le mot 'patois' n'a pas le même sens pour tout le monde: vous diriez plutôt que c'est...

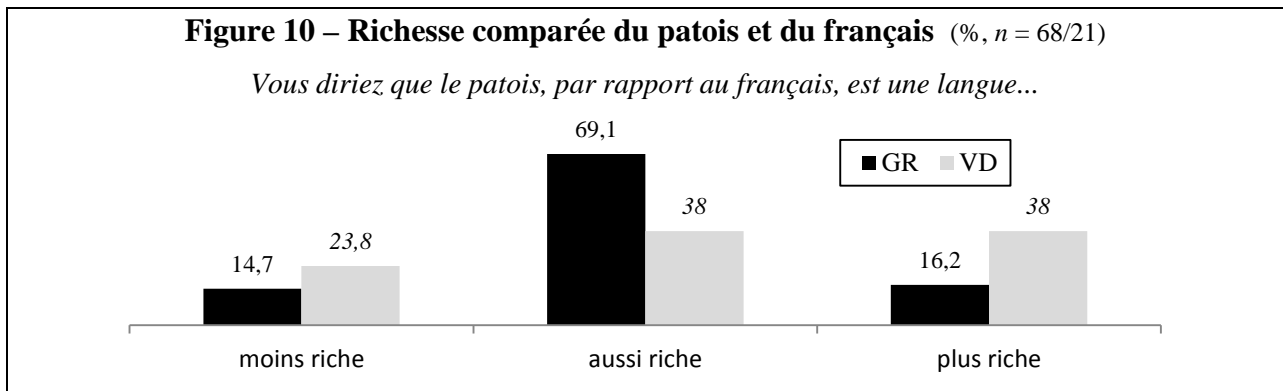
1. du français déformé
2. un mélange de français et d'une autre langue
3. une langue complètement différente du français



Face à la question sur les connotations du mot 'patois' (fig. 9), les Gruériens estiment à deux tiers que celui-ci est « plutôt positif ». Il se peut qu'ils projettent sur l'ensemble de la société la perception qu'eux-mêmes en ont, mais aussi que cette impression corresponde à une valorisation du terme plus fréquente en Suisse romande que dans d'autres sociétés francophones; seule une étude plus vaste pourrait évaluer la charge négative du mot 'patois' et indiquer si son utilisation à des fins de patriotisme local, voire national – sur fond de mythologie ruraliste – a pu compenser certains effets de la hiérarchisation implicite qu'établit le terme entre langues plus ou moins nobles. Les Vaudois apparaissent plus dubitatifs. Une personne ajoute « pour moi », d'autres précisent que le mot est devenu positif « depuis peu », que c'est « très variable selon les personnes » ou « les milieux », et une dernière illustre ainsi l'ambiguïté du concept: « [P]our certains patoisants le mot patois semble le meilleur, le plus cher à leur cœur, mais la plupart du temps ces patoisants ne considèrent pas le patois comme une vraie langue avec laquelle on peut tout dire, voilà pourquoi je considère le mot 'patois' comme péjoratif, mais ça ne me gêne pas de l'utiliser avec des personnes qui aiment l'utiliser. »



Un autre indice tend à prouver que les répondants refusent d’intérioriser toute vision du patois comme langue intrinsèquement inférieure (fig. 10). Peu d’entre eux estiment que le patois serait « moins riche » que le français. Les autres le jugent « aussi riche » ou « plus riche », en pensant sans doute à des champs lexicaux liés à l’agriculture, l’élevage, la météorologie, etc. Ces réponses peuvent être de type performatif – on *affirme* que le patois est riche pour (se) persuader qu’il *l’est* –, mais il n’est pas exclu que certains répondants se montrent ici conscients que tout parler peut être enrichi et adapté à la modernité à l’aide de néologismes ou d’emprunts ajustés phonétiquement. Parmi ceux qui explicitent leurs réponses, on peut distinguer différents types de discours. Les plus enthousiastes soulignent que le patois est « plus expressif », « plus imagé », « plus incisif », « plus savoureux » qu’un français inapte à exprimer certaines réalités; d’autres évoquent la variété de son vocabulaire, mais sans en déduire une quelconque supériorité, ou rappellent que chaque langue possède ses forces propres. On note enfin que quelques ‘francophiles’ considèrent le français comme fondamentalement supérieur (« la plus belle langue du monde »).



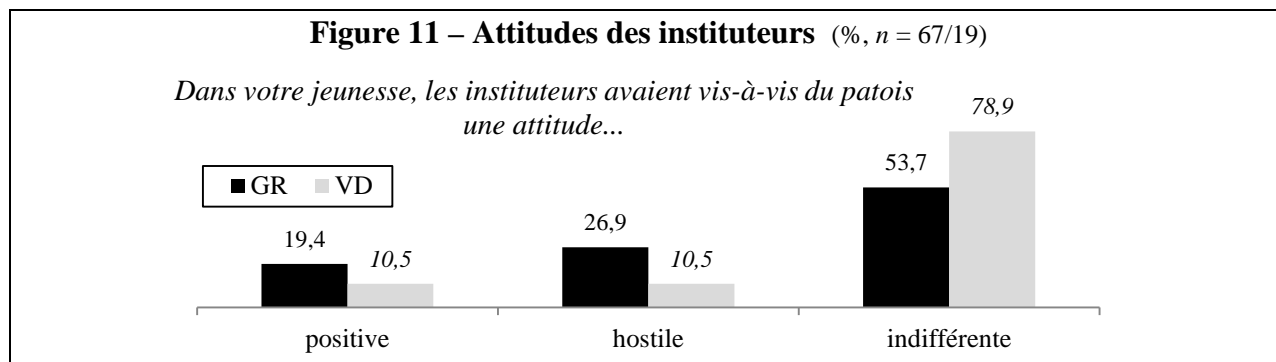
Une façon de percevoir l’attachement au terme ‘patois’ consiste à observer si la référence géographique qu’utilisent les répondants pour qualifier leur parler est associée ou non à ce mot. Le terme ‘patois’ (qui figure déjà dans la question⁸) est ajouté spontanément par les répondants à l’information géographique qu’ils choisissent, dans 62,5% des cas pour les Vaudois (n = 24) et dans 40% des cas pour les Gruériens (n = 52), ce qui rappelle la forte prégnance identitaire du terme – sans doute fréquemment utilisé seul en situation de communication informelle. Même si,

⁸ « Comment appelez-vous la variété de patois que vous parlez? »

en l'absence d'adjectif, le terme 'patois' n'informe pas sur la réalité politico-historique de la langue à laquelle il s'applique, il reste incontournable. Certains, dans une attitude plus ou moins consciente, souhaitent probablement conférer davantage de dignité à leur parler en préférant à 'patois' *xy* le terme *xy*. Mais si les linguistes tendent à remplacer 'patois' par 'parler', la prédilection des patoisants pour le mot 'patois' a pour effet paradoxal qu'il est impossible d'y renoncer – même dans une étude à vocation scientifique.

Indépendamment de l'utilisation ou non du terme 'patois', on observe que chez les Gruériens, la référence à la Gruyère domine très largement – dans des graphies françaises ou patoises (« gruyèrien », « gruyérien », « gruèrien », « Grévire »). Quelques répondants 'immigrés' évoquent les parlers de la Broye ou de la Sarine (« broyard », « couatzo »). Chez les Vaudois, c'est la référence vaudoise qui l'emporte, suivie de références régionales ou extracantonales. On trouve ainsi, par ordre de fréquence: « patois vaudois »; « patois du Jorat »; « vaudois », « dzoratâi »; « vaudois du Gros de Vaud »; « clli dâo Dzorât »; « du Jorat »; « patois vaudois du Jorat »; « fribourgeois »; « patois de la Gruyère »; « patois valaisan ».

S'agissant de l'attitude qu'ils prêtent à leurs anciens instituteurs vis-à-vis du patois, la majorité des répondants estiment qu'elle était « indifférente » (fig. 11). Les Vaudois, en particulier, ont grandi dans un contexte scolaire où la 'question patoise' était considérée comme réglée et où la langue locale n'avait depuis bien longtemps plus besoin d'être interdite – elle l'avait été au début du XIX^e siècle.⁹ En Gruyère, les répondants sont tout de même un quart à évoquer une attitude « hostile » et certains apportent des détails sur le dénigrement institutionnel. D'autres mentionnent cependant l'attitude « positive » des régents et suggèrent que malgré l'interdiction officielle (voir Gadiet, dans ce volume), il ne tenait qu'à eux d'accorder plus de place à la langue régionale. Ils rappellent qu'un nombre non négligeable d'instituteurs, en sensibilisant leurs élèves à la culture orale ou à la littérature en patois, ont forgé une conscience linguistique gruérienne particulière: « il nous parlait en patois »; « l'instituteur participait activement aux théâtres patois »; « mon dernier maître (fils d'un patoisant littéraire) réagissait très positivement »; « mon instituteur m'avait fait apprendre une poésie en patois à réciter devant l'inspecteur scolaire ».



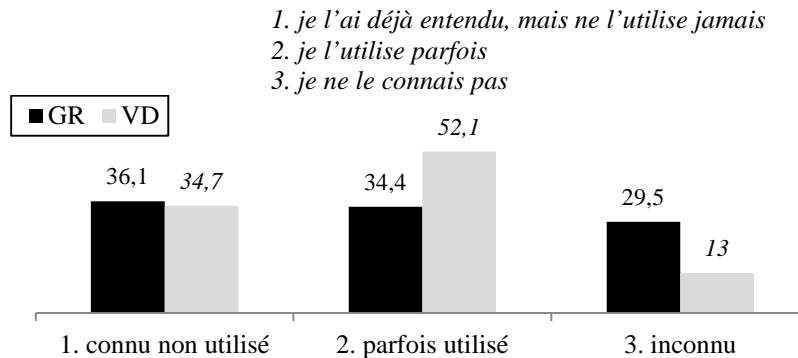
Si l'utilisation du mot 'patois' est générale, la connaissance du terme 'francoprovençal', glottonyme savant, l'est moins (fig. 12). Un tiers des Gruériens disent utiliser « parfois » le terme, un autre tiers dit ne pas le connaître, tandis que le dernier tiers admet le connaître, mais ne jamais l'utiliser. Ceci peut étonner puisque le concept a été largement employé dans les médias

⁹ Arrêt du Petit Conseil, 26 octobre 1806: « [L]es régents interdiront à leurs écoliers, et s'interdiront à eux-mêmes, l'usage du patois ».

lors de la sortie d'un album de Tintin en gruérien (Hergé 2007a), mais rappelle à quel point le mot 'francoprovençal' peine à s'imposer, tant il paraît hybride et géographiquement ambigu, donc peu avenant.¹⁰ En l'absence de formation métalinguistique de la population, il peut d'autant moins faire office de vecteur identitaire qu'il ne correspond à aucune entité politique ou administrative. Le glottonyme 'patois', associé ou non à une région, reste le référent identitaire par excellence. Notons toutefois que les répondants vaudois sont un peu moins nombreux à ne pas connaître le terme, cette forme de « conscience francoprovençale » pouvant être liée à leur degré d'instruction ou à une volonté des leaders de développer une appartenance suprarégionale parallèle à l'ancrage vaudois.

Figure 12 – Connaissance du terme 'francoprovençal' (%) (n = 61/23)

Pour les linguistes, les patois du canton de Fribourg font partie du 'francoprovençal'. Que diriez-vous de ce mot?



La conscience linguistique supralocale apparaît néanmoins dans la question portant sur les autres parlers relevant du domaine francoprovençal.¹¹ Pour les références italiennes, le Val d'Aoste est beaucoup cité, suivi du Piémont. Pour la Suisse, après le Valais, Fribourg et Vaud, on rencontre aussi Neuchâtel ou Genève, malgré la disparition ancienne de leurs parlers locaux. S'agissant de la France, la représentation de l'étendue du francoprovençal se révèle plus précise chez les Vaudois – malgré quelques références 'hors-zone' – que chez les Gruériens, qui semblent ne connaître que la Savoie, alors que les Vaudois évoquent un domaine dépassant l'Arc alpin, intégrant le Lyonnais, mais aussi le Dauphiné, la Bresse, le Bugey et le Forez, témoignant d'une intégration du discours savant sur le francoprovençal.

Avenir et promotion du patois

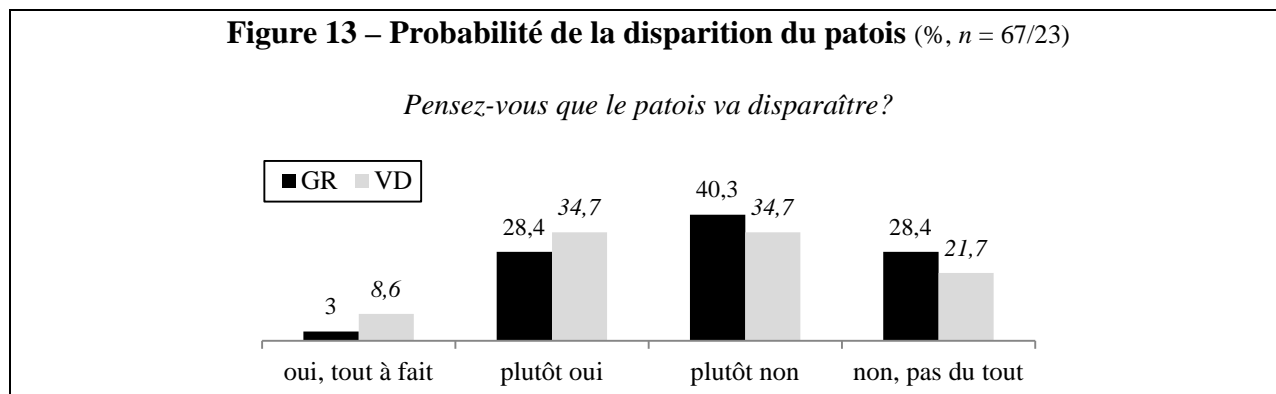
Les locuteurs gruériens et les néolocuteurs vaudois partagent le désir de pérenniser le patois, mais quelle perception ont-ils de son avenir et de la nécessité d'agir pour enrayer son éventuelle extinction? S'agissant de la probabilité de sa disparition (fig. 13), ils se veulent optimistes et estiment majoritairement qu'il ne va pas disparaître (« plutôt non », « non, pas du tout »). On peut y voir une approche volontariste visant à se donner confiance, à énoncer une

¹⁰ Le terme 'arpitan', proposé par des militants souhaitant renforcer la conscience transnationale et mettre fin à l'ambiguïté d'un concept qui renvoie à une Provence qui ne fait pas partie du domaine, n'est connu que de 13% des répondants gruériens.

¹¹ « Si vous connaissez le mot 'francoprovençal', selon vous, quels autres patois en font partie? »

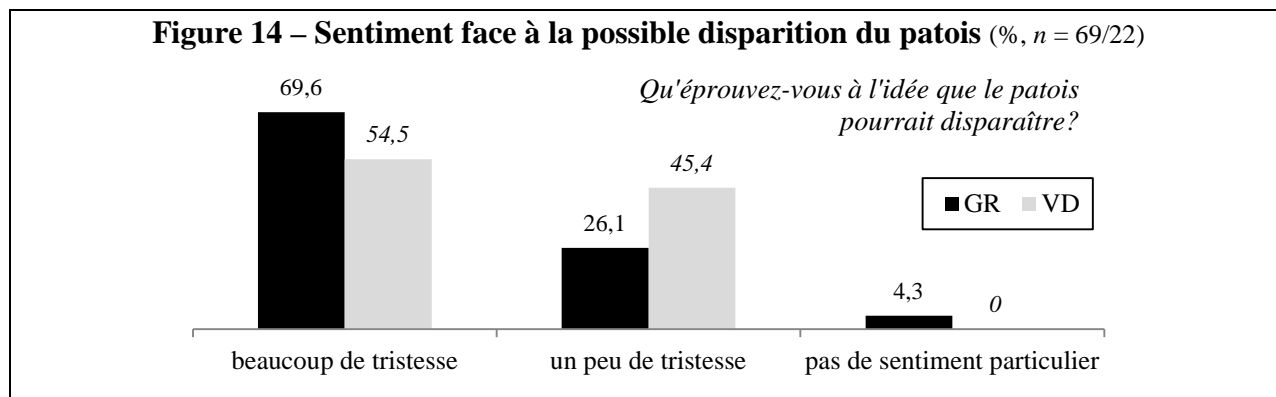
prophétie autoréalisatrice, mais aussi le signe que nombre de répondants jugent réellement qu'il n'est pas trop tard pour conserver cette langue sinon très vivante, du moins présente. Un répondant évoque la dimension performative de son choix (« plutôt non »), en mentionnant les paradoxes que rencontre tout militant linguistique: « J'ai été volontairement optimiste. Depuis plus de 200 ans on parle de la mort inéluctable du patois. C'est vrai qu'il ne se porte pas bien, mais penser qu'il va mourir l'aiderait à mourir plus rapidement ».

Figure 13 – Probabilité de la disparition du patois (%) , n = 67/23)



Face à la possible disparition du patois – et malgré l'absence de conflit qui semble caractériser le lent transfert linguistique en cours en Suisse (Maître/Matthey 2007, 92) –, la tristesse est manifeste (fig. 14), moins cependant dans le cas des Vaudois, comme si l'ancienneté du déclin du vaudois empêchait trop d'émotion face à une évolution perçue comme inévitable. Les Gruériens qui explicitent leur sentiment évoquent une forte nostalgie liée à l'identité familiale ou ethnoculturelle ainsi que la perte patrimoniale: « c'est la langue de nos ancêtres qui disparaîtrait »; « cela serait une perte d'identité »; « la fin du patriotisme »; « une partie de notre enfance et de nos traditions qui s'en irait »; « un trésor de notre patrimoine qui disparaîtra ». D'autres, à la tristesse tempérée, évoquent un déclin historiquement et sociologiquement inéluctable, liée à la diversification ethnique, voire à la mondialisation: « ce n'est pas l'essentiel de la culture, et la globalisation est un rouleau compresseur »; « avec le mélange de population, les jeunes n'auront plus la possibilité de causer, avec tous les étrangers »; « trop de langues qui sont plus importantes pour beaucoup de personnes ». Certains, refusant tout défaitisme, affichent pourtant leur volonté de poursuivre les efforts de revitalisation: « il faut avoir le courage de le parler et le transmettre aux jeunes »; « on sauve les animaux en voie de disparition, pourquoi pas le patois ».

Figure 14 – Sentiment face à la possible disparition du patois (%) , n = 69/22)

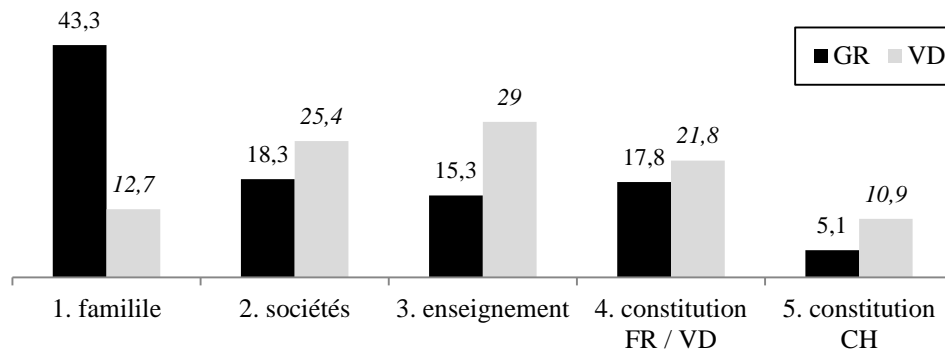


Lorsqu'on leur demande de prioriser les actions nécessaires pour enrayer la disparition du patois (fig. 15), les Gruériens semblent favoriser les stratégies familiales (« si le patois ne se parle plus en famille, il risque une mort lente, mais certaine »; « c'est tout jeune que l'on retient le mieux »), plutôt qu'institutionnelles (école, canton, confédération) – même si un répondant fait valoir que « l'État [fribourgeois] a interdit de parler le patois [et qu'] il n'a qu'à réparer son erreur ». En revanche, chez les Vaudois, la famille est peu perçue comme le cœur de la survivance, comme s'il était exclu de réactiver la transmission intergénérationnelle interrompue – ce qui n'empêche pas quelques démarches individuelles de réintroduction du patois. Ils s'en remettent plus volontiers à l'enseignement, puis à la protection constitutionnelle, cantonale plutôt que fédérale, dans la tradition fédéraliste suisse qui confie aux cantons la gestion de la politique linguistique – même si la constitution fédérale a été récemment modifiée pour mieux protéger le romanche et l'italien.

Figure 15 – Actions pour éviter la disparition du patois (% , n = 196/55 occ.)

Selon vous, le plus important pour que le patois ne disparisse pas serait... (max. 3 rép.)

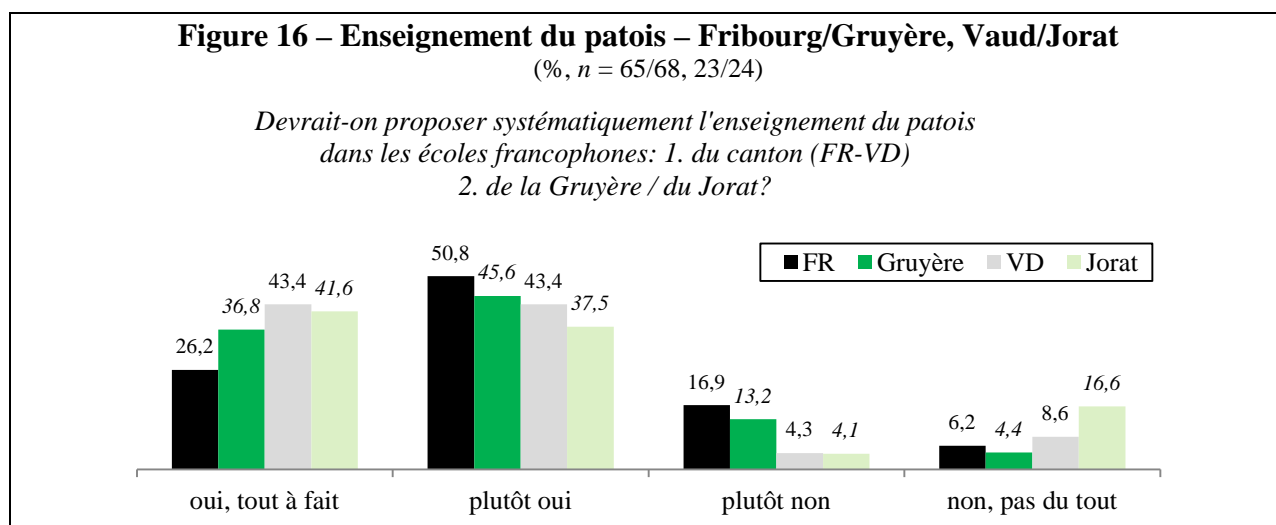
1. que les (grands-)parents le parlent avec leurs (petits-)enfants (GR) / qu'il soit plus parlé en famille (VD)
2. qu'il y ait plus de gens dans les sociétés qui font sa promotion (GR) / que les sociétés de patoisants soient plus actives (VD)
3. qu'il soit enseigné à l'école
4. qu'il soit protégé par la constitution fribourgeoise/vaudoise
5. qu'il soit protégé par la constitution fédérale



Interrogés sur la systématisation de l'enseignement du patois dans les écoles fribourgeoises et vaudoises (fig. 16), les répondants s'y montrent très majoritairement favorables, de façon encore plus marquée chez les Vaudois. À la même question appliquée au seul district de la Gruyère ou à la région du Jorat – considérée comme le dernier bastion du patois vaudois – les deux groupes réagissent quelque peu différemment. Les Gruériens sont plus enclins à vouloir réserver l'enseignement à la Gruyère, comme si la langue autochtone ne pouvait être enseignée aussi légitimement hors du territoire où elle reste très vivante. Les Vaudois sont au contraire légèrement plus nombreux à souhaiter un enseignement dans l'ensemble de leur canton, soit parce que la situation sociolinguistique dans le Jorat n'apparaît finalement pas si différente de celle qui prévaut ailleurs, soit par souci de ne pas compromettre

l'unité symbolique du canton – un répondant juge qu'en raison du jacobinisme vaudois, on ne pourrait dissocier le Jorat du reste du canton que le temps d'une expérience pilote.

Si les partisans de l'enseignement soulignent les expériences positives en milieu scolaire (Cycles d'orientation à Bulle et à La Tour-de-Trême) ou extrascolaire, les sceptiques rappellent que pour assurer la transmission, rien ne remplace l'immersion quotidienne, impossible dans le contexte social actuel. D'autres envisagent tout au plus une sensibilisation de type 'éveil au langage' (voir Elmiger dans ce volume, p. 89-105), et ajoutent que les compétences professorales sont rares, les programmes déjà chargés, ou encore que cet enseignement concurrencerait inutilement le français, présenté lui-même comme menacé (« il faudrait déjà faire quelque chose contre cet horrible 'français' »).



La question de l'enseignement des parlers locaux est liée aux normes d'écriture et donc à leur éventuelle standardisation. Historiquement, la coexistence de graphies locales a entravé la diffusion suprarégionale de textes en francoprovençal. Même entre cantons proches, l'intercompréhension peut être compromise par des systèmes phonétiques déroutants pour l'œil non averti.¹² Interrogés sur la nécessité d'unifier les parlers et sur le degré d'unification souhaitable (fig. 17), les répondants se montrent peu sensibles à la question de la diffusion du patrimoine francoprovençal dans la zone concernée. Si les Vaudois sont près d'un quart à envisager d'unifier la graphie dans toute l'aire linguistique, seuls 1,4% des Gruériens le souhaitent. Dans les deux cantons, ils sont presque une moitié à récuser la nécessité même d'une unification: ils insistent alors surtout sur la diversité des patois qui ferait leur charme, sur le respect dû à l'histoire régionale ou sur le lien entre langue et territoire (« bien conserver [le patois] de sa région, son esprit, son identité »), puis, dans une moindre mesure, sur le prévisible manque de collaboration interrégionale (« chacun dit que le sien est le meilleur »; « cela ne fait pas l'unanimité chez nous, difficile de forcer les autres ») ou le risque de confusion (« quelle horrible 'bouillie' cela donnerait? »). Quant aux 'unificateurs', ils soulignent qu'une harmonisation pourrait favoriser l'apprentissage et qu'une victoire sur les divisions faciliterait la survie du patois. Mais leur territoire de référence est d'abord vaudois ou gruérien, puis romand.

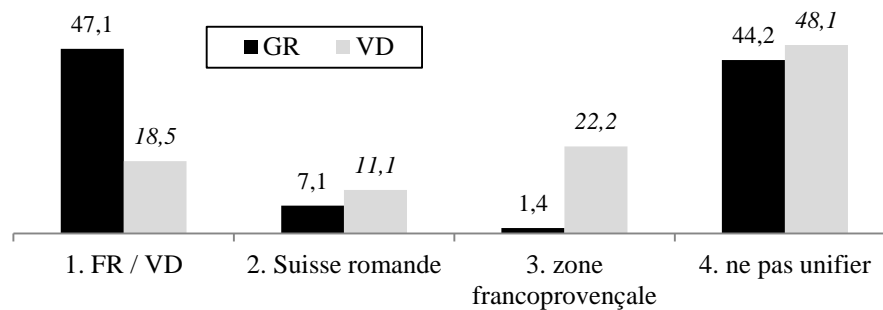
¹² Face à cette situation, dans les années 1990, le linguiste Dominique Stich (Stich 2003) a mis au point une orthographe supradialectale (dite ORB) plus proche de celle du français, permettant de transcrire des textes que leurs graphies rendaient hermétiques aux non-initiés; voir l'anthologie en fin de volume.

Les Gruériens sont particulièrement nombreux à mettre en avant leur attachement prioritaire à un territoire exigu plutôt qu'à une aire plus vaste. Notons que quelques-uns rappellent que les unifications régionales et suprarégionales ne s'excluent pas et que cette question est particulièrement complexe (l'un d'eux évoque les débats entre unificateurs et décentralisateurs en zone romanche ou occitane).

Figure 17 – Unification des graphies (% , n = 70/27 occ.)

Le patois est réputé difficile à écrire. Certains font des efforts pour unifier l'écriture. Diriez-vous qu'il faut plutôt...

1. unifier l'écriture des patois fribourgeois/vaudois
2. unifier l'écriture des patois apparentés en Suisse romande
3. unifier l'écriture des patois de toute la zone 'francoprovençale'
4. ne pas chercher à unifier les patois



Selon la perspective, les patoisants peuvent être qualifiés de bilingues (si l'on tient compte de leur compétence langagière) ou de 'diglosses' (si l'on se réfère au statut social et à la fonction des deux langues qu'ils utilisent, l'une, plus écrite et normée, étant plus prestigieuse; voir Lüdi 1990). Dans le cas des répondants vaudois, ce bilinguisme ou cette diglossie se trouvent à l'état élémentaire ou résiduel, puisque très peu ont une pratique spontanée et fréquente du parler local. Mais leurs représentations de la diglossie n'en sont pas moins proches de celle des Gruériens. Lorsqu'on demande aux répondants s'il convient de regretter ou de saluer l'évolution de la Suisse romande par rapport à celle de la Suisse alémanique (résorption de la diglossie dans le premier cas, maintien dans le second), ils sont très majoritairement enclins à penser qu'il est « dommage » ou « très dommage » que la Suisse romande n'ait pas vu coexister durablement les deux langues constitutives de la diglossie historique (fig. 18).

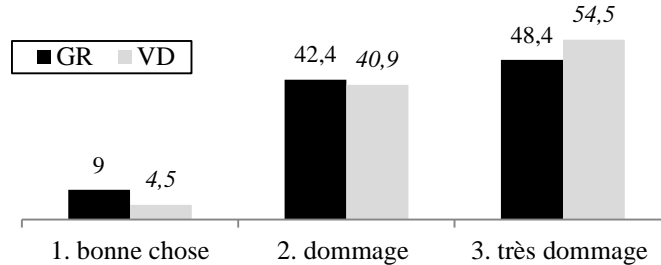
Ceux qui estiment (très) regrettable la disparition d'une diglossie romande à grande échelle évoquent le gâchis linguistique qu'a su éviter la Suisse alémanique en ne stigmatisant pas les dialectes comme socialement inférieurs. Il n'est cependant pas sûr que tous souhaitent une diglossie 'à la suisse-allemande'. Un répondant qui a coché « très dommage » choisit aussi d'exprimer sa colère face à un dialecte qui prend de plus en plus le pas sur l'allemand standard dans les médias alémaniques. Quelques répondants se montrent par ailleurs clairement satisfaits que leur coin de pays ne soit pas un espace linguistique aussi complexe que la Suisse alémanique. Le fait de défendre une langue non normée n'amène manifestement pas forcément à considérer toute diglossie avec bienveillance: certains véhiculent une vision puriste voulant qu'une diglossie trop générale nuise à la maîtrise de la langue standard, voire jugent anachronique le culte trop exclusif du parler local. Un répondant semble ainsi subordonner la quête d'une certaine visibilité pour la langue régionale à la suprématie des langues

(inter)nationales (« nous devons au patois un devoir de mémoire, mais j'apprécie que nous parlions en Suisse romande une langue unique, le français, qui est d'ailleurs en grand péril »),¹³ comme si une trop grande diversité linguistique dans un pays francophone risquait d'affaiblir le statut du français face à l'anglais – désigné implicitement.

Figure 18 – Diglossie en Suisse romande (% , n = 66/22)

Quand vous voyez que tous les Alémaniques parlent suisse-allemand, mais que peu de Romands parlent patois, pensez-vous plutôt que... ?

- | | |
|--------------------------|---|
| 1. c'est une bonne chose | <i>(la situation en Suisse alémanique est compliquée et il vaut mieux que ce soit plus simple en Suisse romande)</i> |
| 2. c'est dommage | <i>(les Romands, même sans donner autant de place aux patois qu'en Suisse allemande, auraient dû s'y intéresser plus)</i> |
| 3. c'est très dommage | <i>(les Romands auraient dû conserver leurs patois partout, comme en Suisse allemande)</i> |



Lorsque les Gruériens évoquent les raisons qui, selon eux, ont mené à la disparition de la diglossie en Romandie, mais pas en Suisse alémanique, ils soulignent très souvent le poids de l'interdiction du patois par les autorités fribourgeoises, ainsi que l'oppression intériorisée – lorsque les patoisants ont 'accepté' l'idée que leur langue n'était pas digne de survivre (« notre dialecte a été interdit et vilainement réprimé par nos 'excellences' du début du XX^e siècle, et très méprisé par ceux qui le parlent »). Dans une moindre mesure, ils remarquent qu'Alémaniques et Romands auraient un rapport différent à leur langue standard de référence et à leur 'grand voisin'. Ainsi, la moindre valorisation des langues non normées dans le monde francophone expliquerait que les Romands, plus proches des Français que les Alémaniques ne le sont des Allemands, aient été moins désireux de se démarquer en cultivant une langue distincte. Le patriotisme linguistique alémanique expliquerait par ailleurs pourquoi les germanophones fribourgeois n'ont jamais mis en pratique l'interdiction de la langue locale. Quelques-uns évoquent enfin des différences de nature linguistique (p. ex. un grand éloignement entre les parlers francoprovençaux et le français) ou encore la 'modernité' des Romands qui auraient

¹³ Cette attitude patrimoniale rappelle Louis Gauchat (1914, 4-5) qui évoquait déjà le devoir de mémoire des Romands envers le patois, mais sans envisager de le conserver comme langue d'usage: « [L]a Suisse romande a eu une fois [nous ajoutons l'italique] une langue à elle, telle qu'elle n'existe nulle part ailleurs. Cette langue, qui était vraiment de chez nous, la Suisse est en train de la perdre. [...] Nous n'aurons garde de nous répandre à ce sujet en *plaintes vaines*, car c'est là une *nécessité économique* imposée par les circonstances, et il serait puéril de nier les *avantages de cette transformation*. Mais la Suisse [...] ne ferait-elle rien pour *sauver d'un oubli total* l'instrument si original de la pensée de nos pères [...] ? »

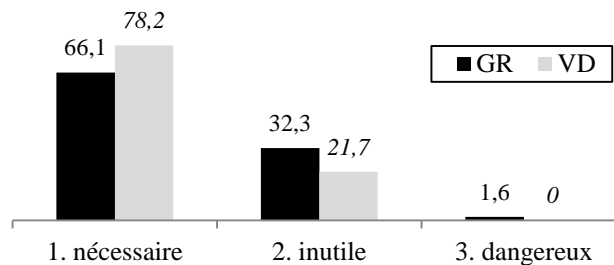
compris qu'une diglossie durable est un prix trop lourd à payer pour une société en voie de déruralisation (« le Romand est plus évolué »; « chez nous, nous parlons français à l'école et ne mélangeons pas tout »).

Pour terminer, observons que les répondants sont non seulement disposés à promouvoir une forme de reconnaissance officielle du bilinguisme français/patois par le biais de l'école, mais qu'ils envisagent très favorablement (fig. 19) un embryon de signalisation bilingue (p. ex. à l'entrée d'un village) comme mesure emblématique – d'autant plus concevable par le minoritaire qu'elle apparaît peu contraignante pour le majoritaire. Deux tiers des Gruériens et encore davantage de Vaudois déclarent ainsi que l'implantation de panneaux bilingues serait « un geste symbolique nécessaire ». À leurs yeux, le patois fait bel et bien partie des lieux de mémoire dignes d'être intégrés à la politique culturelle cantonale – à défaut d'une politique linguistique en bonne et due forme.

Figure 19 – Panneaux bilingues français/patois (% , n = 62/23)

Dans certaines régions bilingues, on trouve des plaques de rue en deux langues; diriez-vous que des panneaux bilingues français/patois, par exemple à l'entrée du village, seraient...

1. un geste symbolique nécessaire, compte tenu de l'histoire culturelle de la région
2. quelque chose d'inutile, la région étant maintenant majoritairement francophone
3. un danger pour la cohésion des francophones de la région



Au-delà de leur statut comme praticiens plus ou moins actifs du patois, nos répondants vaudois et gruériens semblent proches dans la mesure où dans les deux associations, certains souhaitent transmettre un parler qu'ils considèrent largement sous son angle patrimonial – parfois dans une certaine tradition spiritualiste ou essentialiste reynoldienne –, comme si le patois était l'émanation d'un territoire vecteur d'une douce nostalgie et comme si, à l'image du *ranz des vaches* évoqué par un répondant, il pouvait plonger dans la rêverie historique tant les patoisants que les non-patoisants en quête d'identité régionale. Comme nous l'avons vu, les néolocuteurs (ou non-locuteurs) vaudois, dont la langue a disparu de l'environnement social depuis des décennies, sont moins enclins à parler patois qu'à parler *de* patois, et ils confient parfois sans détour qu'ils ont une approche intellectuelle de cette langue qu'ils ne parleront jamais 'comme autrefois'. Mais au risque de déplaire aux puristes, certains suggèrent que malgré leur insécurité linguistique, ils participent tout aussi légitimement qu'ailleurs à la pérennisation du fait patois (« n'étant pas locuteur, je ne parle le patois qu'avec ma fille âgée de 4 ans dans une sorte de sabir français/patois »). Si la Gruyère apparaît encore comme un 'réservoir' de locuteurs, comme un eldorado patoisant à l'échelle romande, on y a vu s'amorcer une transition

vers un nouveau mode de transmission du parler local – dont les locuteurs natifs n'auraient plus l'apanage –, et le dilemme que rencontre l'Association vaudoise des amis du patois (parler *le* ou *de* patois, enseigner une langue ou évoquer ses *traces* dans l'autre langue) nous éclaire sur les enjeux à venir dans l'ensemble de la Suisse romande.

Nous avons du reste observé que la vision du patois qu'ont certains néolocuteurs s'apparente à celle d'un palimpseste qui révélerait peu à peu sa présence au cœur même du français. L'idée d'une distinction rigide entre français (régional) et patois disparaît parfois au profit de celle d'un continuum, d'une circulation plus fluide entre les langues: « mon français était si teinté de patois que je pense parfois être à moitié de langue maternelle francoprovençale [...]. Lorsque j'ai appris le patois, ce n'était pas une langue étrangère, mais une langue refoulée au fond de moi-même qui revivait ». Et un autre répondant évoque en ces termes la langue fantôme: « Une mentalité propre au patois vaudois s'est maintenue dans le 'parler vaudois', fait d'un français truffé de mots patois qui ont été 'francisés' pour ne pas tomber dans l'illégalité de l'usage du patois, qui était sévèrement sanctionné dans les écoles ».

Tant en Gruyère qu'en Pays de Vaud, l'optimisme de rigueur ne signifie pas que la foi en la survie du patois est inébranlable, mais outre les stratégies d'enseignement ou de protection active et au-delà de la diversité des représentations, certains semblent tabler sur la permanence de niches où le patois survivrait à la disparition des locuteurs natifs, voire renaîtrait sous une autre forme. Certes, la solidarité entre régions patoisantes de l'aire francoprovençale semble peu présente, même chez des Vaudois apparemment plus à même de diluer leur ancrage local dans une perspective transnationale – comme pour compenser leur isolement. L'unification graphique, parfois présentée comme une bouée de sauvetage pour toute situation d'émiettement dialectal et d'effritement du nombre de locuteurs natifs, reste une question controversée: en 2007 sont parues à la fois une édition gruérienne de l'album de Tintin *L'affaire Tournesol* (Hergé 2007a) et une version en écriture supradialectale (Hergé 2007b).¹⁴ Or, cette dernière n'a pas trouvé aussi aisément son public puisque ses promoteurs ne pouvaient s'appuyer sur un capital de sympathie lié à une conscience linguistique suprarégionale.

Pourtant, le cas du francoprovençal n'est-il pas finalement moins unique qu'il n'y paraît, y compris à l'aune helvétique? Qu'on songe aux difficultés qu'éprouvent les promoteurs du *rumantsch grischun* face aux défenseurs des 5 idiomes écrits dans les Grisons – alors même que la construction identitaire romanche, aux assises indiscutables, a depuis longtemps transcendé l'éclatement géographique et linguistique. On ne s'étonne donc guère que l'idée même d'un francoprovençal unifié susceptible de resserrer les liens entre régions éloignées – mais aussi entre des générations qui ont chacune un rapport différent au parler ancestral – peine à s'imposer dans un domaine linguistique dont le morcellement rend complexe toute stratégie de planification de la langue. Alors que seuls les linguistes – et encore – semblent s'accorder sur le nom même de la langue en question, les défenseurs des variantes gruérienne et vaudoises du francoprovençal ont sans doute encore de beaux jours devant eux – à condition toutefois de favoriser activement une meilleure interaction entre locuteurs, néolocuteurs et non-locuteurs.

¹⁴ Une version en vaudois a été conçue par un collectif de patoisants, mais n'a jamais été publiée.

Bibliographie

- Berruto, Gaetano, 1987, « Lingua, dialetto, diglossia, dilalia », dans Günther Holtus/Johannes Kramer (éd.), *Romania et Slavia Adriatica*, Hamburg: Buske, 57-81.
- Bourdieu, Pierre, 1977, *Langue française*, 34, 17-34.
- Cavalli, Marisa/Daniel Coletta, 2003, *Langues, bilinguisme et représentations sociales au Val d'Aoste*, Aoste: IRRE-VDA.
- Currat, Christophe, 1992, *Dictionnaire patois-français et français-patois du sud fribourgeois*, Fribourg: La Sarine.
- Duchêne, Alexandre/Monica Heller (éd.), 2007, *Discourse of Endangerment. Ideology and Interest in the Defense of Languages*, Londres: Continuum.
- Duboux-Genton, Frédéric, 1981, *Dictionnaire du patois vaudois*, Oron: Campiche.
- GaCHAT, Louis, 1914, « Notice historique », *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, Berne/Zurich: Bureau du Glossaire.
- Jodelet, Denise (éd.), 1989, *Les représentations sociales*, Paris: PUF.
- Lüdi, Georges, 1990: « Diglossie et polyglossie », dans Günther Holtus/Michael Metzeltin/Christian Schmitt (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, V/1, Tübingen: Niemeyer, 307-334.
- Maître, Raphaël/Marionette Matthey, 2007, « Who wants to save 'le patois d'Évolène'? », dans Duchêne/Heller, 76-98.
- Meune, Manuel, 2012a, *Pratiques et représentations des langues chez les locuteurs du francoprovençal fribourgeois. Enquête sur la Société des patoisants de la Gruyère*, Montréal: Université de Montréal.
[http://littlm.umontreal.ca/fileadmin/Documents/FAS/litterature_langue_moderne/Documents/4-Repertoire/francoprovençal_gruyere_2012.pdf]
- , 2012b, *Pratiques et représentations du francoprovençal chez les néolocuteurs vaudois. Enquête sur l'Association vaudoise des amis du patois*, Montréal: Université de Montréal
[http://littlm.umontreal.ca/fileadmin/Documents/FAS/litterature_langue_moderne/Documents/4-Repertoire/francoprovençal_vaud_2012.pdf]
- , 2010, « Francoprovençal, français et (suisse-)allemand: l'asymétrie linguistique dans les cantons de Fribourg et du Valais », *Glottopol*, 16: 48-66
[www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/telecharger/numero_16/gpl16_05meune.pdf].
- Page, Louis, 1971, *Le patois fribourgeois et ses écrivains*, Romont: La colline.
- RéseauPatrimoineS [Association pour le patrimoine naturel et culturel du canton de Vaud], 2009, *Le patois vaudois, patrimoine culturel immatériel*, Lausanne: RPS.
- Reymond, Jules/Maurice Boassard, 1979, *Le patois vaudois. Grammaire et vocabulaire*, Bière: Cabédita.
- Singy, Pascal, 1996, *L'image du français en Suisse romande. Une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud*, Paris: L'Harmattan.
- Stich, Dominique, 2003, *Dictionnaire francoprovençal/français – français/francoprovençal*, Thonon-les-Bains: Le Carré.

Documents en francoprovençal

- Hergé, 2007a, *L'Affère Tournesol* [traduction en gruérien et lexique: Joseph Comba], Tournai: Casterman.
- , 2007b, *L'Affère Pecârd* [traduction en francoproval supradialectal et lexique: Dominique Stich], Tournai: Casterman.

« Quand ça a besoin de place, ça pousse. »
Discours familial intergénérationnel sur la (non-)transmission du patois d'Évolène

Marinette MATTHEY, Université de Grenoble

Résumé

Cette contribution analyse les discours sur la transmission du patois dans deux familles de la commune d'Évolène, dernier territoire de Suisse romande où le francoprovençal se transmet encore partiellement dans la socialisation première. Dans une des familles, le patois s'est maintenu jusqu'à la génération des enfants nés dans les années 1990, dans la seconde, la transmission est considérée comme interrompue entre la génération des parents nés dans les années 1960 et leurs enfants. La discussion des résultats fait apparaître des positionnements différents face au processus dilalique en cours et des ancrages thématiques différents selon les familles pour parler de ce processus: explications de la 'mécanique conversationnelle' qui entraîne le changement de langue dans un cas, fierté de la transmission et mise en évidence de la loyauté linguistique intergénérationnelle dans l'autre. Les données examinées montrent que la Suisse romande connaît encore une situation de dilalie, qui fait suite à la diglossie francoprovençal-français initiée au XIII^e siècle et qui s'est étendue jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, moment où le français a commencé de s'imposer également comme vernaculaire.

Zusammenfassung

In diesem Beitrag wird der Diskurs über die Weitergabe des Dialekts in zwei Familien aus der Gemeinde Évolène analysiert, dem letzten Gebiet der Westschweiz, in dem das Frankoprovenzalische noch teilweise während der frühen Sozialisierung weitergegeben wird. In einer Familie hat sich der Patois bis zur Generation der in den Neunzigerjahren geborenen Kinder gehalten, während in der anderen die Weitergabe von der Elterngeneration (geboren in den Sechzigerjahren) zu ihren Kindern als unterbrochen angesehen werden kann. Bei der Diskussion der Resultate zeigt sich eine unterschiedliche Positionierung bezüglich des ablaufenden dilalischen Prozesses sowie verschiedene thematische Bezüge der Familien, um über diesen Prozess zu sprechen: Erklärung der ‚Konversationsmechanik‘, die einen Sprachwechsel nach sich zieht, in einem Fall, und Stolz auf die Weitergabe und Hervorhebung der sprachlichen Loyalität im anderen Fall. Die untersuchten Daten zeigen auf, dass in der Westschweiz noch eine Dilalie-Situation anzutreffen ist, welche die Diglossie (Frankoprovenzalisch-Französisch) ablöst, die im 13. Jh. begonnen hat und sich bis in die Mitte des 18. Jh. ausgeweitet hat, als das Französische sich als Alltagssprache durchzusetzen begonnen hat.

Riassunto

Nel nostro contributo vengono analizzati i discorsi sulla trasmissione del dialetto locale in due famiglie del comune di Évolène, ultimo territorio della Svizzera romanda in cui il francoprovenzale si trasmette ancora parzialmente in un quadro di socializzazione primaria. In una delle famiglie il *patois* si è mantenuto sino alla generazione dei figli nati negli anni '90 del Novecento; nella seconda, la trasmissione è considerata interrotta tra la generazione dei genitori nati negli anni '60 e i loro figli. La discussione dei risultati lascia emergere atteggiamenti diversi di fronte al processo dilalico in corso e riferimenti tematici differenti a seconda delle famiglie per parlare di questo processo: spiegazioni del 'meccanismo conversazionale' che provoca il cambio linguistico in un caso, orgoglio della trasmissione e enfaticizzazione della lealtà linguistica intergenerazionale nell'altro. I dati presi in esame mostrano che la Svizzera romanda conosce ancora una situazione di dilalia che fa seguito alla diglossia francoprovenzale-francese iniziata nel XIII secolo e che si è estesa fino alla metà del XVIII secolo, momento in cui il francese ha iniziato a imporsi anche come lingua d'uso nei contesti familiari/informali.

Les données présentées dans cette contribution proviennent d'une enquête de terrain menée il y a une dizaine d'années (2001-2003) dans la commune d'Évolène (Valais romand), dernière commune de Suisse romande dans laquelle se transmet encore le parler francoprovençal par la socialisation première dans un certain nombre de familles. 80 entretiens d'une moyenne de 90 minutes ont été conduits avec différentes personnes, en privilégiant les familles dans lesquelles nous¹ pouvions rencontrer les grands-parents (nés dans les années 1920-1930), les parents (nés dans les années 1950-1960) et les enfants (nés dans les années 1980-1990). Ces entretiens avaient pour but de recueillir la biographie langagière des personnes rencontrées, mais également d'évaluer leurs compétences en patois. Nous proposons un contrat de communication reposant sur les stratégies d'intercompréhension entre le francoprovençal et le français (cf. Conti/Grin 2008), les enquêteurs intervenant en français, les enquêtés en *patois*.² Certaines personnes ont ainsi alterné le patois et le français, d'autres ont répondu à nos questions tout en patois, mais la majorité des entretiens s'est tout de même déroulée en français, soit parce que les personnes ne se sentaient pas à l'aise dans la modalité de communication 'intercompréhension', soit par manque de compétence en francoprovençal. Les entretiens ont été enregistrés et transcrits selon les conventions de l'analyse conversationnelle et plusieurs publications rendent compte des résultats (Maître/Matthey 2003, 2004, 2007; Elmiger/Matthey 2005; Matthey/Maître 2007; Matthey 2007).

En comparant des extraits d'entretiens réalisés avec 10 personnes³ appartenant à deux familles ayant, pour l'une, maintenu le patois comme langue familiale (Famille T), pour l'autre basculé vers la langue dominante, le français (Famille B), nous aimerions mettre ici l'accent sur la perception de la (non) transmission par les acteurs eux-mêmes et sur la fabrication du discours familial intergénérationnel qui explique la continuité ou au contraire le basculement vers la langue majoritaire.

Nous inscrivant dans une conception énonciative, dialogique et polyphonique du discours, nous accordons à celui-ci non pas la propriété de *véhiculer* des représentations de la réalité, mais bien plus d'*organiser* celle-ci. Comme le résume Volochinov (1929/2010, 297): « Ce n'est pas le vécu qui organise l'expression, mais au contraire, c'est l'expression qui organise le vécu ». Nous postulons que le discours adressé aux chercheurs sur le patois et sa transmission reprend en bonne partie des propos qui ont été échangés sur ce thème dans d'autres situations, en famille ou non, et que c'est dans cette réitération et cette circulation des voix, au sens propre comme au sens figuré, que se structurent les représentations de la réalité. Le discours adressé aux chercheurs est certes configuré par les dimensions de la situation d'énonciation propres à l'entretien de recherche, mais il repose largement sur des segments de discours préfabriqué qui font apparaître ce qu'on peut appeler le *discours familial* à propos de la transmission linguistique et de la situation sociolinguistique en général. Nous considérons que la perception de la réalité se construit ainsi par cette suite d'*élaborations discursives*, où le discours se reconstruit dans chaque situation d'énonciation et varie selon ses paramètres, tout en

¹ Tous les entretiens ont été menés par Raphaël Maître (I2) et Marinette Matthey (I1).

² Les dénominations du francoprovençal font couler beaucoup d'encre. Nous adoptons ici la dénomination locale qui est celle de 'patois'. Pour l'anecdote, lors d'une conversation sur les questions de dénomination, une patoisante par ailleurs docteure en linguistique (Pannatier 1995) nous a déclaré mi-rieuse, mi-sérieuse: « Celles et ceux qui savent le patois, ils parlent et disent 'patois', les autres parlent 'francoprovençal' »...

³ 8 entretiens ont été réalisés individuellement, un a été réalisé en couple et un enfant a répondu à nos questions en présence de sa mère.

s'appuyant sur un certain nombre d'expressions entendues dans d'autres situations d'énonciation et qui deviennent ainsi des préfabriqués. Il nous a semblé intéressant de nous pencher sur cette élaboration individuelle *et* partagée de la réalité, de chercher les indices de la circulation des discours et de la polyphonie constitutive de la réalité.

La centralité attribuée au discours dans la construction de la réalité implique que l'on soit très attentif à sa forme (approche permise par la qualité de transcription de nos données⁴). Nous avons une approche conversationnelle et énonciative de nos données, en accordant de l'importance aux phénomènes d'auto- et d'hétérocorrection, de chevauchement de parole, de reformulation, etc.

Avant d'en venir au fait, présentons brièvement la commune d'Évolène.

Quelques mots sur Évolène

Le dernier recensement national (2000) fait apparaître que 55% des 1522 résident-e-s de la commune d'Évolène (répartis en six villages et plusieurs hameaux) utilisent le dialecte en famille et/ou au travail. Cette commune est aujourd'hui la seule dont le patois soit encore la langue maternelle d'une partie des enfants, alors que dans les années 1970, selon Pannatier (1995, 7), la quasi-totalité des enfants apprenaient le patois à la maison et le français à partir du moment où ils commençaient l'école. À la rentrée scolaire 1995, toujours selon Pannatier, 11 enfants sur 29 entrant en première primaire parlent le patois à la maison.⁵ Cette forte résistance linguistique s'explique en partie par le maintien exceptionnel du secteur primaire et la situation géographique: les zones habitées de la commune se situent entre 1200 mètres et 2000 mètres d'altitude, à une demi-heure, voire une heure de route de la plaine; la moitié de la population vit au village même d'Évolène, chef-lieu communal, à 1370 mètres d'altitude. L'exogamie nettement en hausse depuis les années 1960 est au contraire un facteur important de la progression du français. Le patois d'Évolène fait l'objet d'études régulières depuis les débuts de la dialectologie moderne⁶ et notre étude soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique est la dernière en date.

On notera encore qu'au cours de ces dernières années, les mouvements de revitalisation du patois prennent de l'importance (cf. la contribution de Daniel Elmiger ici même qui s'inscrit dans ce mouvement de redécouverte du patrimoine linguistique) et la presse romande a relevé en novembre 2011 que 64 enfants de la commune d'Évolène s'étaient inscrits à un cours de patois facultatif, dispensé en dehors du curriculum obligatoire.

Du point de vue de la situation sociolinguistique, Évolène peut être considéré comme une 'microdiglossie' (Trumper 1977).⁷ La microdiglossie qualifie une situation où le vernaculaire est parlé uniquement avec certains membres de son réseau ('on parle patois avec ceux qui le savent'). On peut également parler de *dilalie* (Berruto 1987) pour qualifier cette situation sociolinguistique. À la différence d'une situation diglossique, une situation dilalique se

⁴ Transcriptions réalisées pour le français par Véronique Wild.

⁵ Un reportage de 07'45'' (1999) de la réalisatrice alémanique Simone Mohr peut être consulté sur les archives en ligne de la Télévision suisse romande. Il permet de se faire une bonne idée du francoprovençal d'Évolène, notamment tel qu'il est parlé par des enfants. (<http://www.rts.ch/archives/tv/divers/3466016-patois-a-evolene.html>, consulté le 9 juillet 2012).

⁶ Gisèle Pannatier (1995: 12-16) en dresse l'inventaire exhaustif.

⁷ Trumper propose cette notion pour rendre compte de la situation dialectale en Italie; Wüest/Kristol (1985) l'utilisent pour qualifier la situation béarnaise.

caractérise par le fait que la variété B(asse) n'est plus la langue 'par défaut' de la conversation ordinaire et de la socialisation première. La dilalie caractérise la fin de la diglossie par la fusion du dialecte et de la langue dominante (ou la résorption du premier dans la seconde). Maître (2003, 177) relie les notions de 'microdiglossie' et de 'dilalie' en considérant la première comme un état et la seconde comme un processus (la première est un produit de la seconde).

La transmission du patois dans la famille T

Nous avons réalisé 5 entretiens dans la famille T: 1 avec les grands-parents (Gm, Gp), 1 avec leur fille (M), 1 avec leur beau-fils qui était accompagné de leur fille de 5 ans (H), et 2 avec chacun de leurs garçons, F et G, âgés de 9 et 7 ans. Selon les informations collectées dans les différents entretiens, le patois était la seule langue familiale dans le foyer des grands-parents qui ont eu 5 enfants. Dans la génération suivante, la rupture partielle ou totale de la transmission a lieu dans les familles de 4 de leurs enfants, le patois s'est en revanche maintenu dans celle de nos informateurs. Voici différents extraits qui permettent de croiser les dire des uns et des autres. Nous focaliserons particulièrement notre attention sur les passages en italiques.⁸

La grand-mère

- 1 I1 et pis dans: dans votre vie/quand: quand vous étiez euh: \ je sais pas au début de votre mariage/par exemple/vous parliez euh tout le temps en patois/ou bien ou bien c'était-il y a-vous parliez dé-français/xxx
- 2 Gm tozò lo patouè
- 3 I1 toujours le patois \ . ouais
- 4 Gm ouais
- 5 I1 à tout le monde \ et pis maintenant/
- 6 Gm ouais
- 7 Gm aussi
- 8 I1 aussi \
- 9 Gm oui . *nous en famille on parle tout/le patois* \
- 10 I1 ouais
- 11 I2 et avec vos enfants /
- 12 Gm *avec mes enfants tout le patois* \ .
- 13 I2 vous avez décidé/. vous avez réfléchi/vous vous êtes posé la question/puis vous avez décidé que c'était le euh patois/. vous avez hésité /
- 14 Gm ouais ouais
- 15 Gm non . on n'a pas/hésité \ ..
- 16 I1 vous avez pas hésité/,mais vous en avez parlé/quand même \ vous avez dit ben on parlera patois/ou bien ça s'est fait . tout naturellement \ automatiquement \
- 17 Gm automatiquement \ ça s'est fait automatiquement/on parlait le patois . *les grands-parents*
- 18 I1 ouais hmhm
- 19 Gm *la-parenté* \ *ils parlaient le patois/et on a parlé automatiquement le patois avec nos enfants* \

Alors que les enquêteurs essaient de savoir si le patois a résulté d'un choix de langue, la grand-mère insiste sur la dimension « naturelle », « automatique » et familiale (socialisation verticale et horizontale) de la transmission (17 et ss). Le temps n'a pas eu d'effet sur les usages: lorsqu'elle était enfant, comme lorsqu'elle a eu des enfants et maintenant avec ses petits-enfants c'est « tout le patois », « tozò lo patouè » (toujours le patois).

⁸ Les conventions de transcriptions sont les suivantes: / = intonation montante; \ = intonation descendante; : = allongement de la voyelle; . = micropause; soulignement = chevauchement; & = enchaînement rapide; caractères plus petits = feedback donnés à mi-voix: I1 et I2 sont les interviewers; xxx = inaudible.

Invitée à évoquer la langue parlée avec ses enfants dès leur la naissance, la fille de Gm (M) exprime la même idée d'automaticité de l'usage:

M, fille de Gm

- 20 I1 voilà/alors moi je crois on pourrait on pourrait peut-être commencer euh . euh: peut-être on parle de un petit peu de vos de vos enfants/. co-comment ce que euh: comment ça s'est passé avec eux/quand ils sont nés_ euh: par rapport au patois puis par rapport au au
- 21 M hmhm
- 22 I1 français/quoi \ comme-si-est-ce que vous avez fait des choix/ou pas ou est-ce que c'est
- 23 M ouais
- 24 I1 venu comme ça
- 25 M *c'était-pour nous/c'était automatique qu'on parle patois* aux enfants /hein \ c'était ouais
- 26 I1 voilà voilà
- 27 M c'était automatique \
- 28 I1 ouais mais vous leur avez parlé QUE patois/ou bien
- 29 M que patois \ . que patois \
- 30 I1 il y avait quand même du français de temps en temps \
- 31 M non moi je parle jamais en français à mes enfants \
- 32 I1 jamais
- 33 M non sauf pour les devoirs (rire M)
- 34 I1 ouais d'accord \ voilà ouais
- 35 M ça,-mais sinon/on parle jamais français avec nos enfants \

La formulation adoptée par M est très proche de celle de sa mère: « c'était automatique qu'on parle patois aux enfants ». On retrouve aussi chez M des modalités énonciatives qui privilégient le « nous » et le « on » sur le « je » (cf. le passage de 31 à 35) et les lignes 28 à 31 soulignent la consistance du propos de M, qui mentionne tout de même l'usage du français pour les devoirs.

Voyons maintenant un extrait de l'entretien avec le fils aîné de M, en présence de celle-ci:

F, fils de M

- 36 I1 euh, mais quand tu es dans la cour de la récré par exemple \ tu: *tu parles en français/ou bien en patois* \
- 37 F *en patois*/(petit rire)
- 38 I1 ouais/et pis quand&et pis quand tu arrives à l'école/euh: \ . tu tu fais comment \ je sais
- 39 F ouais
- 40 I1 pas par exemple euh quand tu: tu t'installes à l'école tu déballes tes affaires tu t'asseyes comme ça/si tu parles avec tes copains/. ou tes copines /
- 41 F hm bien moi xxx dans ma place⁹/il y en a pas trop de ceux qui parlent le patois /
- 42 I1 dans ta classe/il y en a pas/dis-donc \
- 43 F *enfin, mais à côté de moi/. ils pa-on s'-il y a-ils parlent plutôt le français /*
- 44 I1 à côté de toi \ ouais

Le français, associé à l'école et à la socialisation par les pairs, est cette fois bien présent. Les relances de I1 font apparaître que F suit les règles microdiglossiques propres à la commune d'Évolène car le patois n'est plus connu par tous. On voit en 43 que ce constat ne se verbalise pas facilement, peut-être parce que M est présente et que F tient à manifester sa loyauté

⁹ Lapsus? Comprendre 'dans ma classe' ou 'à ma place'.

linguistique? En utilisant la mise en grille du Groupe aixois de recherche en syntaxe¹⁰ destinée à rendre visible l'élaboration syntaxique de l'énoncé parlé, on voit quatre départs successifs qui pourraient être interprétés comme un contrôle métalinguistique de F sur son énoncé, dans la mesure où les bribes peuvent être vues comme des traces discursives d'un énoncé programmé (reconstruit hypothétiquement entre crochets) puis finalement abandonné:

ils pa [rlent en français]
on s'[parle en français]
il y a
ils parlent plutôt le français

L'empiètement syntaxique permet une réorientation de l'énonciation où le « on » inclusif s'efface devant le « ils »: ce sont ses copains qui parlent français. Cette reprogrammation permet de respecter le discours familial ('NOUS, on parle patois'), et semble faire écho aux propos de sa mère et de sa grand-mère.

Le frère cadet de F présente toutefois la situation de manière légèrement différente. Il fait clairement apparaître son bilinguisme initial et entérine la suggestion de I1 qui thématise les règles microdiglossiques:

G, frère de F

- 45 I1 (...) quand tu es quand tu es entré à: à l'école/. quand tu as commencé l'école/. tu: tu savais déjà parler le français /
46 G ouais
47 I1 ouais \ . ben tu l'avais appris/où \
48 G ben à: à la maison /
49 I1 à la maison/. donc à la maison/tu parles aussi le français/des fois \
50 G ouais /
51 I1 ouais \
52 G mais plus souvent en patois /
53 I1 plus souvent en patois .. avec qui/tu parles en français à la à la maison \ plu-PLUTOT qu'en patois \
54 G ben: .. (petit rire G+I1) . ben: . ben avec les invités /
55 I1 ah ben ouais /
56 G *d'habitude/je parle toujours patois* /
57 I1 avec les invités/tu parles toujours patois /
58 G non/euh français /
59 I1 d'accord/ouais . donc ceux qui savent pas le patois/en fait \ quoi \
60 A ouais

Le français est tout de même entré dans le foyer, même si le patois est toujours dominant, comme le montre encore ce bref échange avec leur petite sœur qui vient de commencer l'école et qui accompagne son père lorsque nous nous entretenons avec ce dernier:

H, sœur cadette

- 61 I2 (à H) *tu parles patois toi!*
62 H *oui*
63 I2 ouais
64 I1 avec tes frères (signe affirmatif de H) ouais\

¹⁰ Les lecteurs intéressés par cette technique peuvent consulter les numéros de la revue *Recherches sur le français parlé* de l'Université de Provence. <http://sites.univ-provence.fr/delic/rsfp/> (consulté le 18 août 2012), cf. aussi Blanche-Benveniste (1997).

- 65 I2 *tu parles toujours patois avec papa/*
66 H *oui*
67 I2 *t'arriverais à lui parler français/*
68 H *oui: un petit peu*
69 I2 *un petit peu (petit rire du père et de I1) . pour faire des devoirs/*
70 H *oui*
71 I2 *ouais*

Le français a bel et bien pénétré dans le répertoire familial, mais le discours de la famille met en avant la dominance du patois et non le bilinguisme de fait qui s'est peu à peu instauré dans la famille, comme dans le reste de la commune.

Voyons maintenant comment se présente la situation dans la famille B à travers les discours que nous adressent différents de ses membres.

Le changement de langue familiale dans la famille B

Nous avons également réalisé 5 entretiens dans cette famille: avec le grand-père (Gp), sa fille (M), son beau-fils (P) et chacune de leur deux filles (F et G). Les informations obtenues dans les différents entretiens permettent de savoir que dans la génération des grands-parents tant matrilinéaires que patrilinéaires, le patois est la langue familiale et leurs enfants ne parlent pas français avant d'entrer à l'école. Parents à leur tour, M et P constatent que le français fait reculer le patois dans leur foyer. Selon les dires des uns et des autres, la transmission du patois par la socialisation première a été interrompue chez les trois enfants du couple Gp-Gm.

Dans le discours de Gp, la rupture de la transmission est évoquée:

Le grand père

- 72 Gp *je vois maintenant les les nôtres ici M et P/. mais P lui: il veut pas en sortir/du patois \ on est là-haut/il parle pratiquement toujours en français avec les gamins . je lui dis tu veux qu'ils apprennent le patois/et puis . toi tu en sors pas un mot *
73 I1 *pourtant/lui il parle patois \ il nous a-un petit peu /\ hein il nous a parlé xxx [*
74 Gp *oui*
75 Gp *oui/il parle/. bien sûr/il parle/,mais: \ . quand ils sont entre eux ils parlent le français/*
76 I1 *ouais&ouais ouais pas avec ses enfants*
77 Gp *ils parlent pas patois /*

Pour Gp, la rupture de la transmission est une expérience douloureuse, et il en rend partiellement responsables 'les nôtres', soit sa fille et son beau-fils (surtout!), qui ne parlent pas patois lorsqu'ils sont en famille, alors qu'ils sont tous les deux patoisants. Comment sa propre fille parle-t-elle de cette situation?

M, fille de Gp

- 78 M *donc les&les parents parlent . toujours le patois: ils ont toujours continué/*
79 I1 *ouais*
80 I1 *ouais voilà . c'est ça*
81 M *bon nous on aurait pu faire la même chose/,mais: \ . on a dévié (rire M+I1)*
82 I1 *ouais ouais*
83 I1 *vous avez dévié /*
84 M *(en pouffant:) j'ai dévié ouais (rire M+I1) non/,mais \ . on commence gentiment à: \ on leur parle en patois/ils te répondent en français et puis \ . tu te rends même plus compte/*

Au discours légèrement culpabilisateur de Gp fait écho 'l'aveu de la faute' de M, dit sur le ton de la plaisanterie: « on a dévié ». Et elle mentionne les caractéristiques de l'échange pour expliquer le basculement, caractéristiques qui sont par ailleurs régulièrement attestées dans les familles migrantes: les parents s'adressent dans leur langue première à leurs enfants, qui enchainent dans la langue de la région d'accueil, généralement une langue scolaire qui est devenue fortement dominante dans leur répertoire. L'alternance codique entraîne la convergence des parents vers la langue de leurs enfants, dans un processus qui n'est pas toujours conscient (phénomène rapporté également par de nombreux bilingues). La responsabilité du basculement vers le français est ainsi attribuée par M aux enfants... Explication que l'on va retrouver dans des termes très proches dans ce que nous dit P, mari de M:

P, mari de M

- 85 I2 et pis en famille/au début vous parliez patois/..
86 P nous on: on-en en général/on leur parle toujours patois \ *mais c'est le . c'est un peu le problème des enfants/ils viennent te poser une question en français/tu leur réponds en français /*
87 I1 voilà
88 I2 ouais d'accord \ ouais .
89 P pour moi en général on parle patois /
90 I1 ouais
91 I2 ouais
92 P maintenant/le euh F/elle elle par-elle commence à beaucoup plus nous parler patois
93 I1 ah ouais \
94 I2 ah ouais/
95 P xxx ouais /
96 I1 depuis quand \
97 I2 depuis l'année passée/(rire I1)¹¹
98 P ouais&ouais xxx

La perception de la réalité par P n'est pas exactement la même que celle de Gp. Pour le beau-fils, « en général on parle toujours patois ». Mais sa formulation est tout de même nuancée par un 'retour en arrière avec insertion', pour reprendre la terminologie du GARS (ligne 86) qui modalise l'énonciation:

on
en
en général on leur parle toujours patois

Comme Gp et M, P situe lui aussi le problème dans la génération qui suit: les enfants amènent le français dans la maison par leur choix de langue et la dynamique des échanges entraîne la convergence vers cette langue dominante. Sa fille aînée, F, semble sensible aux attentes et « commence à beaucoup plus leur parler patois » (elle va d'ailleurs régulièrement trouver son grand-père pour parler patois avec lui). Comment F perçoit-elle les usages de son père?

F, fille aînée de P et M

- 99 F *on commence à avoir l'habitude à l'école de parler français/_pis à la maison/avec les*
100 I1 hmhm
101 F *parents on parle français/. on pose une question en français/ils répondent en français/*
102 I1 hmhm hmhm ouais

¹¹ L'entretien avec F a été fait en octobre 2001, celui avec P en octobre 2002. Les enquêteurs suggèrent que leur enquête a pu avoir un effet sur les comportements langagiers de F.

- 103 F pis ça part comme ça/
 (...)
 104 I1 ouais . vous en parlez/en famille des fois/du fait que euh: \ . que vous parlez moins/en patois maintenant que quand vous étiez plus petites/
 105 F oui des fois les parents ils taquent/ils répondent moins en patois¹²/euh
 106 I1 ah c'est-ah ils insistent/un peu des fois/pour euh \ ouais
 107 F des fois/oui quand même
 108 I1 ils aimeraient bien/.
 109 F ouais c'est clair (pouffe), mais il y a-le problème/c'est que . eux/*ils nous posent une question en patois/pis nous on continue en français* . et puis eux ils continuent en français
 110 I1 hmhm voilà
 111 F / euh \ . comme ça/(pouffe) sans penser/

F mentionne aussi l'échange comme lieu crucial du changement de langue, dans des termes très proches de ceux de son père, « on pose une question en français ils répondent en français », formulation qu'elle réitère en la complétant à la ligne 109: « ils nous posent une question en patois puis nous on continue en français et puis eux ils continuent en français ». Rappelons (note 11) que les entretiens ont été réalisés à une année de distance et séparément avec chaque interviewé. La similitude des formulations peut être considérée comme un indice de la circulation des discours au sein de la famille: le discours adressé au chercheur reprend des segments de discours produits dans d'autres échanges, avec d'autres personnes, et s'appuie sur le discours familial préfabriqué.

Remarquons encore que F mentionne aussi l'école comme lieu où « on commence à avoir l'habitude de parler français ». Ce thème est développé par sa plus jeune sœur, G, dans l'extrait suivant:

G, sœur cadette de F

- 112 I1 d'accord \ d-ouais donc .. d'accord \ . donc quand tu es arrivée au jardin d'enfants/. tu te rappelles/un petit peu/comment: \ comment tu te sentais/à l'époque/par-est-ce que tu te sentais \ . plus à l'aise en français ou en patois/ou bien tu te souviens pas du tout \ ..
 113 G je sais pas parce que *quand on est avec les copains/ils parlent tous français \ . donc on va*
 114 I1 hmhm
 115 G *pas commencer à leur parler en patois *
 116 I1 hmhm
 117 I2 hmhm même s'il y en a qui savent/..
 118 G parce que
 119 G mais quand on arrive/là le premier jour/*on sait pas qui sait qui sait pas/* quand on
 120 I1 ouais
 121 I2 ouais
 122 G est petit/on se pose pas de question/enfin
 123 I1 ouais
 124 I2 hmhm
 125 I1 donc français automatiquement \ quoi \
 126 G j'ai plus l'im-j'ai beaucoup plus l'impression que je parlais français \

Dans ce passage, G évoque, à la demande de I1, ses souvenirs de l'école maternelle. Elle en a peu, mais répond par une affirmation générale qui souligne la force de la socialisation horizontale par les pairs: « quand on est avec les copains, ils parlent tous français donc on va pas commencer à parler en patois ». Relancée par I2 qui veut tester l'hypothèse de la microdiglossie, G recontextualise son discours dans le passé: « quand on arrive le premier jour on sait pas qui

¹² Lapsus? Elle a peut-être voulu dire 'français', ce qui serait plus cohérent dans le récit.

sait qui sait pas ». Les enquêteurs réagissent avec empathie à sa réponse (chorus 122-123-124) qui manifeste bien les caractéristiques de cette diglossie réservée à une partie du réseau au sein de la communauté villageoise. La formulation de G montre que la langue des interactions « par défaut » est le français: c'est la première langue qu'on utilise pour parler à quelqu'un qu'on ne connaît pas.

On voit que les mécanismes du changement de langue sont bien perçus par toute la famille, et que la manière de les thématiser est très semblable chez les parents et leur fille ainée: il y a la mention de l'échange, et particulièrement du couple question-réponse au sein duquel s'opère le changement de langue et le remplacement progressif du patois par le français. La manière de formuler cet événement langagier est très semblable, ce qui peut être un signe de la fréquence de ce thème dans les conversations, comme le montre d'ailleurs le discours rapporté du grand-père (*je lui dis tu veux qu'ils apprennent le patois/et puis . toi tu en sors pas un mot*).

D'un point de vue plus psychologique, on peut remarquer que la responsabilité du changement de langue est presque toujours attribuée à autrui: le grand-père met en cause le comportement langagier de son beau-fils, qui lui-même invoque le rôle de ses enfants, alors que ces dernières incriminent l'école et leurs parents qui devraient maintenir le patois dans l'échange. Seule M avoue « avoir dévié ». La rupture de la transmission est vécue comme quelque chose de regrettable, mais d'inévitable au vu des conditions sociolinguistiques actuelles.

Discussion

Les deux familles sont confrontées à une même donnée langagière majeure: la minorisation du patois au profit de la langue française qui endosse peu à peu toutes les fonctions communicatives et identitaires de la communauté évolénarde.

Dans la famille T, on est fier de manifester la continuité et la constance familiale dans l'usage du patois, tout en s'accommodant de la dilalie et de la microdiglossie qui oblige à parler le français, même au sein de la famille, comme le concède M en spécifiant l'activité (les devoirs scolaires), comme le reconnaît G qui semble plus à l'aise avec l'idée du bilinguisme patois-français au sein même du foyer. D'une génération à l'autre les attitudes face au français se modifient: de langue de scolarisation, voire de langue étrangère qu'il peut encore être pour les grands-parents, le français devient une langue familière, à même de manifester l'identité valaisanne ou même évolénarde (« ce n'est pas le patois qui fait l'Évolénard » nous affirme un jeune adulte non patoisant). Mais le discours familial met en avant l'usage du patois et la constance de la transmission. En cela, on pourrait peut-être parler d'une *doxa familiale*, dans laquelle la référence au « nous » collectif est très marquée.

Dans la famille B, le discours familial se construit autour des observations de l'alternance codique entre les tours de parole qui apparaît lors des échanges en famille. Les parents et leurs enfants mettent les mêmes mots sur le phénomène: le français, langue dominante dans le répertoire des filles depuis leur entrée à l'école fait basculer la communication familiale car les parents convergent vers les usages de leurs filles et non l'inverse. Seul le grand-père met en avant le comportement des parents qui ne parlent pas assez patois lorsqu'ils sont « entre eux » (c'est-à-dire dans la famille), alors qu'il faudrait le faire dans ce contexte car ce n'est qu'ainsi qu'on parvient à transmettre le vernaculaire selon lui.¹³ F de son côté concède bien que son père s'adresse parfois aux enfants en patois, mais toujours de façon marquée (ironie, taquinerie). Dans cette famille, c'est plutôt la fluidité communicative qui est mise en avant. La rupture de la

¹³ Cette opinion rejoint celle d'un dialectologue comme Knecht (1985:156).

transmission du patois, si elle crée de la culpabilité et du regret, est expliquée par la force de pénétration du français qui tend à devenir la seule langue vernaculaire de la région (comme elle l'est déjà dans toute la Suisse romande). Les représentations familiales sont bien résumées par cet énoncé produit par F à propos du français: « quand ça a besoin de place, ça pousse. »¹⁴

Les entretiens menés dans ces deux familles nous montrent que la Suisse romande est encore en phase de dilalie, comme le soutient Maître (2003), quand bien même la plupart des sociolinguistes suisses préfèrent souligner que la Suisse romande s'aligne sur l'idéologie unilingue de la France en reléguant la situation diglossique-dilalique au stade d'épiphénomène rural sans importance. Il se joue dans ces deux façons d'envisager la réalité sociolinguistique un phénomène d'échelle qu'il ne faut pas négliger. À l'échelle de la Suisse, plurilingue et polyglossique, la situation unilingue et monoglossique de la Suisse romande est saillante en comparaison avec les trois autres régions linguistiques du pays (germanophone, italophone et romanchophone), dans lesquelles l'hétérogénéité linguistique est beaucoup plus marquée. Mais à l'échelle de la Suisse romande, c'est la situation d'Évolène qui devient saillante, et notre étude permet de mettre en évidence que *pour les personnes concernées*, le vécu diglossique est toujours d'actualité et qu'il prolonge la diglossie généralisée que la Suisse romande a connue jusqu'au XVIII^e siècle.

Le processus de recouvrement linguistique initié au XIII^e siècle d'abord à l'écrit (le français remplace le latin dans certaines chartes et autres documents officiels) n'est pas achevé 1000 ans plus tard... Certaines langues mettent décidément beaucoup de temps à mourir!

En partant des discours adressés à deux chercheurs par les membres de trois générations de deux familles d'Évolène, l'une dans laquelle la transmission du patois est (provisoirement) maintenue et l'autre (provisoirement?) rompue, j'ai essayé de montrer l'existence d'un discours familial, compris comme une mise en mots propre à chaque locuteur, mais qui s'articule autour de segments de discours préfabriqué, pour rendre compte des comportements langagiers de ses membres. La nature en partie préfabriquée de ces discours est interprétée comme un indice de leur circulation dans l'environnement familial, voire dans une sphère plus large. Les extraits des entretiens de recherche ont été sélectionnés dans la mesure où ils me sont apparus comme particulièrement pertinents pour illustrer les différences de vécu microdiglossique et dilalique entre le francoprovençal et le français, vécu qui ne concerne plus que quelques centaines de personnes, mais qui n'en reste pas moins actuel et qui nous renseigne sur la lenteur du processus de substitution linguistique.

Bibliographie

- Berruto, Gaetano, 1987, « Lingua, dialetto, diglossia, dilalia », dans: Günther Holtus/Johannes Kramer (éds.), *Romania et Slavia Adriatica*, Hamburg: Buske, 57-81.
Blanche-Benveniste, Claire, 1997, *Approches de la langue parlée*, Paris: Ophrys.
Conti, Virginie/François Grin (éds.), 2008, *S'entendre entre langues voisines: vers l'intercompréhension*, Chêne-Bourg: Georg.

¹⁴ Il faut comprendre le verbe *pousser* dans ce contexte dans sa signification physique de déplacement (*to push*) et non comme une métaphore maraichère (*to grow*).

- Elmiger, Daniel/Marinette Matthey, 2005, « La diglossie vu du 'dedans' et du 'dehors': l'exemple de Bienne et d'Évolène », *TRANEL* 43 [Institut de linguistique, Université de Neuchâtel], 23-47.
- Knecht, Pierre, 1985, « La Suisse romande », dans: Robert Schläpfer (éd.), *La Suisse aux quatre langues*, Genève: Zoé.
- Maître, Raphaël, 2003, « La Suisse romande dilalique », *Vox romanica* 62, 170-181.
- /Marinette Matthey, 2003, « Le patois d'Évolène aujourd'hui... et demain? », dans: Annette Boudreau et al. (éds.), *Colloque international sur l'écologie des langues*, Paris: L'Harmattan, 45-65.
- , 2004, « Le patois d'Évolène, dernier dialecte francoprovençal parlé et transmis en Suisse », dans: Jean-Michel Éloy (éds.), *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glotto-politiques de la proximité linguistique* [Actes du colloque international réuni à Amiens du 21 au 24 novembre 2001], Paris: L'Harmattan, 375-390.
- , 2007, « Who wants to save the patois d'Évolène? », dans: Alexandre Duchêne/Monica Heller (éds.), *Discourses of endangerment: interest and ideology in the defense of languages*, London: Continuum, 76-98.
- Matthey, Marinette, 2007, « 'Est-ce que vous êtes bilingue?' Entretien de recherche et stéréotypage du bilinguisme », dans: Henri Boyer (éd.), *Stéréotypage, stéréotypes: fonctionnements ordinaires et mises en scène*, tome 4, *Langue(s) discours*, Paris: L'Harmattan, 151-162.
- /Raphaël Maître, 2007, « Poids relatif du dialecte local et du français dans un répertoire bilingue – Évolène », dans: David Trotter (éd.), *Actes du XXIVe congrès international de linguistique et de philologie romanes* [Aberystwyth, 1-6 août 2004], Vol. 2, section 4, Tübingen: Niemeyer, 49-62.
- Pannatier, Gisèle, 1995, *Le patois d'Évolène. Synchronie et diachronie d'un parler francoprovençal vivant*, Thèse de l'Université de Neuchâtel, Faculté des Lettres [non publié].
- Trumper, John, 1977, « Ricostruzione nell'Italia settentrionale: sistemi consonantici. Considerazioni sociolinguistiche sulla diacronia », dans: Raffaele Simone/Ugo Vignuzzi (éds.), *Problemi de la ricostruzione in linguistica*, Roma: Bulzoni, 259-310.
- Volochinov, Valentin Nikolevitch, 2010 [1929], *Marxisme et philosophie du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage* [Nouv. édition bilingue trad. du russe par Patrick Sériot et Inna Tylkowski-Ageeva], Limoges: Lambert-Lucas.
- Wüest, Jakob/Andres Kristol, 1985, « Introduction », dans: Andres Kristol/Jakob Wüest (éds.), *Drin de tot. Travaux de sociolinguistique et de dialectologie béarnaises*, Bern/Frankfurt am M./New York: er Lang, 1-61.

Sprachplanung im Frankoprovenzalischen: didaktische Ansätze im Wallis

Daniel ELMIGER, IRDP (Neuchâtel) und Universität Genf

Résumé

Pour les dialectes francoprovençaux, la planification linguistique concerne trois pays: la Suisse romande, des régions limitrophes dans l'est de la France (surtout la région Rhône-Alpes) ainsi que la Vallée d'Aoste dans le nord-ouest de l'Italie. Dans la première partie de la contribution, la situation dialectale, historique et sociolinguistique du francoprovençal sera brièvement esquissée, et nous mettrons l'accent notamment sur son statut actuel et sur les différentes désignations utilisées (par les sujets parlants ou par des personnes de l'extérieur: p. ex. *dialecte*, *patois*, *francoprovençal*, *arpitan*). La deuxième partie développera le thème de la politique linguistique (lorsqu'on a affaire à un groupe de dialectes/une langue régionale): quels objectifs peuvent poursuivre les activités d'aménagement linguistique en général – et lesquelles ont été réalisées dans le canton suisse du Valais? Dans la troisième partie, nous présenterons deux initiatives d'aménagement linguistique valaisan en lien avec le domaine de l'école: d'une part une série de modules d'*éveil aux langues* en lien avec les langues régionales et les dialectes et, de l'autre, un cours d'apprentissage du patois d'Évolène centré sur les compétences orales.

Zusammenfassung

Sprachplanerische Massnahmen im Bereich der frankoprovenzalischen Dialekte betreffen Regionen in drei Ländern: die Westschweiz, angrenzende Regionen im Osten Frankreichs (v. a. Region Rhône-Alpes) sowie das Aostatal im Nordwesten Italiens. In einem ersten Teil des Beitrags soll die dialektale, historische und sprachsoziologische Situation des Frankoprovenzalischen kurz skizziert werden, wobei der heutige Status und die verschiedenen (Fremd- und Eigen-)Bezeichnungen (u. a. *dialecte*, *patois*, *francoprovençal*, *arpitan*) besonders im Fokus stehen. Im zweiten Teil des Beitrags steht das Thema Sprachpolitik (im Zusammenhang mit einer Dialektgruppe/Regionalsprache) im Vordergrund: Welche Möglichkeiten für sprachplanerische Aktivitäten gibt es allgemein – und welche sind im Schweizer Kanton Wallis ergriffen worden? In einem dritten Teil sollen zwei Initiativen der Walliser Sprachpolitik genauer vorgestellt werden, die sich im Bereich Schule ansiedeln: zum einen eine Reihe von Modulen, die sich im Bereich *Begegnung mit Sprachen/éveil aux langues* mit Regionalsprachen und Dialekten befassen, und zum anderen ein Kurs für den mündlichen Dialekterwerb in der Walliser Gemeinde Évolène.

Riassunto

Per i dialetti francoprovenzali, la pianificazione linguistica concerne tre paesi: la Svizzera romanda, alcune regioni limitrofe nell'est della Francia (soprattutto la regione Rodano-Alpi) così come la Valle d'Aosta nel nord-ovest dell'Italia. Nella prima parte dell'articolo si accennerà brevemente alla situazione dialettale, storica e sociolinguistica del francoprovenzale e si metterà l'accento, in particolare, sul suo status attuale e sulle diverse designazioni utilizzate (dai parlanti stessi o da persone esterne: p. es. 'dialetto', 'patois', 'francoprovenzale', 'arpitano'). Nella seconda parte verrà sviluppato il tema delle politiche linguistiche in un contesto caratterizzato dalla presenza di un gruppo di dialetti/una lingua di minoranza: quali obiettivi possono perseguire le attività di pianificazione linguistica – e quali di queste attività sono state realizzate nel cantone svizzero del Vallese? Nella terza parte presenteremo due iniziative di pianificazione linguistica vallesana legate all'ambito scolastico: da una parte una serie di moduli d' 'Educazione plurilinguistica' legati alle lingue locali e ai dialetti; dall'altra, un corso per l'apprendimento del *patois* d'Évolène incentrato sulla competenza orale.

Rückgang und Aufbruch

Einem breiten Publikum ist die Existenz von frankoprovenzalischen Dialekten innerhalb des französischen Sprachgebiets der Schweiz (sowie in angrenzenden Gegenden¹) wohl weitgehend unbekannt. Dies hat nicht nur mit der jahrhundertelangen expliziten Förderung des Französischen zu tun, sondern auch mit der damit verbundenen Minorisierung anderer Sprachen (neben den Dialekten auch Sprachen wie das Bretonische, das Baskische und das Deutsche). Ebenfalls eine Rolle spielt die weitgehende Zurückdrängung der Dialekte aus dem öffentlichen Raum: Auch wenn heute noch Dialekt gesprochen wird, so geschieht das in der Regel im privaten Rahmen oder bei Gelegenheiten, wo die verschiedenen Gesprächsteilnehmer voneinander wissen, dass der Dialekt eine optionale Gesprächssprache ist. Für Aussenstehende gibt es demnach kaum Gelegenheiten, den gesprochenen Dialekten im Alltag zu begegnen, da Dialektsprachige im Kontakt mit ihnen sich des Französischen (oder einer anderen gemeinsamen Sprache) bedienen (vgl. dazu den Beitrag von Marinette Matthey im vorliegenden Band).

Neben der öffentlichen Absenz der Dialekte im frankoprovenzalischen Sprachgebiet spielt natürlich auch der Umstand, dass die Anzahl der Personen, welche über eine aktive oder passive Sprachkompetenz verfügen, zurückgeht, eine wichtige Rolle. Genaue Zahlen über die Anzahl der Personen mit Dialektkompetenzen in den verschiedenen Gebieten, die zum frankoprovenzalischen Sprachraum gehören, liegen nicht vor; bekannt ist lediglich, dass in gewissen Regionen (z. B. in der Schweiz die Kantone Neuenburg, Waadt und Genf) die letzten muttersprachlichen SprecherInnen schon Anfang des 20. Jahrhunderts gestorben sind.

Schätzungen über die Anzahl der Dialektsprachigen gestalten sich aus verschiedenen Gründen schwierig: Einerseits, weil die Erfassung von Sprachkompetenzen (mit teilweise unterschiedlich ausgebauten Teilkompetenzen) notorisch schwierig ist und sich nicht alle SprecherInnen kompetent selbst einschätzen können; andererseits auch, weil die Begriffe, die für die Bezeichnung der Dialekte verwendet werden, teilweise sehr unterschiedlich verstanden bzw. verwendet werden: So konnte etwa bei der Eidgenössischen Volkszählung im Jahr 2000 der „patois romand“ als Sprache angegeben werden, doch es ist anzunehmen, dass in vielen Fällen *patois* im Sinne von ‚regionales Französisch‘ aufgefasst worden ist (vgl. Lüdi/Werlen 2005, 39). 4 421 Personen haben *patois romand* als alleinige Sprache angegeben und 10 497 Personen als Sprache neben dem Französischen.

Bert und Costa (2009, 38) schätzen für die Region Rhône-Alpes, dass ungefähr ein Prozent der Bevölkerung (ca. 60 000 Personen) Frankoprovenzalisch oder Okzitanisch spricht (wobei von regionalen Häufungen auszugehen ist): Für das Frankoprovenzalische allein liegen keine genaueren Zahlen vor. Auch für das Aostatal und die übrigen italienischen Gebiete, in denen noch frankoprovenzalische Dialekte gesprochen werden, gibt es keine verlässlichen aktuellen Angaben zur Anzahl der Dialektsprechenden; in manchen Regionen scheint jedoch die Kenntnis und der Gebrauch des Dialekts noch recht hoch zu sein (vgl. Berruto 2003 und Favre 2011).

¹ Dass sich ein Teil des frankoprovenzalischen Sprachgebiets in Frankreich und im heutigen Italien befindet (v. a. in der autonomen Region Aostatal) und dass sich die Dialekte nicht nur im Spannungsfeld mit dem Französischen, sondern auch mit dem Italienischen (sowie weiteren Sprachen) bewegen, soll im Weiteren nicht vergessen, jedoch nicht jedes Mal wiederholt werden.

Der Niedergang der Dialekte im französischen Sprachraum (und im Speziellen im Gebiet des Frankoprovenzalischen) ist seit langem Gegenstand der Forschung (vgl. z. B. Kristol 2005; allgemeiner Grüner 2010 und *Langues et cité* 2011); Maître (2003) hat im Zusammenhang mit den frankoprovenzalischen Dialekten den von Berruto (1987) geprägten Begriff ‚Dilalie‘ verwendet, der – im Gegensatz zu ‚Diglossie‘ – für Kontexte gilt, in denen zwei Sprachsysteme im Alltag verwendet werden, was (wie hier im Falle der Dialekte) dazu führen kann, dass das weniger verbreitete weitgehend zurückgedrängt wird.

Sprachbezeichnungen und sprachliche Identität

Für die Bezeichnung der frankoprovenzalischen Dialekte gibt es im Französischen – aber auch im Deutschen – eine Reihe von Begriffen, deren Bedeutung sich teilweise überschneidet und die teils recht unterschiedliche Perspektiven auf die Sprachform(en) und den Bezug, der zu ihnen hergestellt wird, widerspiegeln. Am Beispiel der savoyischen Dialekte hat Costa (2011) eine Reihe von Bezeichnungen zusammengestellt, die von den SprachbenutzerInnen selbst gebraucht werden: *patois*, *savoyard*, *francoprovençal* usw. (vgl. auch Bert/Costa 2009, 23-25). Die verschiedenen Bezeichnungen unterscheiden sich in Bezug auf verschiedene Parameter:

Lokale, regionale oder überregionale Situierung

Je nach Situierung (klein- bzw. grossräumig) kann die Bezeichnung der Dialekte variieren. So kann die gleiche Dialektform als *patois de Chermignon*, *patois valaisan* oder *dialecte francoprovençal* bezeichnet werden, analog zu anderen Dialekten (z. B. in der Deutschschweiz: *Surseer Deutsch*, *Luzerndeutsch*, *Schweizerdeutsch*, *Alemannisch*).

Innen- vs. Aussenperspektive

Dialektsprechende verwenden zur Eigenbezeichnung ihres Dialekts andere Begriffe als Personen, die ‚von aussen‘ über den Dialekt sprechen (als ‚Laien‘ (Antos 1996) oder als Fachleute, z. B. in der Dialektologie): Während Dialektsprechende in der Schweiz in der Regel die Bezeichnung *patois* bevorzugen, wird in der Fachliteratur eher der allgemeine Begriff *dialecte* oder die regional spezifische Bezeichnung *francoprovençal* verwendet, der – als Fachterminus – im Alltag der Dialektsprachigen keine grosse Rolle zu spielen scheint. Auch hier sind regionale Einflüsse zu beachten: So ist etwa *patois* in der Schweiz und in manchen Regionen des Frankoprovenzalischen ein meist neutraler oder positiv besetzter Ausdruck, während er in anderen Gebieten und auch in der französischen Dialektologie oft negativ konnotiert ist und deshalb vermieden wird.

Sprachliche vs. politische Identität

Neben den herkömmlichen Bezeichnungen wie *patois* oder *francoprovençal* (Fachvokabular der Dialektologie) zur Bezeichnung der frankoprovenzalischen Dialekte ist in den letzten Jahren auch die Bezeichnung *arpitan* zu einiger Bedeutung gelangt: Sie wird im Besonderen von Personen gebraucht, die den Dialekt nicht mehr in ihrer ersten Sozialisation (in der Familie, Nachbarschaft usw.) gelernt haben, sondern ihn sich später als Zweit- bzw. Fremdsprache angeeignet haben. Viele von ihnen sind somit sogenannte *Néopatoisant-e-s* (‚Neu-Dialektsprachige‘), die weniger einer angestammten, lokalen Sprachidentität verhaftet sind,

sondern eher der Idee einer eigenständigen, überregionalen frankoprovenzalischen Sprache und Kultur.²

Generationenwechsel

Aufgrund der teilweise sehr kleinen Sprechergruppen sind wohl viele lokale frankoprovenzalische Dialekte mittelfristig vom Aussterben bedroht. Wenn zumindest grossräumige Dialekte längerfristig überleben sollen, dann ist dies ohne eine gewisse Anzahl von Neulernenden (*Néopatoisant-e-s*) kaum möglich. Allerdings ergibt sich daraus möglicherweise eine gewisse Spannung zwischen Personen, die eine lokale Mundart als Erstsprache erworben und solchen, die sie als Zweit- bzw. Fremdsprache gelernt haben und somit meist Spuren eines dynamischen Erwerbsprozesses aufweisen (Lernersprache, Aussprache mit Akzent, Spuren von Transfer von der Erstsprache usw.). Während die ersteren eher als authentischere (und womöglich idealisierte) SprecherInnen wahrgenommen werden, müssen die letzteren mit dem Stigma einer unvollkommenen Sprachbeherrschung leben und werden womöglich von der angestammten Bevölkerung nicht als vollwertige Mitglieder der Sprachgemeinschaft akzeptiert.

Eine weitere Herausforderung betrifft die überregionalen – sowie auch im Besonderen die schriftlich geführten – Kontakte zwischen Dialektsprachigen. Während sich die Kommunikation unter Dialektsprechenden früher eher auf den privaten, kleinräumigen und mündlichen Austausch beschränkte³, kommen heute neue Formen des Sprachgebrauchs hinzu, etwa die Kommunikation zwischen *Néopatoisant-e-s* und der überregional geführte schriftliche Austausch (elektronischer Austausch, Internet, Bücher usw.⁴). Sind beim mündlichen Austausch zwischen Dialektsprachigen vor allem rezeptive Kompetenzen in verschiedenen Dialekten gefordert (im Sinne der Interkomprehension, vgl. Conti/Grin 2008), so wird beim schriftlichen Austausch oft eine gewisse Harmonisierung (oder gar Standardisierung) angestrebt,⁵ bei der kleinräumige Dialektmerkmale nur beschränkt berücksichtigt werden können. Es ist demnach nicht erstaunlich, dass auf gemeinschaftlich erarbeiteten Internet-Inhalten (wie etwa der „arpitanischen“ Version der Wikipedia⁶) Schreibweisen frequent sind, die eine gewisse Vereinheitlichung anstreben.

² Der Begriff *arpitan* scheint derzeit im Internet gebräuchlicher zu sein als *francoprovençal*; zur Vermeidung der Dialektvariation im schriftlichen Sprachgebrauch wird oft ein supradialektales Schreibsystem (Orthographe de référence A – ORA, später: B – ORB; vgl. dazu die Anthologie im vorliegendem Band) verwendet (Stich 1998 und 2003). Dies ist von Seiten der Dialektologie scharf kritisiert worden (vgl. Fluckiger 2004).

³ Der Dialektgebrauch umfasste freilich schon immer auch unterschiedliche schriftliche Zeugnisse, von denen die meisten jedoch eher eine kleinräumige Verbreitung hatten.

⁴ Vgl. z. B. die *Aliance Culturèla Arpitana* (<http://www.arpitania.eu/>) oder den in ORB verfassten *Tintin-Comic L'afère Pecârd*, der es zu einiger Bekanntheit gebracht hat.

⁵ Allerdings gibt es auch Publikationen, die Beiträge in verschiedenen lokalen Dialekten veröffentlichen, z. B. die überregionale Zeitschrift *L'ami du patois*, herausgegeben von der *Fédération romande et interrégionale des patoisants (FRIP)*.

⁶ <http://frp.wikipedia.org/> (mit über 2000 Artikeln; 27. Juni 2012).

Bereiche der Sprachpolitik und ihre Ausprägung im Wallis

Während Sprachplanung (französisch: *aménagement linguistique*, manchmal auch *planification linguistique*; englisch: *language planning*) in einem weiteren Sinn alle Formen bewusster Einflussnahme auf die Sprache (ihren Status, den Sprachgebrauch, das Erlernen usw.)⁷ umfasst, handelt es sich beim Begriff Sprachpolitik (*politique linguistique*; *language policy*) in der Regel um die auf politischer Ebene getroffenen Entscheidungen, welche sich auf Sprachen, ihren Status, Gebrauch usw. beziehen. Sprachplanerische Massnahmen werden in vielen Ländern sowie auf verschiedenen Ebenen getroffen; sie beziehen sich insbesondere auf Fragen, die sich stellen, wenn mehrere Sprachen in einem Gebiet koexistieren (bzw. konkurrieren) oder wenn der Gebrauch bestimmter Sprachformen (z. B. geschriebene Standardsprache) in gewissen Kontexten verbindlich geregelt werden soll.

Funktionen der Sprachplanung im Wallis

Im Bereich Sprachplanung und Sprachpolitik wird üblicherweise zwischen Korpusplanung und Statusplanung unterschieden;⁸ im Bereich Statusplanung geht es um die Stellung der Sprachen untereinander sowie um die Funktionen, die sie in einer Gesellschaft erfüllen (sollen); bei der Korpusplanung geht es mehr um sprachliche Elemente (Wortschatz, Aussprache, Schreibung usw.).

Auf Anregung einer Arbeitsgruppe (*Groupe de travail pour la sauvegarde du patois* 2008) hat die Walliser Regierung 2008 den *Conseil du patois du canton du Valais* (im Folgenden *Dialektrat* genannt) ins Leben gerufen, der vom früheren Staatsrat Bernard Bornet präsiert wird. Seit 2011 ist der Dialektrat Bestandteil einer Stiftung (*Fondation pour le développement et la promotion du patois*), die von der Walliser Regierung und den Dialektvereinen gegründet worden ist. Zu den Aufgabenbereichen des Dialektrats gehören in erster Linie sprachliche und kulturelle Themen (er macht Vorschläge und fördert Initiativen zur Bewahrung des sprachlichen Erbes des Kantons), doch er verfolgt im weiteren Sinne auch verschiedene sprachpolitische Ziele, die im Folgenden zusammengefasst werden sollen.

In Bezug auf die frankoprovenzalischen Dialekte im Kanton Wallis lassen sich die folgenden Arbeitsbereiche festhalten, die sich direkt oder indirekt auf die beiden Bereiche Korpus und Status beziehen lassen:

Koordination der Vernetzung und der Information

Da neben den bisherigen eher sprachpflegerisch und wenig politisch agierenden Dialekt-Vereinigungen der Dialektrat eine neue Dynamik und Bündelung der bisherigen Bemühungen ermöglicht, ist eines der hauptsächlichen Ziele des Rats (bzw. der Stiftung) die Koordination und Vernetzung der bisherigen und neu hinzukommenden Interessengruppen mit dem Ziel, nicht nur den internen Informationsfluss zu verbessern, sondern auch die sprachlich-kulturellen und sprachplanerischen Aktivitäten gegen aussen zu vermitteln und zu dokumentieren. Der Dialektrat soll folglich als Sprachrohr zwischen Politik, Dialektgruppen und der Öffentlichkeit (Medien, Forschung, Schulen usw.) fungieren und als Anlaufstelle für Anfragen vonseiten der Medien und anderer interessierter Personen dienen.

⁷ Zur Begriffsgeschichte vgl. Jerger (2003: 24).

⁸ Gemäss Jerger (2003: 26) gehen die Begriffe auf Haugens und Kloss zurück.

Sammlung und Bereitstellung von Dokumentation; Unterstützung von Publikationen

Schon seit langem bemühen sich verschiedene Stellen um die Dokumentation der frankoprovenzalischen Dialekte: auf wissenschaftlicher Ebene namentlich das nationale Wörterbuch für die Westschweizer Dialekte (das *Glossaire des patois de la Suisse romande*) und das *Centre de dialectologie* (beide in Neuenburg), daneben auch Institutionen wie die Walliser *Médiathèque* oder private Vereine. Neben diesen etablierten Institutionen soll der Dialektrat dazu beitragen, sprachliche Erzeugnisse und Publikationen im Zusammenhang mit den Dialekten, ihrem Gebrauch und ihrer Wahrnehmung in der Öffentlichkeit zu sammeln, herauszugeben und für interessierte Personen bereitzustellen. Mehr als bei den bereits etablierten Strukturen steht hier sicher die Öffentlichkeitsarbeit und die Begleitung politischer Arbeit im Vordergrund.

In den ersten Jahren seines Bestehens hat der Dialektrat eine Reihe von Veröffentlichungen unterstützt, welche den Dialekt in verschiedenen Medien illustrieren: vor allem CDs (Musik: Chorlieder, Jazz, Country usw., aber auch Gesprochenes: Erzählungen, Interviews, Poesie), DVDs und Druckerzeugnisse (Broschüren, Bücher, Comics).⁹

Förderung des Gebrauchs der Sprache; Erhalt der Sprache als lebendiges Kommunikationsmedium

Neben der Vernetzung und Dokumentationsarbeit steht bei den frankoprovenzalischen Dialekten, deren Sprecherzahl weiter abzunehmen scheint, natürlich die Förderung des aktiven Sprachgebrauchs im Vordergrund. Dies nicht nur mit dem Ziel, die Dialekte als lebendige Sprachsysteme aufrechtzuerhalten, sondern auch, um ein allgemeines Bewusstsein für deren Existenz zu schaffen, denn nicht selten sind Frankophone (auch in Gegenden, wo noch Dialekt-sprachige leben) der Meinung, es gebe gar keine Dialekte mehr – oder sie wissen nicht, worum es sich dabei handeln könnte.

Neben der Förderung der Kenntnis und des Gebrauchs der Dialekte unter den Dialektsprechenden versucht der Dialektrat auch, das Sprachenlernen zu unterstützen, ob im schulischen Bereich oder in ausserschulischen Kontexten (vgl. dazu Seiten 96-104). Dabei stellen sich freilich vielerlei Fragen: Welcher Dialekt/welche Dialekte soll(en) vermittelt werden? Welcher Sprachstand kann vernünftigerweise anvisiert werden? Welchen Stellenwert können die Dialekte in einem bereits oft zwei- oder mehrsprachigen Umfeld, in dem Französisch als Hauptsprache dominiert, überhaupt erreichen? usw.

Gefördert werden auch verschiedene Veranstaltungen, bei denen Dialekt gebraucht wird oder bei denen die Dialekte ein Thema sind, z. B. Theaterdarbietungen, Fernseh- und Radiosendungen.

Massnahmen im Bereich des Status der Dialekte

Bislang verfolgt der Walliser Dialektrat keine aktive Haltung bei der Statusplanung: Das Ziel scheint in erster Linie darin zu liegen, ein öffentliches Bewusstsein für die Dialekte (sowie für deren Bedeutung für das regionale sprachkulturelle Erbe) zu schaffen. Obwohl im Jahr 2010 im Walliser Kantonsparlament eine parteiübergreifende Interessengruppe (mit dem Namen *Défense et valorisation du patois*) gegründet wurde, scheinen bislang noch keine grösseren

⁹ Eine Übersicht über die geförderten Produkte findet sich auf der Internetseite des Dialektrats: <http://www.patois.ch/>.

Vorstösse oder weitergehende politische Massnahmen geplant zu sein. Denkbar wären Massnahmen für eine verstärkte politische Förderung der Dialekte auf kantonaler Ebene oder gar die Festschreibung des Frankoprovenzalischen in der Verfassung, wie dies im Kanton Jura der Fall ist (Art. 42 Abs. 2: „[L'État et les communes] veillent et contribuent à la conservation, à l'enrichissement et à la mise en valeur du patrimoine jurassien, notamment du patois.“). Im Walliser Kontext ist zu beachten, dass die frankoprovenzalischen Dialekte im frankophonen Unterwallis auch im Lichte der Oberwalliser Dialekte (die als höchstalemannische Mundarten zum deutschen Sprachgebiet gehören) betrachtet werden müssen. Allfällige Bestrebungen, die Patois zu fördern, würden sicher dazu führen, dass auch für das „Walliserdeutsch“ ähnliche Forderungen gestellt würden.

Massnahmen im Bereich Korpusentwicklung und -ausbau

Auch im Bereich Korpusentwicklung sind vom Dialektrat bislang nur wenige konkrete Schritte eingeleitet worden. Maître und Pannatier (2009) haben für die frankoprovenzalischen Dialekte des Wallis ein einheitliches, auf der gesprochenen Sprache basiertes Schreibsystem entwickelt (die sogenannte Einheitsschreibung: *graphie commune*), das die bereits vorhandenen individuellen und regionalen Schreibkonventionen nicht ersetzen soll, sondern das diejenigen, die den Dialekt verschriftlichen wollen bzw. müssen, eine einheitliche Grundlage dafür geben soll.

Bei der Kodifizierung und beim Ausbau des Wortschatzes betreibt der Dialektrat keine eigenen Arbeiten; allerdings sind hier schon etliche Projekte im Gange (neben dem *Glossaire des patois de la Suisse romande* (Gauchat et al. 1924) auch lokale Wörterbücher wie etwa für die Dialekte von Bagnes,¹⁰ Chermignon/Ancien Lens (Laguièr/Lagger 2010) oder Savièse,¹¹ die teils von Fachleuten und teils von ambitionierten Dialektsprachigen erarbeitet werden. Dabei werden in der Regel regionale Dialekte beschrieben; eine überregionale Ausrichtung hat das – allerdings nicht unumstrittene – Wörterbuch von Stich (2003).

Akteurinnen und Akteure der Sprachplanung

Für die Realisierung der sprachpolitischen Massnahmen ist der Dialektrat auf die Zusammenarbeit mit verschiedenen Institutionen und Personen(gruppen) angewiesen, die sich in unterschiedlicher Weise im engeren oder weiteren Sinne mit der Sprachenpolitik oder mit den Dialekten befassen:

- die Mitglieder der *Commission du patois* (bzw. des *Conseil du patois*),¹² welche die Verbindungen zu den verschiedenen Bereichen herstellen und pflegen;
- die Dialektsprachigen und ihre Vereinigungen, welche die Sprache als aktives Kommunikationsinstrument benützen und bewahren;
- Patois-Unterrichtende, welche die Dialekte in Kursen lehren;
- Partnerorganisationen in angrenzenden Regionen und Ländern (im Wallis ist vor allem das benachbarte Aostatal von Bedeutung¹³);

¹⁰ <http://www2.unine.ch/dialectologie/page-8179.html>.

¹¹ <http://www.patwe.ch/> („Lexique“).

¹² Der Verfasser dieses Artikels war von 2008 bis 2011 (nicht Patois sprechendes) Mitglied des *Conseil du patois*.

- Fachleute in den Bereichen Dialektologie und Didaktik, die sich in ihrer Forschungs- und Lehrtätigkeit mit den Dialekten befassen;
- verschiedene Personen und Institutionen, die sich auf unterschiedlichen Ebenen für den Dialekt einsetzen (Vereine, Bibliotheken, Verlage usw.);
- lokale PolitikerInnen, die für die Belange der Dialektsprachigen eintreten.

Zwei Initiativen im Bereich (Sprach-)Unterricht

Seit Beginn seines Entstehens hat der Walliser Dialektrat versucht, das Erlernen der frankoprovenzalischen Dialekte zu fördern. Einerseits wurden dafür die bestehenden Angebote (vor allem an den sogenannten *Universités populaires* („Volkshochschulen“)) unterstützt (etwa durch Subventionierung der Kurse); andererseits wurde auch versucht, neue Ansätze für den Bereich Sprachenlernen und Sprachunterricht zu entwickeln, die sich mit dem herkömmlichen Sprachenunterricht an der Schule verbinden lassen. Eigentliche Dialekt-Sprachkurse an den Walliser Schulen schieden von vornherein aus, da sich der Sprachenunterricht der Walliser Schulen neu an den grossen Sprachregionen der Schweiz ausrichtet und nur wenig Spielraum für kantonale Projekte bleibt.¹⁴ Auch wäre ein obligatorischer Dialektunterricht auf Volksschulebene nur in wenigen Walliser Gemeinden, wo der Dialekt noch in wesentlichem Masse gesprochen wird, überhaupt vorstellbar.

Aus diesen Gründen wurden zwei Vorhaben umgesetzt, welche die Beschäftigung mit den Dialekten in der Schule auf eine andere Art und Weise erlauben.

Das Lehrmittel *EOLE et patois*

Beim grösseren der beiden Projekte handelt es sich um die Erarbeitung eines Lehrmittels (*EOLE et patois: éducation et ouverture aux langues patrimoniales*, Elmiger/de Pietro 2012).¹⁵ *EOLE et patois* ist ein didaktisches Instrument, das auf dem für die Westschweizer Schulen entwickelten Lehrwerk *EOLE (Éducation au langage et ouverture aux langues à l'école)* (Perregaux et al. 2003) aufbaut und dieses in Hinsicht auf die Westschweizer Dialekte komplettiert.

Ziele

EOLE et patois beruht auf dem von Hawkins (1984) entwickelten Ansatz der *language awareness* (französisch: *éveil aux langues*, deutsch: *Begegnung mit Sprachen*), bei dem die Auseinandersetzung mit verschiedenen Sprachen im Vordergrund steht. Dabei ist der Kontakt mit verschiedenen Sprachen und Varietäten kein Selbstzweck, sondern soll einerseits für Mehrsprachigkeit sensibilisieren und andererseits die Voraussetzung für sprachliche und interkulturelle Bewusstheit schaffen. Im Zentrum steht nicht das Erlernen der Sprachen, mit

¹³ Vgl. die verschiedenen Instrumente der lokalen Sprachpolitik: <http://www.patoisvda.org/>, v. a. (in der französischen Version) die Bereiche „Guichet“ und „Langue > Sauvegarde et promotion“. Mit den Dialektsprachigen und deren Organisationen in der französischen Region Rhône-Alpes (vgl. Bert/Costa 2009) besteht weniger Kontakt.

¹⁴ Im französischsprachigen Teil des Kantons wird seit 2011 der Westschweizer Lehrplan (*Plan d'études romand*) eingeführt; im deutschsprachigen Teil wird mittelfristig der Deutschschweizer Lehrplan (d. h. der sich derzeit in Entwicklung befindliche *Lehrplan 21*) verbindlich sein.

¹⁵ Sämtliche Materialien sind auch elektronisch verfügbar unter http://www.irdp.ch/eole/eole_patois/.

denen gearbeitet wird, sondern das entdeckende Erforschen von Sprachstrukturen und der Vergleich verschiedener Varietäten. Verfolgt werden dreierlei Ziele:

- *Förderung einer offenen Einstellung gegenüber (anderen) Sprachen und dem Sprachenlernen:*

Dezentrierung in Bezug auf die Erstsprache; Neugier und Offenheit gegenüber anderen Sprachen und Kulturen; Interesse für das schulische und ausserschulische Sprachenlernen; Bereitschaft, andere Sprachen zu lernen usw.

- *Erwerb von Fertigkeiten, die für das Sprachenlernen nützlich sind:*

aufmerksames Zuhören bzw. Lesen; Beobachtung und Vergleich von Sprachstrukturen; Aufbau von Strategien, die für den Umgang mit fremden Sprachen und Texten hilfreich sind usw.

- *Erwerb bestimmter Kenntnisse über Sprachen und Kulturen:*

Unterschiede zwischen Sprachen und Sprachfamilien; Eigenheiten der eigenen Sprache(n) und Kultur(en); Wissen über Schreibsysteme, Sprachgeschichte, bestimmte grammatische Eigenheiten (Genusgebrauch, Bildung des Plurals usw.).



Abb. 1

Gearbeitet wird normalerweise mit verschiedenen Sprachen, die je nach didaktischer Zielsetzung mehr oder weniger miteinander verwandt sind. Das Material für die Durchführung der Aktivitäten im Klassenzimmer ist so aufgebaut, dass die Lehrperson die berücksichtigten Sprachen nicht beherrschen muss, ebenso wenig wie die anderen Sprachen, welche zum ‚Klassenrepertoire‘ gehören (Erst- und Zweitsprachen der Kinder) und die nach Möglichkeit ebenso wie die an der Schule unterrichteten Fremdsprachen mit eingebunden werden sollen. Verschiedene Hilfestellungen (Audio-Aufnahmen, Informationen zu den Sprachen und zu den bearbeitenden Texten usw.) stehen dabei zur Verfügung.

Dass der didaktische Ansatz der Begegnung mit Sprachen das eigentliche Sprachenlernen nicht ersetzt, sondern eher ergänzt, ist nicht immer leicht zu vermitteln. Auch bei *EOLE et patois* brauchte es einige Überzeugungsarbeit, um zu zeigen, dass mit *EOLE* kein Sprachenlernen beabsichtigt wird und dass sich dieser didaktische Ansatz somit nicht dazu eignet, um eine grossflächige Sensibilisierung und Einführung in das Frankoprovenzalische zu planen.¹⁶

Aufbau

Die gedruckte Fassung von *EOLE et patois* enthält die folgenden Inhalte:

- eine allgemeine Einleitung sowie eine didaktische Hilfe für die Auswahl der passenden Aktivitäten;¹⁷
- die Aktivitäten aus den beiden *EOLE*-Bänden, die auf der Vorschul- und Primarstufe für die Auseinandersetzung mit den Dialekten vorgesehen sind (laut neuer Westschweizer HarmoS-Zählweise 1^H-8^H);¹⁸
- drei vollständig neu entwickelte Aktivitäten für die Sekundarstufe I (9^H-11^H);
- ein Anhang mit den folgenden Inhalten:
 - Dokumentation zum Thema Patois/Dialekte: Hinweise zu den verschiedenen Bezeichnungen; Geschichte und Verbreitung der frankoprovenzalischen Dialekte; heutige Situation des Frankoprovenzalischen; Einstellungen gegenüber den Dialekten;
 - Hinweise zu den verschiedenen Dialekten und den berücksichtigten Schreibsystemen;¹⁹
 - ein Stammbaum der romanischen Sprachen;

¹⁶ Allerdings kann eine Auseinandersetzung mit den lokalen oder regionalen Dialekten durchaus dazu führen, dass das Interesse für die Patois geweckt wird. Für das eigentliche Erlernen der Dialekte müssen jedoch andere Wege gewählt werden.

¹⁷ Da die Aktivitäten in *EOLE et patois* weitgehend auf diejenigen von *EOLE* aufbauen, kann auch dessen didaktische Progression übernommen werden.

¹⁸ Nicht alle Aktivitäten eignen sich für die Arbeit mit den Dialekten; deshalb wurde auf die Überarbeitung von Themen, bei denen der Dialekt keine oder bloss eine untergeordnete Rolle spielt, verzichtet (z. B. bei den Themen „Piktogramme“, „verschiedene Schriftsysteme“, „Sprechkonventionen beim Telefonieren“ oder „Verwandtschaft der germanischen Sprachen“).

¹⁹ Aufgrund der teilweise unterschiedlichen Schreibkonventionen wurde darauf verzichtet, die verschiedenen Dialekte mit Hilfe eines einzigen (phonetischen) Schreibsystems wiederzugeben. Neben der Einheitsschreibung (*graphie commune*) für die frankoprovenzalischen Dialekte (Maître/Pannatier 2009) wurden auch die jeweiligen Konventionen für das Okzitanische sowie die Dialekte der *Öil*-Sprachen berücksichtigt (Dialekte aus dem Kanton Jura, Pikardisch, Wallonisch).

- eine Bibliographie sowie eine Linkliste;
- ein Glossar mit über 100 Wörtern und Wendungen in dreizehn Sprachen und Dialekten aus dem galloromanischen Sprachraum.
- zwei Audio-CDs mit den Aufnahmen, die für die Arbeit mit *EOLE et patois* notwendig sind.

Die Inhalte des Buchs sowie der beiden CDs sind auch im Internet abrufbar (unter http://www.irdp.ch/eole/eole_patois/); ausserdem wurden die Arbeitsblätter sowie einiges Zusatzmaterial (Korrekturblätter, zusätzliches Audiomaterial) nur elektronisch veröffentlicht.

Verwendete Sprachen und Dialekte

Damit *EOLE et patois* nicht nur im Wallis, sondern auch in anderen Regionen der Schweiz (und auch anderswo) sinnvoll einsetzbar ist, wurden neben den Walliser frankoprovenzalischen Dialekten (vertreten durch Chermignon und Bagnes) auch ein Freiburger Patois (Greyerz) berücksichtigt; aus dem restlichen frankoprovenzalischen Gebiet zwei Varietäten aus dem Aostatal (Roisan und Verrayes) sowie ein savoyischer Dialekt (Cusy). Aus den übrigen galloromanischen Dialektgebieten in Frankreich und Belgien wurden das Okzitanische, Wallonische sowie das Pikardische ausgewählt.²⁰

Ein Beispiel: Des animaux en nombre



Abb. 2

Von den über zwei Dutzend Aktivitäten, die in *EOLE et patois* ausgearbeitet wurden, soll ein Beispiel (die für das 3. und 4. Primarschuljahr (5^H-6^H) vorgesehene Aktivität *Des animaux en nombre*) kurz vorgestellt werden.

²⁰ Im Glossar zusätzlich die beiden Sprachen Latein und Italienisch.

Bei *Des animaux en nombre* geht es um die Unterschiede in der gesprochenen und geschriebenen Sprache bei der Kodierung von Pluralmarkierungen. Im geschriebenen Französischen werden viele grammatische Funktionen festgehalten, die in der gesprochenen Sprache nicht realisiert werden, so u. a. zahlreiche Numerusmarkierungen. Im folgenden Beispiel werden beispielsweise nur zwei Formen (*mes* und *sont*) in der gesprochenen Sprache als Pluralformen hörbar; die Pluralsuffixe *-s* in den vier anderen Formen werden nur schriftlich realisiert:

- *Ma nouvelle voiture rouge est arrivée.* („Mein neues rotes Auto ist angekommen“)
- *Mes nouvelles voitures rouges sont arrivées.* („Meine neuen roten Autos sind angekommen“)

Diese Besonderheit des Französischen führt dazu, dass sich das Erlernen der korrekten Schreibungen als komplex und zeitaufwändig gestaltet. Da in anderen romanischen Sprachen die Markierung von Singular- und Pluralformen (mündlich und schriftlich) recht unterschiedlich realisiert wird, kann der Vergleich der verschiedenen Sprachen dabei helfen, die Regeln des Französischen besser zu verstehen – indem beispielsweise gezeigt wird, dass das stumme Plural-*s* im Französischen in anderen romanischen Sprachen einem hörbaren *-s* entspricht.

Auch in den verschiedenen Dialekten des galloromanischen Sprachgebiets gibt es ganz unterschiedliche Realisierungen von Singular- und Pluralformen, die teils dem Französischen ähnlich sind (wo hörbare Numerusmarkierungen vor allem durch Artikel und Pronomen realisiert werden), teils anderen romanischen Sprachen wie dem Italienischen (wo Pluralformen hauptsächlich durch verschiedene Vokale gekennzeichnet werden) oder dem Spanischen (das den Plural durch ein gesprochenes *-s*) markiert.

In der Aktivität *Des animaux en nombre*²¹ („Tiere in Anzahl“) wird anhand einer Reihe von Dialekten und Sprachen verglichen, wie Singular- und Pluralformen in den verschiedenen Varietäten realisiert werden. Die Unterschiede werden mit Hilfe verschiedener Beispiele aus dem Tierreich (z. B. *la souris* vs. *les souris*; *le chat* vs. *les chats*: „die Maus/die Mäuse; die Katze/die Katzen“) erarbeitet und spielerisch eingeübt. Dabei lernen die Kinder, aufmerksam zuzuhören und die Regeln des Gebrauchs von Artikeln und Substantiven in den verschiedenen Varietäten mit denen der Schulsprache (d. h. des Französischen) zu vergleichen. Eine vergleichende Zusammenstellung der wichtigsten Besonderheiten in 12 Varietäten hilft der Lehrperson bei der Durchführung der Aktivität im Unterricht.

Ein informeller Dialektkurs

Neben dem Projekt *EOLE et patois* hat der Dialektrat auch einen neuen Dialektunterricht an der Schule initiiert. Dabei handelt es sich um ein freiwilliges Angebot ausserhalb des verbindlichen Stundenplans, das in der ersten Hälfte des Jahres 2011 entwickelt und im Schuljahr 2011/2012 von über sechzig SchülerInnen besucht worden ist.²²

²¹ In *EOLE*: Band 2, S. 75-88; in *EOLE et patois*: S. 133-144.

²² Die Auswertung der Erfahrungen aus dem ersten Kurs stehen derzeit (Sommer 2012) noch aus, allerdings steht fest, dass die Mehrheit der Kursteilnehmenden den Dialektunterricht im kommenden Schuljahr fortsetzen möchte.

Grundsätze

Für die beabsichtigte Zielgruppe (Kinder und Jugendliche) stand bisher kaum geeignetes Lehrmaterial zur Verfügung (Lehrmittel wie *Predzin patoué/Parlons patois* der *Fédération valaisanne des amis du patois* (1990) richten sich eher an erwachsene Lernende). Da die Neukonzeption und Erarbeitung eines gänzlich neuen Lehrwerks kaum realistisch schien, wurde entschieden, dass für neue fakultative Dialektkurse ein möglichst einfacher Ansatz verfolgt werden sollte.²³ Der Kurs beruht auf den folgenden Grundsätzen:

- *Schwerpunkt auf der gesprochenen Sprache:*

Dialekt wird hauptsächlich gesprochen und nur vereinzelt schriftlich festgehalten. Somit soll der Dialektunterricht so weit wie möglich auf mündlicher Kommunikation beruhen, wobei zuerst vor allem das Hörverständnis trainiert wird, bevor die Sprache auch produktiv verwendet wird.

- *Schwerpunkt auf aktiver Sprachverwendung:*

Der Dialekt soll vor allem durch konkretes sprachliches Handeln vermittelt werden; das explizite Lernen von Sprachmitteln (Wortschatz, Grammatik) soll so weit wie möglich vermieden werden.²⁴

- *Nebeneinander von Französisch und Dialekt:*

Der Unterricht braucht nicht vollständig in der Zielsprache stattzufinden, sondern neben dem Dialekt kann und soll auch das Französische zugelassen werden, und zwar vonseiten der Lehrpersonen wie auch der Lernenden. Dies entspricht der Lebenswirklichkeit der Dialektsprechenden und hilft auch den Lernenden beim Einstieg in den Patois.

- *Förderung des Verständnisses mehrerer Dialekte:*

Während im Kurs ein einzelner lokaler Dialekt im Vordergrund steht (im ersten Kurs der *patois d'Évolène*), soll – in Anlehnung an das Konzept der Interkomprehension (Conti/Grin 2008) – auch die rezeptive Kompetenz verschiedener benachbarter Dialekte gefördert werden.

- *Toleranz gegenüber Fehlern:*

In einer Einleitung zu den Kursmaterialien wurde darauf hingewiesen, dass Fehler ein notwendiger Bestandteil jedes Sprachenlernens sind und dass die Unterrichtenden sie – wenn nötig – eher implizit (durch korrekte Umformulierung) als explizit berichtigen sollen.

²³ Entwicklung der Materialien durch Daniel Elmiger und Janine Barmaz.

²⁴ Bei der Vorbereitung der Materialien hat sich allerdings gezeigt, dass ein Sprachunterricht ganz ohne Grammatik und Wortschatz kaum vorstellbar erschien. Deshalb wurden für jedes Modul eine unverbindliche Wortschatzliste und grammatische Hinweise zusammengestellt. Die Kursleiterinnen wurden jedoch gebeten, auf explizite Grammatikarbeit zu verzichten.

Aufbau

Die Kursmaterialien sind als Module konzipiert worden, die jeweils in zwei bis vier Lektionen durchgearbeitet werden können. Die Module orientieren sich an den Sprachhandlungen, die einerseits für das Leben in einer dialektsprachigen Umwelt und andererseits für das Sprechen über Sprache und Sprachenlernen wichtig sind.

Für jedes Modul wurden Vorschläge für sprachliche Aktivitäten gemacht, die sich so gut wie möglich auf die Lebenswirklichkeit der Kursteilnehmenden beziehen und auch deren Mitarbeit erfordern, indem sie beispielsweise Material von zu Hause in den Kurs mitnehmen. Daneben wurden für jedes Modul Vorschläge für Wortschatzfelder und grammatische Phänomene gemacht, die im Kurs behandelt werden können. Bei der praktischen Durchführung ihres Kurses sind die Unterrichtenden weitgehend frei; es ist vorgesehen, dass die Erfahrungen des ersten Kursjahres in die weitere Entwicklung mit einfließen.

Themen

Die wichtigsten Themen der ersten fünf Module, die fertig ausgearbeitet wurden, werden im Folgenden kurz zusammengefasst:

- *1: Sich vorstellen, andere grüssen*
 - sich vorstellen;
 - andere begrüßen, Grussformeln kennen;
 - andere Personen vorstellen und einfache Dinge über sie sagen.
- *2: Fragen stellen*
 - verschiedene Frageformen (v. a. direkte, indirekte Fragen) verstehen und anwenden;
 - einander Fragen stellen, um mehr voneinander zu erfahren;
 - von eigenen Interessen (Hobbies, Vorlieben usw.) erzählen.
- *3: Von der Familie sprechen*
 - von der Familie und der Verwandtschaft sprechen (z. B. mit Hilfe eines Stammbaumes);
 - sagen, wer in der Familie welche Aufgaben erledigt – und wer was machen muss, darf, will usw. (Modalverben kennen und anwenden);
 - Possessivpronomen kennenlernen und anwenden.
- *4: Ziffern und Zahlen*
 - Ziffern und Zahlen erkennen und gebrauchen können (Kardinal- und Ordinalzahlen);
 - sagen können, wie teuer etwas ist; ob es teurer/günstiger ist als eine andere Ware usw.;
 - zählen und einfache Rechnungen durchführen.
- *5: Diskutieren – und mit dem Stress umgehen, dass man nicht alles versteht*
 - diskutieren und bei Nichtverständnis signalisieren, dass man nicht verstanden hat;
 - nachfragen können, um Wiederholung bitten usw.;
 - über das Verstehen und Sprechen reden.

Für die weiteren Kurse sind die folgenden Inhalte vorgesehen:

- *6: Von der Zeit und vom Wetter sprechen*
 - wissen, wie man von der Zeit spricht (Uhrzeit; Wochentage, Monate, Jahreszeiten usw.);
 - vom Wetter sprechen und über gegenwärtiges, zukünftiges und vergangenes Wetter reden;
 - Ereignisse zeitlich einordnen.
- *7: Von Beschäftigungen, von der Schule und von der Freizeit sprechen*
 - verschiedene Beschäftigungen (private, schulische, berufliche) kennen und davon sprechen;
 - erzählen, wer wann welcher Beschäftigung nachgeht;
 - sagen, was man später gerne machen möchte.
- *8: Definieren und erklären*
 - Oberbegriffe kennen und gebrauchen, wenn ein bestimmter Begriff nicht bekannt ist;
 - Gegenstände und Begriffe mit Hilfe einer Umschreibung oder eines Oberbegriffs definieren;
 - Wortfamilien erstellen und darüber reden.
- *9: Eigenschaften benennen und Dinge beschreiben*
 - Eigenschaften von Gegenständen, Personen usw. benennen und danach fragen;
 - über abstrakte Begriffe sprechen;
 - Adjektive und andere beschreibende Sprachmittel verstehen und anwenden.
- *10: Orte und Räume*
 - Bilder und Orte beschreiben; die dafür nötigen Sprachmittel (Präpositionen, Adverbien usw.) richtig anwenden;
 - Wegbeschreibungen formulieren und verstehen.
- *11: Über Wünsche, Mögliches und Irrales sprechen*
 - Konjunktivformen verstehen und anwenden;
 - über Wünsche sprechen;
 - sich eine andere Wirklichkeit vorstellen und darüber reden.
- *12: Interessante Themen finden und verstehen*
 - Texte, Musik, Sendungen usw. finden und vorstellen;
 - Strategien zum Verstehen ausprobieren und festigen;
 - sich über das Gelesene/Gehörte austauschen.
- *13: Von sich, seinen Gefühlen und Emotionen sprechen*
 - sagen, wann und weshalb man bestimmte Gefühle und Emotionen empfindet, wann man Hunger, Durst hat usw.;
 - von seinem Körper sprechen;

- sagen können, was man mit welchen Körperteilen macht;
- von Gesundheit und Krankheit(en) sprechen.

- 14: *Vom Wallis und seiner Tradition sprechen*
 - von der lokalen Kultur sprechen (Spezialitäten, Feste, Traditionen);
 - die lokale Kultur mit anderen Kulturen vergleichen;
 - von der eigenen Herkunft sprechen.

- 15: *Formulieren, was man noch lernen möchte*
 - über das eigene Lernen sprechen;
 - beschreiben, was noch zu tun ist;
 - Wege finden, um das Sprachenlernen fortzuführen.

Die beiden vorgestellten Instrumente, d. h. der weitgehend entdeckende Ansatz von *EOLE et patois* sowie der eher informell konzipierte Patois-Kurs, zeigen auf, dass in der Westschweiz ein wachsendes Interesse für die frankoprovenzalischen Dialekte sowie allgemein für eine vertiefte Auseinandersetzung mit dem regionalen sprachlichen und kulturellen Erbe zu bestehen scheint. Die sprachpolitische Arbeit des Walliser Dialektrats in den letzten Jahren hat zumindest schon dazu beigetragen, dass das öffentliche Bewusstsein für die Dialekte – sowie die Tatsache, dass sie in einigen Regionen noch gesprochen werden – geschärft worden ist.

Zwar liegen nun Instrumente für die schulische Auseinandersetzung mit den Patois vor, die – namentlich im Fall von *EOLE et patois* – dabei helfen können, das sprachliche Erbe der Westschweiz besser zu verstehen und mit der modernen Lebens- und Sprachwirklichkeit zu verbinden. Ob sie in entscheidender Weise dazu beitragen können, das langsame Verschwinden der Dialekte hinauszuzögern oder gar abzuwenden, ist jedoch mehr als fraglich: Das Neu- oder Wiedererlernen einer Sprache kann zwar unterstützend wirken, doch wenn sie nicht innerhalb der Region – und dort vor allem im Familien- und Bekanntenkreis – weitergegeben und auch aktiv verwendet wird, scheint es mittelfristig wenig Hoffnung für ein Überleben der Westschweizer Patois als lebendige, gesprochene Sprachen zu geben.

Bibliographie

- Antos, Gerd, 1996, *Laien-Linguistik. Studien zu Sprach- und Kommunikationsproblemen im Alltag. Am Beispiel von Sprachratgebern und Kommunikationstrainings*, Niemeyer: Tübingen.
- Baude, Olivier/Jean Sibille/Jean-Baptiste Martin (Hg.), 2011, *Le francoprovençal [Langues et cité, 18]*, Paris: Délégation générale à la langue française et aux langues de France.
- Berruto, Gaetano, 1987, „Lingua, dialetto, diglossia, dilalia“, in: Günter Holtus/Johannes Kramer (Hg.), *Romania et Slavia adriatica*, Hamburg: Buske, 57-81.
- , 2003, „Valle d'Aosta, tante Valli d'Aosta? Considerazioni sulle dimensioni del plurilinguismo in una comunità regionale“, in: Fondation Émile Chanoux (Hg.), *Une Vallée d'Aoste bilingue dans une Europe plurilingue/Una Valle d'Aosta bilingue in un'Europa plurilingue*, Aoste: Fondation Émile Chanoux, 44-53.
- Bert, Michel/James Costa (Hg.), 2009, *Francoprovençal et occitan en Rhône-Alpes*, Lyon: Université Catholique [Institut Pierre Gardette].

- Conti, Virginie/François Grin (Hg.), 2008, *S'entendre entre langues voisines: vers l'intercompréhension*, Chêne-Bourg: Georg.
- Costa, James, 2011, „Patois, gaga, savoyard, francoprovençal, arpitan... Quel nom pour une langue?“, in: Olivier Baude/Jean Sibille/Jean-Baptiste Martin (Hg.), *Le francoprovençal*, 6.
- Elmiger, Daniel/Jean-François de Pietro (Hg.), 2012, *EOLE et patois: éducation et ouverture aux langues patrimoniales*, Neuchâtel: IRDP.
- Elmiger, Daniel/Marinette Matthey, 2006, „La diglossie vu du ‘dedans’ et du ‘dehors’: l'exemple de Bienne et d'Évolène“, *TRANEL* 43 [Institut de linguistique, Université de Neuchâtel], 23-47.
- Fédération valaisanne des amis du patois, 1990, *Predzin patoué/Parlons patois*, Sion: FVAM.
- Fluckiger, Éric, 2004, „Dominique Stich, Dictionnaire des mots de base du francoprovençal. Orthographe ORB supradialectale standardisée. Avec la collaboration de Xavier Gouvert et Alain Favre, Thonon-les-Bains (Le Carré) 2003, XIII + 591 p.“, *Vox Romanica* 63, 312-319.
- Gauchat, Louis/Jules Jeanjaquet/Ernest Tappolet (Begr.), seit 1924, *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel/Paris: Victor Attinger, dann Genève: Droz.
- Groupe de travail pour la sauvegarde du patois, 2008, *Le patois mort ou vif?: Un choix historique*, Sion: Département de l'éducation, de la culture et du sport
[https://www.vs.ch/NavigData/DS_313/M19281/fr/0Rapport%20GT%20Patois.pdf].
- Grüner, Laure, 2010, *Les patois valaisans*, Berne: Académie suisse des sciences humaines et sociales
[<http://www.assh.ch/sagw/oeffentlichkeitsarbeit/publikationen/publis-schwerpunkte/publis-k.html>].
- Hawkins, Eric, 1984, *Awareness of Language: An Introduction*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Jerger, Christian, 2003, *Zur Korpusplanung einer romanischen Minderheitensprache: Die Wörterbücher des Korsischen und ihre Leistung vor dem Hintergrund von Sprachkontakt und Sprachausbau*, Berlin: Technische Universität [genehmigte Dissertation].
- Kristol, Andres, 2005, „Politiques et discours linguistiques explicites en Suisse occidentale (XV^e-XVIII^e siècles)“, in: Académie suisse des sciences humaines et sociales (Hg.), *Sprachendiskurs in der Schweiz: vom Vorzeigefall zum Problemfall?/Le discours sur les langues en Suisse: d'un modèle d'exemple à un cas problématique?*, Bern: Édition de l'ASSHS, 49-64.
- Laguèr, Andri/André Lagger, 2010, *Patois de l'Ancien Lens/Patouè dou Gran Cômôn*, Sierre: Éditions à la carte.
- Lüdi, Georges/Iwar Werlen et al. (Hg.), 2005, *Sprachenlandschaft in der Schweiz/Le paysage linguistique en Suisse*. Neuchâtel: Bundesamt für Statistik.
- Maître, Raphaël, 2003, „La Suisse romande dilalique“, *Vox Romanica* 62, 170-181.
- /Marinette Matthey, 2004, „Le patois d'Évolène, dernier dialecte francoprovençal parlé et transmis en Suisse“, in: Jean-Michel Éloy (Hg.), *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique. Actes du colloque international réuni à Amiens, du 21 au 24 novembre 2001*, Paris: L'Harmattan, 375-390.
- /Gisèle Pannatier, 2009, *Graphie commune pour les patois valaisans. Première version (septembre 2009)* [zuerst erschienen in der Nr. 143 (Sept. 2009) der Zeitschrift *L'ami du patois* (93-103), http://www.wikivalais.ch/index.php/Graphie_commune_pour_les_patois_valaisans (28.6.2012)].
- Perregaux, Christiane et al. (Hg.), 2003, *Éducation au langage et ouverture aux langues à l'école (EOLE)* (2 vol.), Neuchâtel: Secrétariat général de la CIIP.
- Stich, Dominique, 1998, *Parlons francoprovençal: Une langue méconnue*, Paris: L'Harmattan.
- , 2003, *Dictionnaire francoprovençal/français, français/francoprovençal. Dictionnaire des mots de base du francoprovençal. Orthographe ORB supradialectale standardisée*, Thonon-les-Bains: Le Carré.

Anthologie de textes romands en francoprovençal

Nous proposons ici des textes¹ en francoprovençal provenant de cinq cantons romands, écrits à diverses époques. La graphie originale et la traduction en français sont accompagnées d'une transcription dans la graphie supradialectale conçue par Dominique Stich.² Comme cette tentative de standardisation ne fait pas l'unanimité, tant parmi les linguistes que les locuteurs, il convient d'exposer quelques éléments d'un débat – parfois virulent – qu'on ne peut ignorer. En 1998, souhaitant concilier unité de la langue et pluralité dialectale, Stich a proposé une orthographe unifiée pour écrire les différentes variétés du francoprovençal, en s'inspirant des conventions graphiques du français et de l'occitan, dite 'orthographe de référence A' (ORA), suivie, dans son dictionnaire bilingue paru en 2003, d'une version modifiée (dite ORB).

Pour Stich, il importe de disposer d'une graphie permettant de transcrire des textes que leur graphie phonétique rend difficiles à lire en dehors de leur zone restreinte de diffusion, et de faciliter ainsi un enseignement qui, outre les textes locaux, pourrait utiliser davantage de productions provenant de l'ensemble du domaine. Il n'exclut toutefois pas que ce système puisse coexister avec des démarches d'unification régionale (comme la graphie de Conflans, conçue en Savoie, ou, plus récemment, la graphie proposée par Raphaël Maître et Gisèle Pannatier avec l'appui des autorités valaisannes). Et bien qu'il suggère une prononciation de référence, Stich rappelle que chaque locuteur peut utiliser sa prononciation, en apprenant à associer à tel graphème le phonème correspondant dans son parler. Le verbe *changier* ('changer') peut ainsi correspondre à diverses réalisations (notées ici en graphie de Conflans): *tsandzi* ou *tsandjé* (Suisse romande), *tsandzé* (Aoste), *shanzhi* ou *tsandzé* (Savoie), *changi* (Lyon), *shèzhyè* (Bresse) – d'autres réalisations pouvant être attestées dans chacune de ces régions.

Une première critique souligne la relative complexité du système ORB – si cohérent soit-il – lorsqu'il s'agit de l'écrire, mais aussi sa difficile utilisation dans l'enseignement lorsque les apprenants (voire les enseignants), s'ils ne sont pas des patoisants actifs, ne décèlent pas spontanément la forme régionale à laquelle doit renvoyer la forme en ORB – ce qui les éloignerait du parler local qu'il s'agit d'enseigner ou qui obligerait à envisager de complexes manuels d'apprentissage où coexistent deux graphies.

En outre, selon Stich, chaque mot écrit en ORB devrait idéalement rappeler la forme qui était la sienne dans la zone de cristallisation du francoprovençal avant son émiettement en de multiples variétés; ainsi, c'est bien l'étymon *glacia* ('glace') qui aurait donné – et ce ne sont que quelques exemples parmi d'autres variantes – *glyafe* en Savoie, *yasse* en Suisse, *lyache* en Bresse, *lyassi* en Dauphiné. Or, cette vision est contestée par des linguistes pour qui il n'y a pas *une* zone unifiée qui s'est peu à peu morcelée, mais plutôt divers parlars – certes proches – qui ont émergé conjointement dans une certaine zone de la Galloromania à partir du latin pratiqué par diverses populations.

Quelle qu'ait été la genèse de la zone francoprovençale, il reste que la forme *gllace* proposée par Stich, avec son graphème particulier – *gll* –, offre l'avantage de se rapprocher à la fois des parlars francoprovençaux où l'on prononce le *g* initial et de ceux où on ne trouve que la semi-voyelle *y* – le même système existe pour le graphème *cll*, par exemple dans *cllou* ('clou'). Par ailleurs, une consonne

¹ Hormis le texte 5, ils sont extraits d'un document de travail fourni par Dominique Stich sous forme électronique (9 fév. 2012), anthologie de 324 pages constituée de textes provenant de l'ensemble du domaine francoprovençal et intitulée *Littérature francoprovençale (commencée début 2001 après la remise de la thèse)*. Les traductions en français ont été reprises telles quelles – sauf dans de rares cas où elles ont été rendues plus littérales pour faciliter la compréhension.

² Stich, Dominique, 2003, *Dictionnaire francoprovençal/français – français/francoprovençal*, Thonon-les-Bains: Le Carré.

finale permet souvent de repérer un mot qui rappelle un terme français – *côp* ('coup'), *pél* ('peau') – car dans cette écriture où le principe étymologique de l'orthographe du français est très présent, ces consonnes ne notent pas des phonèmes (sauf pour certaines liaisons), mais facilitent la lecture et distinguent les homonymes. Notons que pour tenir compte de particularités régionales, Stich propose divers aménagements, par exemple pour signaler une dénasalisation (l'accent grave sur le *e* de *vènt* suggère la prononciation 'vè') ou une interdentale (le *h* ajouté au *t* dans *nouthron*).

D'autres types de critiques évoquent le côté artificiel de l'entreprise et la transformation notable de la forme même de la langue. Les locuteurs scripteurs ayant souvent tendance à oraliser ce qu'ils voient selon leur langue de référence (en l'occurrence le français), le projet conduirait à réinventer le francoprovençal. S'il peut paraître séduisant par sa poésie créatrice, il peut aussi être perçu comme une démarche décalée et contraire à la tradition orale de transmission des patois, dans la mesure où on entend aménager tardivement un standard pour une langue qui n'a jamais été utilisée à l'écrit dans des fonctions politico-administrative (la langue d'oïl a rempli cette fonction, après le latin, dès le XIII^e siècle), et qui n'a vraisemblablement jamais fait l'objet d'une conscience linguistique commune entre les locuteurs des différentes aires du domaine – en effet, seuls les linguistes lui accordent une existence autonome depuis la moitié du XIX^e siècle. C'est alors la dimension anachronique et idéologiquement marquée de cette proposition d'aménagement qui est récusée, le fait qu'il s'agirait d'imposer une vision transnationale certes éloignée de tout discours de type nationaliste, mais qui apparaîtrait forcée, ne correspondant ni à une réelle demande sociale, ni à l'expérience de patoisants attachés à leur variante locale – qui reste la langue du cœur.

Les défenseurs de l'ORB sont souvent des néolocuteurs, qui commencent à l'utiliser sur Internet (Wikipédia et divers forums). Ils font quant à eux valoir que l'aménagement de la langue n'est pas l'apanage des linguistes – même si leur rôle est central – et ils assument le fait qu'il relève aussi de décisions d'ordre idéologique ou politique. Ils estiment que le francoprovençal n'est pas moins digne que d'autres langues de disposer d'une norme, ou encore que le plaisir de la lecture d'un texte en ORB serait bien supérieur à celui que procurent des graphies phonétiques qu'apprécieraient surtout les spécialistes. Ils se félicitent de disposer d'un instrument de communication structuré et 'moderne' – Stich propose du reste des néologismes comme *pignochière* (fastfood), *panètes* (corn-flakes), ou *ècovelyère* (déchetterie). Plus ou moins explicitement, ils arguent que les réticences de (néo)locuteurs nostalgiques des parlers locaux 'purs' s'estomperont par la force des choses avec la disparition progressive des patoisants natifs. En anticipant sur l'extinction de la pratique traditionnelle des parlers (micro)régionaux, ils entendent préparer le terrain à une forme de survie à long terme de la troisième langue galloromane, et faire en sorte que la baisse du nombre des locuteurs de variantes locales soit compensée par l'augmentation du nombre de personnes maîtrisant la norme supradialectale. C'est cette nouvelle masse critique qui permettrait de faire du francoprovençal une langue de culture et d'enseignement, et de favoriser la large diffusion tant de textes du patrimoine littéraire que de créations originales. Souvent conscients des reproches d'utopisme ou d'irréalisme que leur vaut leur projet, les adeptes de l'ORB rappellent que d'autres groupes linguistiques – Basques, Bretons, Occitans ou Romanches – ont mis parfois des décennies pour s'entendre sur une graphie commune.

Le débat reste ouvert – et émotionnel –, mais chacun pourra se faire ici une idée de la pertinence et de la lisibilité de la graphie ORB, ainsi que de la nécessité qu'il y a ou non de promouvoir une approche supradialectale dans la zone francoprovençale.

LES ÉDITEURS

Anthologie welschschweizerischer Texte in Frankoprovenzalisch

Wir präsentieren hier einige Texte¹ in Frankoprovenzalisch aus fünf Kantonen in der französischen Schweiz, die zu verschiedenen Zeiten geschrieben wurden. Der Originalschreibweise und der französischen Übersetzung wurde eine Transkription in der von Dominique Stich konzipierten supradialektalen Schreibweise hinzugefügt. Da dieser Versuch einer Standardisierung sowohl unter den Sprachforschern als auch unter den Sprechern keine allgemeine Zustimmung findet, empfiehlt es sich, einige Grundzüge einer manchmal heftigen Debatte darzustellen, die nicht ignoriert werden kann. Im Jahr 1998 schlug Stich, geleitet von dem Wunsch, die Einheit der Sprache und die Pluralität der Dialekte in Übereinstimmung zu bringen, eine vereinheitlichte Schreibweise für die verschiedenen Varietäten des Frankoprovenzalischen vor, bei der er sich an den Schreibregeln des Französischen und des Okzitanischen orientierte. Diese Schreibweise wurde ‚orthographe de référence A‘ (ORA) genannt. In seinem 2003 erschienenen zweisprachigen Lexikon² folgte eine abgeänderte Version (ORB).

Für Stich kommt es darauf an, über eine Schreibweise zu verfügen, die es ermöglicht, Texte zu transkribieren, welche ausserhalb ihres begrenzten Verbreitungsgebiets wegen ihrer phonetischen Schreibweise schwierig zu lesen sind, und die somit einen Unterricht erleichtern würde, bei dem ausser regionalen Texten mehr Werke aus dem Gesamtsprachraum benützt werden könnten. Er schliesst dennoch nicht aus, dass dieses System gleichzeitig neben anderen Modellen für eine regionale Vereinheitlichung existieren kann, wie die in Savoyen konzipierte ‚graphie de Conflans‘ oder die Schreibweise, die vor kürzerer Zeit von Raphaël Maître und Gisèle Pannatier mit der Unterstützung der zuständigen Walliser Behörden vorgeschlagen wurde. Obwohl er Empfehlungen für die Aussprache unterbreitet, erinnert Stich daran, dass jeder Sprecher *seine* Aussprache verwenden kann, indem er lernt, ein bestimmtes Graphem mit dem entsprechenden Phonem in seiner Mundart in Verbindung zu bringen. So kann das Verb *changîér* (fz. *changer*, dt. ‚wechseln‘) verschiedenen Realisierungen entsprechen (hier in der Schreibweise von Conflans festgehalten): *tsandzi* oder *tsandjé* (Westschweiz), *tsandzé* (Aosta), *shanzhi* (Savoyen), *changi* (Lyon) und *shèzhyè* (Bresse) – zahlreiche andere Realisierungen können in jedem dieser Gebiete belegt werden.

In einer ersten Kritik wird die relativ hohe Komplexität des ORB-Systems – wenn es darauf ankommt, zu schreiben – hervorgehoben, so kohärent es auch sein mag, aber vor allem die Schwierigkeit seiner Anwendung im Unterricht, wenn die Lernenden (oder gar die Lehrkräfte), sofern sie keine aktiven Dialektsprecher sind, nicht spontan die regionale Form erkennen, auf die die ORB-Form hinweisen soll. Das bringe sie von der regionalen Sprechweise ab, die eigentlich unterrichtet werden soll, oder es müssten komplexe Lehrbücher in Betracht gezogen werden, in denen beide Schreibweisen koexistieren.

Im Idealfall sollte laut Stich jedes in ORB geschriebene Wort an die Form erinnern, die es im Gebiet der Fixierung des Frankoprovenzalischen vor seiner Zersplitterung in vielfältige Varietäten hatte. So hätte das Etymon *glacia* (fz. *glace*, dt. ‚Eis‘) die Wörter *glyafe* in Savoyen, *yasse* in der Schweiz, *lyache* in der Bresse und *lyassi* in der Dauphiné ergeben – und das sind nur einige Beispiele unter anderen Varianten. Diese Auffassung wird jedoch von Linguisten bestritten, für die es kein einheitliches Gebiet gegeben hat, das sich nach und nach aufgeteilt hätte, sondern vielmehr verschiedene, freilich ähnliche, Sprechweisen, die sich in einem gewissen Gebiet der Galloromania gleichzeitig aus dem Lateinischen entwickelt hätten, das von verschiedenen Einwohnerschaften gesprochen wurde.

¹ Abgesehen von Text 5 stammen alle Texte von einem Arbeitspapier, das Dominique Stich uns in Form eines elektronischen Dokumentes zur Verfügung gestellt hat (9. Februar 2012), einer Anthologie von 324 Seiten, bestehend aus Texten aus dem gesamten frankoprovenzalischen Gebiets mit dem Titel *Littérature francoprovençale (commencée début 2001 après la remise de la thèse)*. Die französischen Übersetzungen sind auch daraus entnommen, ausser in einigen wenigen Fällen, in denen sie wörtlicher wiedergegeben sind, um das Verständnis zu erleichtern.

² Stich, Dominique, 2003, *Dictionnaire francoprovençal/français – français/francoprovençal*, Thonon-les-Bains: Le Carré.

Wie das frankoprovenzalische Gebiet auch entstanden sein mag, die Form *gllace*, die Stich unterbreitet, hat den Vorteil, dass sie sich mit einem besonderen Graphem – *gll* – zugleich den frankoprovenzalischen Sprechweisen annähert, bei denen die Initiale *g* ausgesprochen wird, und denen, die nur den Halbvokal *y* aufweisen. Dasselbe System existiert bei dem Graphem *cll*, etwa in *cllou* (fz. *clou*, dt. ‚Nagel‘). Im Übrigen kann durch einen Endkonsonanten oft ein Wort verstanden werden, das auf ein französisches Wort hinweist, wie *côp* (fr. *coup*, dt. ‚Schlag‘) oder *pél* (fr. *peau*, dt. ‚Haut‘), denn in jener Schreibweise, in der das etymologische Prinzip der französischen Orthographie vorherrscht, verweisen diese Konsonanten auf keine Phoneme (ausser bei gewissen Liaisons), sondern erleichtern das Lesen und unterscheiden zwischen den Homonymen. Es muss hervorgehoben werden, dass Stich, um den regionalen Besonderheiten Rechnung zu tragen, verschiedene Anpassungsvorschläge unterbreitet, zum Beispiel, um eine Entnasalierung zu bezeichnen (der Gravis auf dem *e* von *vènt* signalisiert die Aussprache [vɛ] anstatt [vɑ̃]) oder einen Interdental (das *h*, das dem *t* in *nouthron* (‚unser‘) hinzugefügt werden kann).

Andere Kritiken weisen auf den künstlichen Aspekt des Unterfangens hin, sowie auf die beträchtliche Umformung der Sprache selbst. Da die Sprecher-Schreiber oft dazu neigen, das, was sie sehen, gemäss ihrer Bezugssprache (in diesem Fall das Französische) auszusprechen, führe das Projekt dazu, das Frankoprovenzalische neu zu erfinden. Wenn es durch seine schöpferische Poesie attraktiv erscheinen mag, so könne es auch als ein allzu unorthodoxes Unterfangen angesehen werden, das im Gegensatz zur Tradition der mündlichen Weitergabe der Mundarten stehe – da dadurch zu einem späten Zeitpunkt eine Sprache standardisiert werde, der als schriftlicher Form nie politisch-administrative Befugnisse zukamen (nach dem Latein hatten die alten nordfranzösischen Dialekte seit dem 13. Jahrhundert diese Funktion inne), und die wahrscheinlich nie Gegenstand eines gemeinsamen Sprachbewusstseins unter den Sprechern der verschiedenen Teile des Sprachraums waren – da nur die Linguisten ihr seit der Mitte des 19. Jahrhunderts eine eigenständige Existenz zugestehen. So wird auch das Anachronistische und Ideologische an diesen sprachplanerischen Initiativen kritisiert, sowie die Tatsache, dass es sich darum handle, eine transnationale Vorstellung aufzuoktroieren, die zwar nicht an einen nationalistischen Diskurs gebunden sei, die aber forciert erscheine, da sie weder einer echten sozialen Forderung nachkomme, noch dem Sprachbewusstsein der mundartlichen Sprecher entspreche, die an ihrer einheimischen Variante hängen – die die Sprache des Herzens bleibt.

Die Anhänger der ORB sind oft Neusprecher, die anfangen, diese im Internet zu benützen – auf Wikipedia und verschiedenen Foren. Sie machen ihrerseits geltend, dass Sprachplanung kein Vorrecht der Linguisten sei – selbst wenn diese dabei eine Hauptrolle spielten –, und sie bekennen sich dazu, dass sie auch von Entscheidungen ideologischer oder politischer Natur abhängt. Sie sind der Ansicht, dass das Frankoprovenzalische nicht weniger als andere Sprachen verdient, eine Norm zu besitzen oder dass das Lesevergnügen bei einem ORB-Text viel grösser sei als bei Texten, die in einer phonetischen Schrift verfasst sind, welche vor allem Spezialisten goutieren. Sie begrüssen es, dass sie über ein strukturiertes, ‚modernes‘ Kommunikationsmittel verfügen – Stich präsentiert übrigens Neologismen wie *pignochière* (‚Fast Food‘), *panètes* (‚Cornflakes‘) oder *ècovelyère* (‚Müllsammelstelle‘). Sie machen mehr oder weniger eindeutig geltend, dass die Vorbehalte der Sprecher und Neusprecher, die sich nach ‚reinen‘ lokalen Mundarten sehnen, zwangsläufig nachlassen würden durch das allmähliche Aussterben der Patois-Muttersprachler. Indem sie das Verschwinden der althergebrachten Ausübung der (mikro-)regionalen Mundarten antizipieren, wollen sie den Boden für eine Form des langfristigen Überlebens der dritten galloromanischen Sprache bereiten und bewirken, dass der Niedergang der Sprecher der lokalen Varianten kompensiert wird durch den Aufschwung derer, die die supradialektale Norm beherrschen. Erst diese neue kritische Masse werde es ermöglichen, aus dem Frankoprovenzalischen eine Kultur- und Unterrichtssprache zu machen und eine grosse Verbreitung, sowohl von Texten aus der literarischen Überlieferung als auch von Originalschöpfungen, zu begünstigen. Im Bewusstsein der häufigen Vorwürfe der Utopie und mangelnden Wirklichkeitsnähe, die ihnen ihr Projekt einbringt, weisen die ORB-Anhänger darauf hin, dass andere Sprachgruppen – etwa die Basken, die Bretonen, die Okzitaner und die Rätoromanen – oft Jahrzehnte brauchten, um sich auf eine gemeinsame Schreibung zu einigen.

Die Debatte bleibt offen – und emotional –, aber jeder kann sich hier eine Vorstellung über die Relevanz und die Lesbarkeit der Schreibweise ORB machen und entscheiden, ob es notwendig ist oder nicht, einen supradialektalen Ansatz im frankoprovenzalischen Gebiet zu unterstützen.

DIE HERAUSGEBER

Antologia di testi romandi in francoprovenzale

Proponiamo qui una serie di testi¹ in francoprovenzale provenienti da cinque cantoni romandi, scritti in epoche diverse. La grafia originale e la traduzione in francese sono accompagnate da una trascrizione in grafia sovradialettale elaborata dal linguista Dominique Stich. Dal momento che tale tentativo di uniformizzazione non gode di unanime consenso, tanto fra i linguisti quanto fra i locutori, è opportuno qui accennare ad alcuni elementi di un dibattito – a tratti anche aspro – che non è possibile ignorare. Con l'intento di conciliare unità linguistica e pluralità dialettale, nel 1998 Stich propose un'ortografia unificata per trascrivere le diverse varietà di francoprovenzale, ispirandosi alle convenzioni grafiche del francese e dell'occitano. A questa, detta 'ortografia di riferimento A' (ORA), è seguita, nel suo dizionario bilingue² apparso nel 2003, una versione modificata (detta ORB).

Per Stich è importante poter disporre di una grafia che permetta di trascrivere testi la cui lettura è resa difficile dalla grafia fonetica al di fuori di una ristretta area di diffusione, così da facilitare un insegnamento che, oltre a testi locali, potrebbe utilizzare un numero maggiore di produzioni provenienti da tutto il dominio linguistico. Lo studioso non esclude tuttavia che tale sistema possa coesistere con dei processi di unificazione regionale (come la grafia di Conflans, elaborata in Savoia, o, più recentemente, la grafia proposta da Raphaël Maître e Gisèle Pannatier con l'appoggio delle autorità del Vallese). Pur suggerendo una pronuncia di riferimento, Stich ricorda che ciascun locutore può usare la propria pronuncia, imparando ad associare ad un determinato grafema il fonema corrispondente nella propria parlata. Il verbo *changier* ('cambiare') può quindi corrispondere a diverse realizzazioni (qui trascritte in grafia di Conflans): *tsandzi* o *tsandjé* (Svizzera romanda), *tsandzé* (Aosta), *shanzhi* (Savoia), *changi* (Lione), *shèzhyè* (Bresse) – e molte altre realizzazioni possono essere attestate in ciascuna di queste regioni.

Una prima critica porta sulla relativa complessità di scrittura del sistema ORB – per quanto coerente esso possa essere – ma soprattutto sulla difficoltà del suo utilizzo nell'insegnamento, nel caso in cui il discente, oppure il docente, a meno di essere parlanti patois attivi, non riconoscono spontaneamente la forma regionale alla quale si riferisce la forma in ORB – il che li allontana dalla parlata locale che dovrebbe essere insegnata, o obbliga a concepire manuali di apprendimento complessi in cui coesistano due grafie. Inoltre, secondo Stich, ogni parola scritta in ORB dovrebbe idealmente ricordarne la forma originaria nell'area di cristallizzazione del francoprovenzale prima della sua dispersione in molteplici varietà. Così l'etimo *glacia* (fz. *glace*, it. 'ghiaccio') avrebbe dato (per limitarci ad alcuni esempi di varianti) *glyafe* in Savoia, *yasse* in Svizzera, *lyache* nella Bresse, *lyassi* nel Delfinato. Tale visione è contestata da linguisti secondo cui non vi sarebbe una zona unificata che si è a poco a poco frantumata, ma esistono piuttosto diverse parlate – certo vicine fra loro – che sono emerse simultaneamente in una determinata zona della Galloromania a partire dal latino usato da popolazioni diverse.

Indipendentemente dall'origine dell'area francoprovenzale, resta il fatto che la forma *gllace*, proposta da Stich, con il suo grafema particolare *gll*, offre il vantaggio di avvicinarsi sia alle parlate francoprovenzali in cui si pronuncia la *g* iniziale sia a quelle in cui si trova solo la semivocale *y* – lo stesso sistema esiste per il grafema *cll*, ad esempio in *cllou* (fr. *clou*, it. 'chiodo'). Del resto, una

¹ Questi testi (eccetto il testo 5) sono estratti da un documento di lavoro fornito da Dominique Stich in forma elettronica (9 febbraio 2012), antologia di 324 pagine costituita di testi provenienti dall'insieme del dominio francoprovenzale dal titolo *Littérature francoprovençale (commencée début 2001 après la remise de la thèse)*. Anche traduzioni in francese sono state riprese nella loro totalità – tranne che in alcuni rari casi in cui sono state rese più letterali per facilitarne la comprensione.

² Stich, Dominique, 2003, *Dictionnaire francoprovençal/français – français/francoprovençal*, Thonon-les-Bains: Le Carré.

consonante finale spesso permette di individuare una parola che ricorda un termine francese – *côp* (fr. *coup*, it. ‘colpo’), *pél* (fr. *peau*, it. ‘pelle’) – poiché in questa scrittura, in cui è molto presente il principio etimologico dell’ortografia del francese, tali consonanti non indicano dei fonemi (tranne in determinati legamenti), ma facilitano la lettura e permettono di distinguere gli omonimi. Va notato come, per tenere conto di particolarità regionali, Stich proponga diversi aggiustamenti, ad esempio per segnalare una denasalizzazione (l’accento grave sulla *e* di *vènt* suggerisce la pronuncia [vɛ̃] invece di [vɑ̃]), o una interdentale (l’*h* aggiunta alla *t* in *nouthron*).

Altre critiche sottolineano il lato artificiale dell’impresa, ma anche la sostanziale trasformazione della stessa forma della lingua. Dal momento che i locutori scriventi hanno spesso la tendenza a pronunciare ciò che vedono secondo la loro lingua di riferimento (nello specifico il francese), il progetto porterebbe a reinventare il francoprovenzale. Se da una parte ciò può apparire affascinante in virtù di questa sua creatività poetica, dall’altra può essere percepito come un processo sfasato e contrario alla tradizione orale di trasmissione dei patois, nella misura in cui si propone di definire tardivamente uno standard per una lingua che non è mai stata usata in forma scritta per usi politico-amministrativi (dopo il latino, è la lingua d’oil a svolgere tale funzione a partire dal XIII secolo), e che verosimilmente non è mai stata al centro di una coscienza linguistica comune fra i locutori di diverse aree del dominio linguistico. In effetti, soltanto i linguisti le accordano un’esistenza autonoma dalla metà dell’Ottocento. A essere criticata è pertanto la dimensione anacronistica e ideologicamente pronunciata di tale proposta di sistematizzazione, nel senso che si tratterebbe di imporre una visione transnazionale che non è certo legata a un discorso nazionalista, ma che appare forzata poiché non corrispondente né a una reale esigenza sociale, né all’esperienza di parlanti patois legati alla loro variante locale – che rimane la lingua del cuore.

I difensori dell’ORB sono spesso dei neo-locutori che cominciano a utilizzarlo su internet (Wikipedia e diversi forum). Dal canto loro, fanno valere che la pianificazione della lingua non è appannaggio dei linguisti – benché il loro ruolo sia essenziale – e accettano il fatto che dipenda anche da decisioni di ordine ideologico o politico. Ritengono che il francoprovenzale non sia meno degno di altre lingue di avere una norma, o ancora che il piacere della lettura in ORB sia di gran lunga superiore a quello delle grafie fonetiche, apprezzabili soltanto dagli specialisti. Sono dunque contenti di avere a disposizione uno strumento di comunicazione strutturato e ‘moderno’ – Stich propone del resto neologismi come *pignochière* (‘fastfood’), *panètes* (‘corn-flakes’), o *ècovelyère* (centro per il trattamento o il riciclaggio dei rifiuti). Più o meno esplicitamente, sostengono che le reticenze dei (neo)locutori nostalgici della parlata locale ‘pura’ si attenueranno per forza di cose con la progressiva scomparsa dei parlanti patois nativi. In previsione di un’estinzione dell’uso tradizionale delle parlate (micro)regionali, costoro intendono preparare il terreno a una forma di sopravvivenza a lungo termine della terza lingua galloromanza, facendo in modo che il declino dei locutori delle varianti locali venga compensato dall’aumento di coloro che padroneggiano la norma sovradialettale. È questa nuova massa critica che permetterebbe di fare del francoprovenzale una lingua di cultura e di insegnamento, e di favorire la grande diffusione sia di testi del patrimonio letterario sia di creazioni originali. Spesso consapevoli delle accuse di atteggiamento utopico e di mancanza di realismo che vengono loro mosse, i seguaci dell’ORB ricordano come altri gruppi linguistici – Baschi, Bretoni, Occitani o Romanci – abbiano spesso impiegato decenni per intendersi su una grafia comune.

Il dibattito resta aperto – ed emotivo – ma ognuno potrà qui farsi un’idea della pertinenza e della leggibilità della grafia ORB, così come della necessità o meno di promuovere un approccio sovradialettale nella zona francoprovenzale.

GLI EDITORI

FRIBOURG

Texte 1 – Une leçon d’histoire ancienne

[Ce texte de ‘Tobi di-j-èlyudzo’ est paru en 1906 dans *Ouna Fourdèrà dè-j-Èlyudzo, contes, farces, historiettes, bons mots en patois fribourgeois* (Lausanne: Caille, 1984, 2^e éd., p. 95). Il met en scène un vieux paysan gruérien qui, entouré des siens, raconte l’histoire romaine à sa façon...]

M’in vé vo parlâ chta né d’la vela dè Ràma. Ha vela ly-è bin la mityi
M’en vé vos parler ceta nuet de la vela de Roma. Cela vela el est ben la mêtiêt
Je m’en vais vous parler ce soir de la ville de Rome. Cette ville est bien de moitié

plye grôcha tiè ha dè Friboa. Ly-è-j-ou keminhya pê dou bon bouébo k’iran
plles grôssa que cela de Fribôrg. El est yu comenciê per doux bons bouèbos qu’érant
plus grande que celle de Fribourg. Elle a été fondée par deux bons garçons qui

anon Romulus è Rémus; chin èthi di-j-infan abandonâ dè chèna è dè dona ke
a nom Romulus et Rémus; cen étêt des enfants abandonâs de senior et de dona que
s’appelaient Romulus et Rémus; c’était des enfants abandonnés de père et de mère qui

chon-j-ou alityi d’on là; afin vètinke, n’irè prou pâ le lâ ke ly-alityivè, irè ouna
sont yus alètiês d’un lop; enfin vè-t-inque, n’ère prod pas le lop que y alètiève, ére una
ont été allaités par un loup; enfin voilà, ce n’était pas un loup qui allaitait, c’était une

luva ke lè tzahyà lyavan tiâ chè piti è ly-a prê a la pyèthe hou dou-j-infan
lôva que les chaciors lyé avant tuâ ses petits et el at près a la pllâce celos doux enfants
louve dont les chasseurs avaient tué les petits et elle a pris à la place ces deux enfants

alityi, pê-la-mô ke le lathi ly faji mô, kemin i tchivrè pâ ariâyè. Hou dou
alètiês, per l’amôr que le lacél lyé fasêt mâl, coment ux chièvres pas arriâyes. Celos doux
à allaiter, parce que le lait lui faisait mal, comme aux chèvres non traites. Ces deux

frârè kan chon-j-ou grô è ke ly-an-j-ou kotiè méjenètè dè lou velèta,
frâres quand sont yûs grôs et qu’ils ant yu quârques mèsonètes de lor velèta,
frères quand ils ont été grands et qu’ils ont eu quelques maisonnettes de leur petite ville,

chè chon tyâ l’on-l’ôtro. Du inke ly-a-jou a Ràma thin ou chi rè, chalyi lè-j-on du ché,
sè sont tuâs l’un l’ôtro. Dès inque y at yu a Roma cinq ou siéx rês, salyis les uns dès cé,
se sont tués l’un l’autre. Dès lors il y a eu à Rome cinq ou six rois, sortis les uns d’ici,

lè-j-ôtro du lé; le dèri irè on chertin Taquin ke l’amâvan pâ grô,
les ôtros dès lé; le dèrriér ére un cèrtin Tarquin que l’amâvont pas grôs,
les autres de là; le dernier était un certain Tarquin qu’ils n’aimaient guère,

pè la mô k’irè on orgolyà fè è fournê, on pavon tiè!
per l’amôr qu’ère un orgolyox fêt et forni, un pavon què!
parce que c’était un orgueilleux fait et fini, un paon quoi!

Texte 2 – Nouthron galé patâ/Nouthron galès patês/Notre joli patois

[Ce texte de Denis Pittet figure dans l'ouvrage éponyme publié en 1985 à l'occasion de l'année du patois (Page, Louis/Pittet, Denis/Bovet, Joseph, *Nouthron galé patê*, Fribourg: Achochyachyon fribordzère di j'èmi dou patê)]

Ti nouthrè pata chon galé,
Fô lè j'amâ, chon di bon frârè,
Kan on lè j'ou, deché delé
Vo fan pachâ din balè j'àrè.

**Tués nouthres patês sont galès,
Fôt les amar, sont des bons frâres,
Quand on les aouit, decé delé
Vos fant passer des bèles hores.**

*Tous nos patois sont jolis,
Il faut les aimer, ils sont de bons frères,
Quand on les entend, de ci de là
Ils vous font passer de belles heures.*

Le gruvèrin, le rê di patê
Ko lè bî ryô dè montanye.
L'è la bala hyà dou kurti,
Fô pâ li tsartchi tsekanye.

**Le gruveren, le rê des patês
Com' les bêls riâls de montagne.
'I est la bèla flor du cortil,
Fôt pas lui chèrchièr checagne.**

*Le gruérien, le roi des patois
Comme les beaux ruisseaux de montagne.
C'est la belle fleur du jardin,
Il ne faut pas lui chercher chicane.*

Galé broyâ t'i bin d'amâ,
Te san lou lé, te san la pyanna.
T'â din z'idé ke no z'an pâ.
Dèveza-lou, n'in vô la pinna.

**Galès broyârd t'és ben d'amar,
Te sens lo lèc, te sens la pllanna.
T'âs des idès que nos ens pas.
Devesa-lo, nen vâlt la pènna.**

*Joli broyard tu es bien à aimer,
Tu sens le lac, tu sens la plaine.
Tu as des idées que n'avons pas.
Parle-le, il en vaut la peine.*

Dè mon kouètso tyè n'in deré?
Ran dè pye bî tyè chan k'on âmè.
Lou dyon grobou, l'è pâ veré,
M'a j'on fê vèchâ din lègremè.

**De mon couètso què nen deré?
Ren de ples bél que cen qu'on âme.
Lo diont grobo, 'I est pas veré,
M'at z-yu fêt vèrsar des legremes.**

*De mon quetzo qu'en dirai-je?
Rien de plus beau que ce qu'on aime.
On le dit grossier, ce n'est pas vrai,
Il m'a fait verser des larmes.*

Vouèrdin bin ti nouhrè patâ,
Pêr d'avô è chu lè montanyè.
Dèvejin-lè don fon don kà,
Ti, tsanton kemin din chenayè.

**Gouàrdens ben tués nouthros patês,
Per d'avâl et sur les montagnes.
Devesens-les du fond du côr,
Tués, chantont coment des senalyes.**

*Gardons bien tous nos patois,
Par d'en bas et sur les montagnes.
Parlons-les du fond du cœur,
Tous, ils chantent comme des sonnaillies.*

Fédè mon Dyu ke todonlon
Ke lè patâ rèdzoïchan l'ârma,
Ora ke tan pâch'a rèkolon
A pâ yon, kotin trû la pouârta.

**Féde mon Diô que tot du long
Que les patês rejouéssont l'ârma,
Ora que tant* pâsse a reculon
A pas yon, cotens trop la puerta.**

*Faites mon Dieu que pendant
Que les patois réjouissent l'âme,
Maintenant que tant passe vers l'arrière
Nous ne fermions trop la porte à aucun.*

* l'écriture phonétique est ici ambiguë, et on pourrait aussi transcrire *temps* (« maintenant que le temps passe à reculons »).

Texte 3 – Le cri-cri et le budzon/Le cricri et le bujon/Le grillon et la fourmi

[Ce fable inspirée de « La cigale et la fourmi », écrite par Pierre Bovet en "kuètzo" du Gibloux, est parue en 1928 dans *Dou vilyo è dou novi (Du vieux et du nouveau – Étrennes patoises de la Gruyère* (Ruffieux, Fernand, Bulle: Impr. commerciale, p. 34-35). La traduction française versifiée est libre.]

On pouro pitit grelet
 Que ly'avi tsantâo tru granteim,
 Sè trovâo trétô pouret
 Vê la fin dou tsauteim.
 Pâo la moindra breka dè vè,
 Nè dè tsenille po l'hevê,
 Tyè fér'adon? tyè dèveni?
 Craigno la fam po l'avini
 Sè dezai tot solet
 Nouthron pouro grelet.
 Ne vudré portant pâo muri
 Dèvant d'avê yu lou furi.
 Vê le budzon va sè grouzâo
 Veire... di cou... se per hazâo
 Voli pâo li bailli, o li prêthâo
 Dein sti tristo bèjein
 Ein boun aèmi, proutso vezin.
 On pitit bokenet dè pan
 Por apèjî sa grôssa fam.
 Lou tè randri, n'ossi couzon
 Quand rêvindrè l'âutra mèszon.
 Que li dit le pouro cri-cri.
 Shu ma fêi dè grelet dè Prî
 Quand mimou shu pâo retzou
 Shu adî on brâouvou kuetsou.
 Ma le budzon, que prîthet grâe
 Li dit: Tyè fassé-thoudi-mè, à la mèszon?
 – A la mèszon? que li rèpond to-dreît,
 Oh; dzouar et né tsantâouvou ma tsanthon.
 – Ah! te tsantâvet, mon aèmi,
 Eh! bein, hora te pâou danhyî!

Un pouro petit grelyèt
Que l-avêt chantâ trop grant-temps,
Se trovât très-tot pourèt
Vers la fin du chôd-temps
Pas la muendra bréca de vèrm,
Ni de chenélye por l'hivèrn,
« Que fére adonc? que devenir ?
Cregno la fam por l'avenir
Sè desèt tot solet
Nouthron pouro grelyèt.
Ne vodré portant pas morir
Devant d'avêr viu lo forél ».
Vers le bujon vat sè grousar
Vère... des côp... se per hasârd
Volêt pas lui balyér, ou lui préthar
Dens çti tristo besouen
En bon ami, prêcho vesin,
Un petit boconèt de pan
Por apèsier sa grôssa fam.
« Lo tè rendré, n'usse coueson
Quand revindrè l'ôtra mèszon. »
Que lui dit le pouro cricri.
« Sur ma fê de grelyèt de Preéls
Quand mémo su pas recho
Su adés un brâvo couècho ».
Mas le bujon, que prêthe grêf
Lui dit: « Que fassês-thu di-mè, a la mèszon?
– A la mèszon? que lui rèpond tot drêt,
Oh, jor et nuet chantâvo ma chançon.
– Ah! te chantâves, mon ami,
Eh ben, ora te pôs dancier! »

Un tout gentil petit grillon
Ayant bien trop longtemps chanté,
Se vit au fond de son sillon
Tout pauvre à la fin de l'été:
Pas le moindre morceau de ver,
Ni de chenille pour l'hiver!
« Que faire alors? Que devenir?
Je crains la faim pour l'avenir?
À lui-même se dit,
Notre pauvre cri-cri.
Je ne veux pas mourir pourtant
Avant d'avoir vu le printemps ».
Vers la fourmi alors, il va se plaindre
Et voir si par hasard elle veut lui prêter
Afin de pouvoir subsister,
Dans ce triste et pressant besoin,
En bon ami, proche voisin,
Un tout petit morceau de pain
Pour apaiser sa grosse faim.
« N'aie nullement souci, en aucune façon
Je te rendrai le tout la prochaine moisson ».
Lui dit le rossignol des prés.
« Sur ma foi de bourgeois de Prez
Bien que riche je ne sois pas,
Suis un brave du Pays-Bas ».
Mais la fourmi, qui prête difficilement
Lui répartit: « Que faisais-tu à la moisson?
– À la moisson? répondit-il piteusement
Le jour, la nuit, je chantais ma chanson.
– Ah! tu chantais, ami, et cela te plaisait;
Eh! bien, qu'en dis-tu? Si maintenant tu
dansais! »

GENÈVE

Texte 4 – La chanson de l'escalade

[Ce chant anonyme date en grande partie de 1603. Genève, toujours plus indépendante depuis la Réforme, attise la convoitise de la Savoie. La nuit du 22 décembre 1602, le duc Charles-Emmanuel I^{er} lance l'assaut les remparts. Une fois la surprise passée, les Genevois reprennent le corps de garde et capturent les Savoyards. Le duc, qui s'est cru vainqueur, a envoyé à Henri IV un message en ce sens, mais le roi de France reçoit au même moment un message annonçant la défaite des Savoyards... Les exploits genevois sont chantés dans ce qui deviendra l'hymne cantonal – ironie du sort, le parler genevois utilisé est une variante du dialecte savoyard. La version ci-dessous a été donnée par Louis Favrat et par Gaston Tuaillon (pour les 4 dernières strophes).]

Ce qu'è laino, le Maîtrè dé bataillé
Que se moqué et se ri dé canaillé,
A bein fai vi pe on desando nay
Qu'il étivé patron dé Genevois.

**Cél qu'est l'en-hôt, le Mètre des batalyes,
Que sè moque et sè rit des canalyes,
At ben fêt vér per un dessando nuet
Qu'il étève patron des Genevouès.**

*Celui qui est là-haut, le Maître des batailles,
Qui se moque et se rit des canailles,
A bien fait voir par un samedi soir
Qu'il était patron des Genevois.*

[...]

Lou pon-levi y lou arion bassia,
Arion outa tot ce qu'ar' ampassia,
Pé far entra l'escadron de Savoi:
Vo lou verri bein-tout en désarroï;

**Los ponts-levis ils lor ariant bèssiè,
Ariant ôtâ tot ce qu'arêt empachiè,
Por fâre entrar l'escadron de Savouè:
Vos los verréd bentout en désarroüè;**

*Ils leur auraient baissé les ponts-levis,
Ils auraient ôté tout ce qui aurait empêché,
Pour faire entrer l'escadron de Savoie:
Vous les verrez bientôt en désarroï;*

Car on seudar qu'aperçû tot souzicé,
Tot bellaman bouta bas la coulisse,
Poi va cria qui se faillai arma,
Yô attraman no sarion to tûa.

**Câr un sodârd qu'aperçut tot ço-s-ice,
Tot bêlament betat bâs la coulisse,
Pués vat crier qu'il sè falyêt armar,
Yô ôtrament nos serians tôs tuâs.**

*Car un soldat qui aperçut tout ceci,
Jeta joliment en bas la coulisse,
Puis il va crier qu'il fallait s'armer,
Ou autrement nous serions tous tués.*

Y fu hassia queme de lès harbetté,
Poi enfela queme dès aliütté,
Y fu creva queme on fier crapiro,
Et poi saplia queme dè attrio.

**Il fut hâchiè come de les hèrbètes,
Pués enfelâ come des alouètes,
Il fut crevâ come un fier crapiôt,
Et pués chapllâ come des âteriôs.**

*Il fut haché comme des fines herbes,
Puis enfilé comme des alouettes,
Il fut crevé comme un fier crapaud,
Et puis haché comme des boulettes.*

Drai u clossi on va sena l'allarma,
En mémo tems on cria: É arme! é arme!
De to andrai on vi dé zan sourti,
Que desivon: Y fau vaincr'ù mourir!

**Drêt u clochiér on vat sonar l'alârma,
En mémo temps on criat: Ux ârmes!
De tot endrêt on vit des gens sortir,
Que desévont: Il fôt vencre ou morir!**

*Directement au clocher on va sonner l'alarme,
En même temps on cria: Aux armes!
De tout endroit on vit des gens sortir,
Qui disaient: Il faut vaincre ou mourir!*

Y alaron prontaman sur la Treillé:
Yon d'entre leu s'avança pé adresse,
Et fit ala quéri dé mantelet,
Pé s'en servi queme d'on parapet.

**Ils aléront prontament sur la Trèlye:
Yon d'entre lor s'avanciét per adrèce,
Et fit alar querir des mantelèts,
Por s'en sèrvir come d'un parapèt.**

*Ils allèrent promptement sur la Treille:
Un d'entre eux s'avança par adresse,
Et fit aller chercher des mantelets,
Pour s'en servir comme d'un parapet.*

Y roulavon d'onna tala fouria,
Et pé bouneur il étivon enrrouillia,
Y fassivon encora mei de brui
Qu'on bovaïron ato cin san choïarri.

**Ils roulâvont d'una tâla furia,
Et per bonhœr ils étévont enrroulyès,
Ils fassévont oncora més de bruit
Qu'un bovèron atos cinq cents chevrèls**

*Ils roulaient avec un telle furie,
Et par bonheur ils étaient rouillés,
Ils faisaient encore plus de bruit
Qu'un bouvier avec cinq cents chevreaux.*

Pé cé moyan on prai le Cour-de-garde,
Yô l'ennemi fassivé bouna garda;
Le falu bein quitta é Genevois
U déshonneur de tota la Savoi.

**Per cé moyen on prêt le Còrp-de-gouârda,
Yô l'ènnemi fasséve bôna gouârda;
Les falut ben quitar ux Genevouès
U dèshonœr de tota la Savouè.**

*Par ce moyen on prit le corps de garde,
Où l'ennemi faisait bonne garde;
Il leur fallut bien quitter les Genevois
Au déshonneur de toute la Savoie.*

Lou Savoyar vito priron la fuita,
Quand y viron renversa la marmita
Yô il avion bouta couaire à déna,
Pé to ceļu qu'il avion aména.

Il alaron vito à la Tartassé,
Yô l'ennemi criavé de gran razé:
Vive Espagne! arri! vive Savoi!
Y'è orandrai qu'on tain lou Genevois.

Lou Genevois qu'avion gran corazo,
Firon bein vi qu'il étivon dé bravo,
De se batré contre dé zan arma
Dai le manton jusqué à leu cholâr.

On entendai celi vipère Alexandro
Que desivé: Y ne vo fau ran crandro,
Las mous enfan, dépassi de monta,
En paradi ze vo fai to alla.

Son Altessé en granda diligencé,
Onna pousta manda u ray de France,
Que Zeneva il avivé surprai,
Que cela nay il y farai son liai.

Ventre sein gri! se dit le ray de France,
Que Zeneva se sai lassia prendre!
La! mon cousin s'y est troi azarda,
Y ne porra pa guéro la garda.

En mémo tems onna letra arrivé,
Que le couda faré creva de riré,
Que desivé: Lou Savoyar son pray,
Lou Genevois lou pendon orandrai.

Soixante-cha teite is on laissa,
Que le borriô a copa et transia
Pai lé bouta su dou u tai ciévron,
Pai lé montra a ceļu que veudron.

On vo dera que tota la preitaille
Prè de Tonon u covan de Ripaille,
Y firon lai leu conspiracion,
Mai le Bon Di rompi leu trahison.

Pè sous enfan il a de la tendresse:
A bin volu se bouta a la brèche
Et ranversa lous ennemi mordan
Que vegnivon fare lous arrogan.

Dedian sa man il y tin la victoire,
A lui solet au demeure la gloire!
A to zamai son Sain Nom sai begni!
Amen, amen! Ainsi, ainsi soit-y!

**Los Savoyârd̄s vito préront la fuita,
Quand ils viront renvèrsar la marmita
Yô ils aviant betâ couére a denar,
Por tôs celor qu'ils aviant amenâs.**

**Ils aléront vito a la Tartassé,
Yô l'ènnemi criâve de grands raséls:
Vive Èspagne! arriér! vive Savoué!
'I est orendrê̄t qu'on tint los Genevouès.**

**Los Genevouès qu'aviant grand corâjo,
Féront ben vér qu'ils étévont des brâvos,
De sè batre contre des gens armâs
Dès le menton jusque a lors solârs.**

**On entendê̄t celi vipèra Alèxandro
Que desève: Il ne vos fôt ren crendre,
Lâs! mos enfants, dépachiéd̄ de montar,
En paradis je vos fé tôs alar.**

**Son Altèsse en granda diligence,
Una pôsta mandat u rê de France,
Que Geneva il avève surprê̄s,
Que cela nuet il y farê̄t son liét.**

**Ventre sent-gris! sè dit le rê de France,
Que Geneva sè sê̄t lèssiè̄ prendre!
Lâs! mon cusin s'y est trop hasardâ,
Il ne porrat pas gouéro la gouardar.**

**En mémo temps una lètra arreve,
Que le cudiét̄ fâre crevar de riré,
Que desève: Los Savoyârd̄s sont prês,
Los Genevouès los pendont orendrê̄t.**

**Souessanta-sèpt têtes ils ont lèssiè̄s,
Que le borriô at copâs et trenchiè̄s,
Por les betar sur doux ou très chevrons,
Por les montrar a celèr que vodront.**

**On vos derat que tota la prètalye,
Près de Tonon u covent de Ripalye,
Ils firon lé lèr conspiracion,
Mâs le Bon Diô rompét̄ lèr trayison.**

**Por sos enfants il at de la tendrèce:
At ben volu sè betar a la brèche
Et renvèrsar los ènnemis mordents
Que vegnévont fâre los arrogants.**

**Dediens sa man il y tint la victouère,
À lui solèt̄ *en demèrè la glouère!
A tot jamés son Sent Nom sê̄t begni!
Amen, amen! Ensé, ensé sê̄t-il!**

*Les Savoyards vite priront la fuite,
Quand ils virent renverser la marmite
Où ils avaient mis cuire à dîner,
Pour tous ceux qu'ils avaient amenés.*

*Ils allèrent vite à la Tartassé,
Où l'ennemi criait depuis de grands radeaux:
Vive l'Espagne! arrière! vive la Savoie!
C'est maintenant qu'on tient les Genevois.*

*Les Genevois qui avaient grand courage,
Firent bien voir qu'ils étaient des braves,
De se battre contre des gens armés
Depuis le menton jusque à leurs souliers.*

*On entendait cette vipère d'Alexandre
Qui disait: Il ne vous faut rien craindre,
Hélas mes enfants, dépêchez-vous de monter,
En paradis je vous fais tous aller.*

*Son Altesse en grande diligence,
Envoya un courrier au roi de France,
Qu'il avait pris Genève par surprise,
Que cette nuit il y ferait son lit.*

*Ventre saint-gris! se dit le roi de France,
Que Genève se soit laissée prendre!
Hélas! mon cousin s'y est trop hasardé,
Il ne pourra guère la garder.*

*En même temps une lettre arrive,
Qu'il crut le faire crever de rire,
Qui disait: Les Savoyards sont pris,
Les Genevois les pendent maintenant même.*

*Soixante-sept têtes ils ont laissées
Que le bourreau a coupées et tranchées,
Pour les mettre sur deux ou trois chevrons,
Pour les montrer à ceux qui voudront.*

*On vous dira que toute la prêtaille,
Près de Thonon, au couvent de Ripaille,
Avait fait là leur conspiration,
Mais le Bon Dieu déjoua leur trahison.*

*Pour ses enfants, il a de la tendresse
Il a bien voulu se mettre à la brèche
Et renverser les ennemis acharnés
Qui venaient faire les arrogants.*

*Dans sa main il tient la victoire,
Qu'à lui seul en demeure la gloire!
Qu'à tout jamais son Saint Nom soit béni!
Amen, amen! Ainsi, ainsi soit-il!*

NEUCHÂTEL

Texte 5 – La parabole de l'enfant prodigue

[L'original en patois du Locle, d'Auguste Jaccard, est l'une des nombreuses versions de la parabole recueillies par Louis Favrat. Cette version est extraite du *Glossaire du patois de la Suisse romande*, de Philippe Sirice Bridel (Lausanne 1866, reprint: Genève 1984, p. 468-469. Transcription en ORB et traduction littérale en français: Manuel Meune]

A n'omme avait do boueubes, dont le pie djouven d'sa à son père: mon père, baille-me ma pouai du bin que det me veni.
Un homo avêt doux bouèbos, dont le ples joueno desét a son père: mon père, balye-mè ma pârt du ben que dêt mè venir.
Un homme avait deux fils, mont le plus jeune dit à son père: Mon père, donne-moi ma part du bien qui doit me revenir.

Asbin le père li pouatadgea son bin. Et poû de djeu apré, le pie djouven bouebe, apré avai tot ramassâ,
Asse-ben le père lui partié son ben. Et pou de jorns après, le ples joueno bouèbo, après avêt tot ramassâ,
Ainsi le père leur partagea son bien. Et peu de jours après, le plus jeune fils, après avoir tout ramassé,

s'analla lavi da on païs éloigni et él y dépinsa son bin, a vivant da la débautche.
s'en alat lé-vers dens on payis èluegnê et il y dépensat son ben, en vivent dens la dèbôche.
s'en alla dans un pays éloigné et il y dépensa son bien en vivant dans la débauche.

Apré qu'el aout tot dépinsâ, el arva ana granta fam'na da stu païs-lé, et el acmaça d'être da la misère.
Aprés qu'il ut tot dépensâ, il arrevat una granta famena dens ceti payis-lé, et il acomençat d'être dens la misère.
Après qu'il eut tout dépensé, il arriva une grande famine dans ce pays-là, et il commença à être dans la misère.

Adon i s'analla u service d'on dé z'habitants de stu païs-lé que l'avia da sè possessions po voidhâ lè pouôs.
Adonc il s'en alat u sèrviço d'un des habitants de ceti payis-lé que l'enveyét dens ses possèssions por gouardar les puercs.
Alors il s'en alla [se mettre] au service d'un des habitants de ce pays[-là] qui l'envoya dans ses possessions pour garder les porcs.

Et el arrait bin volu se rassasiâ dè gossè que lè pouôs medgiva, mâ nion ne li a baillive.
Et il arêt ben volu se rassasiér des gosses que les puercs megievont, mas nion ne lui en balyiève.
Et il aurait bien voulu se rassasier des gosses que les porcs mangeaient, mais personne ne lui en donnait.

Quand i fe ratrâ à lu-même, i d'sa: Combin l'y a-tu de djas u gades de mon père qu'an du pan a n'abondance,
Quand il fut rentrâ en lui-mémo, il desét: Comben y at-il de gèns ux gajos de mon père qu'ont du pan en abondance,
Quand il fut rentré en lui-même, il dit: Combien y a-t-il de gens au service de mon père qui ont du pain en abondance,

et mè i meuro de fam! I me léveré et m'a n'odré vouai mon père, et i li diri:
et mè ye môro de fam! Ye me léveré et m'en alré vers mon père, et ye lui deré:
et moi je meurs de faim! Je me lèverai et m'en irai vers mon père, et je lui dirai:

mon père, i'ai petchi contre le ciéle et contre tè. I ne soû pie digne d'être appalâ ton boueube;
mon père, y'é péchiê contre le cièl et contre tè. Ye ne su ples digno d'être apelâ ton bouèbo;
mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils;

traite-me q'ma on de tè gachons. I patcha don et venia vouai son père,
trèta-mè coment un de tes garçons. Il partét donc et vegnét vers son père,
traite-moi comme l'un de tes serviteurs. Il partit donc et vint vers son père,

et q'ma el était oncouo luin, son père le ve et fe tetchi de pidê, et couora à lu, i se tchampa à son cou et l'abraya.
et coment il étêt oncor luen, son père le vit et fut tochiê de pediêt, et corét a lui, il sè champat a son côl et l'embraciét.
et comme il était encore loin, son père le vit et fut pris de pitié, et courut vers lui, il se jeta à son cou et l'embrassa.

Et son boueube li d'sa: Mon pére, i'ai petchi contre le ciéle et contre tè; i ne soû pie digne d'être appalâ ton boueube.

Et son bouèbo lui desét: Mon pére, y'é pêchiê contre le cièl et contre tè; ye ne su ples digno d'être apelâ ton bouèbo.
Et son fils lui dit: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.

Mâ le pére d'sa à sè gachons: Appouotâ la pie balla roba et mettè-la-li; mettè-li ana bagua y det et dè sulâis è pis.

Mas le pére desét a ses garçons: Aportâd la ples bèla roba et metéd-la-lui; metéd-lui una baga u dêgt et des solârs ux pieds.
Mais le père dit à ses serviteurs: Apportez la plus belle robe, et mettez-la lui; mettez-lui une bague au doigt et des souliers aux pieds.

Et am'nâ on vé gras et le tuâ; medgin et redjoïssin-no; Pouocha que mon boueube que vouéci était mouô et el est reveni à la via,
Et amenâd on vél grâs et le tuâd. Megens et rejouyissens-nos; Porce que mon bouèbo que vê-cé étêt muert et il est revenu a la via,
Et amenez le veau gras et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous; Parce que mon fils que voici était mort et [qu']il est revenu à la vie,

el était pouadju et el est retrouvâ. Et el acmasséra à se redjoï. Topari son boueube ainé, qu'était foueu, rev'gna,
il étêt pèrdu et il est retrouvâ. Et ils acomencièront a sè rejouyir. Tot-pariér, son bouèbo êné, qu'êtêt fôra, revegnét,
il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir. Cependant, son fils aîné, qui était dans les champs, revint

et q' ma el appretchive de l'otau, el oïa lè tchanson et lè dansè. Et el appala on dè gachons à quoui i demanda ça q'c'était.
et coment il aprochiève de l'hotâl, il aouét les chançons et les dances. Et il apelat un des garçons, a qui il demandat cen-que c'êtêt.
et come il approchait de la maison, il entendit les chants et les danses. Il appela un des serviteurs, à qui il demanda ce qui se passait.

Et le gachon li d'sa: Ton fraire est de reteu et ton pére a tuâ on vé gras pouocha qu'el l'a retrouvâ a bouna santâ.

Et le garçon lui desét: Ton frère est de retôr et ton pére at tuâ un vél grâs porce qu'il l'a retrouvâ en bôna santât.
Et le serviteur lui dit: Ton frère est de retour, et ton père a tué un veau gras parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé.

Mâ i se corr'ça et ne volia pas atrâ. Son pére patcha foueu et le préia d'atrâ.

Mas il se corrociet et ne volyét pàs èntrar. Son pére passat fôr et le preyét d'èntrar.
Mais il se mit en colère [courrouça] et ne voulut pas entrer. Son père sortit et le pria d'entrer.

Mâ i répondâ: Véci tant d'ans qu'i te servo sin avai djama contreveni à ton q'mandemat

Mas il rèpondét: Vê-cé tant d'ans qu'ye tè sèrvo sen avêr jamés contrevenu a ton comandement
Mais il répondit: Voici tant d'années que je te sers sans avoir jamais contrevenu à ton commandement

et te ne m'é djamâ bailli on tchevri po me redjoï avoué mè z'amis.

et te ne m'âs jamés balyê un chevrél por me rejouyir avouéc mes amis.
et tu ne m'as jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis.

Mâ quand ton boueube que vélinque, qu'a medgi tot son bin avoué dè fannets débauchets, est veni,

Mas quand ton bouèbo que vê-inque, qu'at megîê tot son ben avouéc des fènes dèbôchiêes, est venu,
Mais quand ton fils que voilà, qui a mangé tout son bien avec des femmes débauchées, est venu,

t'é fâ à tuâ on vé gras po lu. Et son pére li d'sa: Mon boueube, t'é adé avoué mè et tot ça qu'i ai est à tè.

t'âs fêt a tuar un vél grâs por lui. Et son pére lui desét: Mon bouèbo, t'és adés avouéc mè et tot cen que y' é est a tè.
tu as fait tuer un veau gras pour lui. Et son père lui dit: mon fils, tu es toujours avec moi et tout ce que j'ai est à toi;

Mâ i faillai bin fére on festin et se redjoï, pouochaque ton fraire que vélinque était mouô et el est reveni à la via,

Mas il falêt ben fére un fèstin et sè rejouyir, porce que ton frère que vê-inque étêt muert et il est revenu a la via,
Mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que ton frère que voilà était mort et [qu']il est revenu à la vie,

el était pouadju et el est retrouvâ.

il étêt pèrdu et il est retrouvâ.
il était perdu et il est retrouvé.

VALAIS

Texte 6 – Hou dà Vwespela/Celos de la Vespela/Ceux de la Vispille

[Ce texte en patois de Savièse sur la vie traditionnelle en Valais est extrait du livre de Louis Reynard (Savièse: La Chervignine, 2000, t. 2, p. 16; NB: l'article *le* est le cas sujet (masc./fém. sing.); *lo* et *la* sont les formes du complément.]

A davwé j-ouré dou matèn, i mâre m'a chourtj dou le é m'a de: «Dépatsé-té, t'èy djya èn retâa!»
A doves hores du matin, le mâre m'at sorti du liét et m'at dét: «Dépache-tè, t'és ja en retard!»
A deux heures du matin, ma mère m'a tiré du lit et m'a dit: «Dépêche-toi, tu es déjà en retard!»

Cómin îró i plo dzowénó, diîó aa avwéy ona di j-antou. Avwéy le, nó diñon
Coment éro le ples joueno, devévo alar avouéc una des antes. Avouéc lyé, nos devévons
Comme j'étais le plus jeune, je faisais équipe avec une des tantes. Notre travail consistait

menā amou ou tsawé dé Tsandra é dów pitj catson, é tchyévré é é faéé.
menar amont u chalèt de Chandra les doux petits cochons, les chiévres et les feyes.
à amener au chalet de Zandra nos deux petits cochons, nos chèvres et nos moutons.

A tre j-ouré jostó, nó chalñon é bétychyé dou bou. Pó ó vwéeâdzó, nó étatsñon é
A très hores justo, nos salyévons les bétyes du bouél. Por lo voyâjo, nos atachiévons les
A trois heures précises, nous sortions les bêtes de l'écurie. Pour le voyage, nous attachions les

catson avwéy dé bindé chowidé pó powj é jé tini é diridjye
cochons avouéc des bendes solides por povêr les y tenir et dirigiér
cochons avec des sangles solides pour pouvoir les guider ou les retenir

derèn i dondjyè. Ha binda che mitjé outòr dou côo dou catson é derj é
dedens les dangièrs. Cela benda sè metève u tòrn du côl du cochon et dèrrièr les
en cas de danger. Cette sangle se plaçait autour du cou du cochon et derrière les

tsanbé dé déean. Ou son, i fajjé cómin ona côrda pó coundwèrre a bétychye.
chambes de devant. U som, il faséve coment una côrda por conduire la bétye.
pattes de devant. Elle était prolongée par une espèce de bride qui permettait de diriger l'animal.

I frâde é i mâre partñon, rlôo, a sèn k-ouré avwéy é eatsé. On'âtra antou
Le frère et le mâre partévon, r-lor, a cinq hores avouéc les vaches. Una ôtra anta
Mon frère et ma mère partaient, eux, vers cinq heures avec les vaches. Une autre tante

partjé le avwéy ó mówé é é bégâdzó. I vajjé avwéy ó tsaré tankyé
partéve lé avouéc les mulèts et les bàgâjos. El vaséve avouéc lo charrèt tant que
partait avec les mulets et les bagages. Ces derniers étaient transportés sur le char jusqu'à

amou â «Pêra Barmâé» é di wéy i mitjé é tsówjé chou ó ba dou mówé tankyé ou tsawé.
amont a la «Pièrra Barmâye» et de lé el metève les chouses sur lo bât du mulèt tant que u chalèt.
la «Pierre barmée» et sur le bât, de là jusqu'au chalet.

Ma parlin óra oun pów di catson. Che é tchyévré é é faéé vajôn bèn
Mas parlens ora un pou des cochons. Se les chièvres et les feyes vasévent ben
Mais revenons maintenant à nos cochons. Si les chèvres et les moutons se déplaçaient facilement

mémé pòrkyé i fajîé ouncó néy, îré pa égawe avwéy é dów pitî catson kyé l'aïon
mémo porquè il faséve oncor nêr, ère pas égâlo avouéc les doux petits cochons qu'ils avant
malgré l'obscurité, il n'en allait pas de même pour les petits cochons qui avaient

pwîre dé tôte, méymó dé rlôo onbra. I fajîon chowin tre pa èn déean é dów èn derî.
pouere de tot, mémo de r-lor ombra. Ils fasévent sovent très pâs en devant et doux en dèrriér.
peur de tout, même de leur ombre. Ils faisaient souvent trois pas en avant et deux en arrière.

I promyere counpara l'îta dé rlôo fére trêêcha ó promye colôo derî Tsandowèn.
Le première compâra el étêt de r-lor fére traversar lo premiér colyor dèrriér Chandoulin.
La première difficulté sérieuse était de leur faire traverser le premier couloir derrière Chandolin.

Apréy aî aprówa dówtré ców pó rin, n'èn falou é jé pòrta
Après avêr èprovâ doux-três côps por ren, nos ens falyu les portar
Après plusieurs essais sans résultat, il nous fallait les porter

tankyé dé w'âtre byéy dé w'éyvwe. Di ché móman-wéy, é counparé chon itéy nonbroujé.
tant que de l'ôtro biès de l'égoue. Dès cél moment-lé, les compâres sont étâyes nombroses.
jusque de l'autre côté de l'eau. Depuis ce moment-là, les difficultés se multipliaient.

I pwîre di j-âtré béytyché, i wanyé, i tsaôo, tôte rlôo jé chervîé pó plo avansye.
Le pouere des ôtres bétyes, le lagne, le chôd, tot r-lor sèrvéve por ples avancier.
La peur des autres animaux, la fatigue, la chaleur, tout leur servait de prétexte pour ne plus avancer.

Ma, i pliji kyé l'aîó èn chondzin â nowawa chijon kyé vajîó pacha chou é
Mas, le plèsir que l-avévo en songent a la novèla sêson que vasévo passar sur les
Mais le plaisir que j'éprouvais en pensant à la nouvelle saison estivale que j'allais passer sur les

vêrdé mountanyé dâ Vwespela, mé otâé tóta a wanye é mé balîé a fôche é ó corâdzó
vêrdes montagnes de la Vespela, m'ôtâve tota la lagne et me balyêve la fôrce et lo corâjo
verts pâturages de la Vispille m'enlevait la fatigue et me donnait la patience et le courage

dé chyôre pa a pa ma róta èn dirésyon dou mêin. Pó fornî, nó chin arówa amou a
de siuvre pâs a pâs ma rota en dirèccion du mayen. Por fornir, nos sens arrevâs amont a
de poursuivre pas à pas ma route en direction du mayen. Nous arrivions finalement à

Tsandra pé ondjy'ouré é demye. I fajîé byó chowe dou fôrtin.
Chandra per onge hores et demié. Il faséve biô solely du fôr-temps.
Zandra vers 11 h 30 par un radieux soleil de printemps.

W'antou é eó, nó îron bèn wanya, ma contin.
L'anta et yo, nos érons ben lagnês, mas contents.
Ma tante et moi étions épuisés, mais heureux.

VAUD

Texte 7 – La cara dè pliodze/La câra de pllodge/L'averse

[Ce texte est un extrait d'une transposition de *Il pleut bergère* (Fabre d'Eglantine). Elle paraît d'abord anonymement dans le *Journal de Lausanne*, le 23 janvier 1791, puis Bridel en assume la paternité en 1815. La graphie présentée ici est celle qui a été utilisée dans le recueil de textes intitulé *Po Recafâ* ("Pour rire"), publié en 1910 (Lausanne: Payot)]

Ie pliau, ie pliau, ma mia,
Relaiva tè greidon;
Sauvein-no à la chotta,
Ramassa tè muton.
Oû-to déssu sta brantze
Coumein pliau sein botzî?
Lo tein è nâi co l'eintze,
Coumeince d'einludzi.

On oû dza lo tenerro
Ronnâ ein aproutzein;
N'è rein, n'ossé pa pouaire,
Serra-mè ein martzein.
Vaïo dza noutra grandze,
Ma mère et la Djudî;
Tsaquena sè dépatze
De vito no z'auvrî.

Bouna né, poura mère,
Ma chéra, bouna né;
Vouaitcé 'na peinchenaire
Qu'aminno por sta né.
Fête-lâi 'na voualâie
Avoué quoque grugnon;
Lâ! l'è totè gaulâie;
Réduiri sè muton.

Fau bin avâi soin, mère,
De son galé tropé;
Fau de la pallie frètze
Por son petit agné.
Tot va bin, poura dona,
Reintrein vito à l'ottô;
Vouaitî que l'è galèza
Dévétia et détzeu.

**Il pllôt, il pllôt, ma mia,
Relèva tes greidons;
Sôvens-nos a la souta,
Ramassa tes moutons.
Aous-tu dessus çta branche
Coment pllôt sen bouchiér?
Lo temps est nêr com' l'enche,
Comence d'enludir.**

**On aout ja lo tonêrro
Ronar en aprochient;
N'est ren, n'usse pas pouere,
Sarra-mè en marchient.
Vèyo ja noutra grange,
Ma mère et la Judit;
Chacuna sè dépache
De vito nos ouvrir.**

**Bôna nuet, poura mère,
Ma suèra, bôna nuet;
Gouét'-cé na pensionère
Qu'amèno por çta nuet.
Fête-lyé na vouèlâye
Avouéc quârque gorgnon;
Lâs! 'l est tota gôlâye;
Rèduiré ses moutons.**

**Fôt ben avêr souen, mère,
De son galès tropél;
Fôt de la palye frèche
Por son petit agné.
Tot vat ben, poura dona,
Rentrens vito a l'hotâl;
Gouétiéd qu'el est galèsa
Dèvetua et dèchôx.**

*Il pleut, il pleut, ma mie,
Retrouse tes jupons;
Sauvons-nous à l'abri,
Rassemble tes moutons.
Entends-tu sur cette branche
Comme il pleut sans cesser?
Le temps est noir comme l'encre,
Il commence à faire des éclairs.*

*On entend déjà le tonnerre
Gronder en approchant;
Ce n'est rien, n'aie pas peur,
Serre-moi en marchant.
Je vois déjà notre grange,
Ma mère et la Judith;
Chacune se dépêche
De vite nous ouvrir.*

*Bonsoir, petite mère,
Ma sœur, bon soir;
Voici une pensionnaire
Que j'amène pour cette nuit.
Faites-lui une flambée
Avec quelque souche;
Hélas! elle est toute mouillée
Je rentrerai ses moutons.*

*Il faut bien avoir soin, mère
De son joli troupeau;
Il faut de la paille fraîche
Pour son petit agneau.
Tout va bien, petite mère,
Rentrons vite à la maison;
Regardez comme elle est jolie
Dévêtue et nu-pieds.*

Texte 8 – Lo sabliâi/Lo sabliér/Le sablier

[Pierre Guex, né en 1923 à Carouge dans le Jorat, a été pasteur dans différents lieux du canton de Vaud. Il a été président de l'Association vaudoise des amis du patois de 1999 à 2011. Il enseigne le patois depuis de nombreuses années, rédige le journal des patoisants vaudois *Lo conteu* et a publié de nombreux récits et textes poétiques, en plus d'activités de traducteur, en particulier des Psaumes – *Lè chômo de la Santa Biblya*, Éditeur P. Guex, 1999]

Quemet la sabllia, la cheindre
Dinche ta vyâ et tè dzo
Câolant et s' ein vant dècheindre.
Vâi, l' ombro crê dein lè dzo.

**Comènt la sablla, la cindre
D' ense ta via et tes jorns
Colont et s' en vant dèscendre.
Vê, l' ombre crêt dens les jors.**

*Comme le sable, la cendre
Ainsi ta vie et tes jours
Coulent et s' en vont descendre.
Vois, l' ombre croît dans les bois.*

Tot pllian firâvant lè z' hâore,
Nion n' a yu lo tein passâ.
T' a bî martsî, t' a bî corre
Te dèpatsî, tè prissâ,

**Tot pllan fuirâvont les hores,
Nion n' at viu lo temps passar.
T' âs bël marchiér, t' âs bël corre
Tè dèpachiér, tè prèssar,**

*Tout doucement s' enfuient les heures,
Personne n' a vu le temps passer.
Tu as beau marcher, tu as beau courir
Te dépêcher, te presser,*

Crâi-mè, n' âi a rein à fére.
La sabllia, dein lo sabliâi
Tsî, recta, te pâo cein vère,
Tsô pou, min d' attein-tè-vâi.

**Crê-mè, n' y at ren a fére.
Lo sablla, dens lo sabliér
Chêt, rêcta, te pôs cen vère,
Châ pou, min d' «atend-tè-vê».**

*Crois-moi, il n' y a rien à faire.
Le sable, dans le sablier
Tombe, recta, tu peux voir cela,
Peu à peu, point d' «attends voir».*

Mâ tè, mon tieu, ma poûr' âma,
Vâitcé que pè lé dèrrâi
L' è la moo, sta pouta dama.
T' attein; n' a-to pas comprâi?

**Mas tè, mon cœr, ma poura âma,
Vête-cé que per lé dèrriér
' est la môrt, ceta poueta dama.
T' atend; n' âs-tu pas comprês?**

*Mais toi, mon cœur, ma pauvre âme
Voici que par derrière
C' est la mort, cette vilaine dame.
Elle t' attend; n' as-tu pas compris?*

Texte 9 – Lo payîsan dèvant la moo/Lo paysan devant la môrt/Le paysan devant la mort

[Pierre Guex]

Vilyo payîsan, rein m' èbaye.
Y' é dein la grandze ma mèssoon,
Y' é fé de l' oodre ein ma méson,
Vouardâ lo gran, laissî la paille.

**Vielyo payisan, ren m' èbaye.
Y' é dens la grange ma mèssoon,
Y' é fêt de l' ôrdre en ma mêson,
Gouardâ lo gran, lèssiê la palye.**

*Vieux paysan, rien ne m' étonne.
J' ai dans ma grange ma moisson,
J' ai fait de l' ordre en ma maison,
Gardé le grain, laissé la paille.*

Y' é verî dâi mouî de râye,
Coulyî lè frî d' on bî l' âoton,
Tondû la lanna dâi muton.
L' è tot por vo, ye lo vo balyo.

**Y' é veriê des mouéls de rayes,
Cuelyi les fruits d' un bël ôton,
Tondû la lanna des moutons.
' est tot por vos, ye lo vos balyo.**

*J' ai retourné des tas de sillons,
Cueilli des fruits d' un bel automne,
Tondû la laine des moutons.
Tout est pour vous, je vous le donne.*

Adan, y' attein que zonne l' hâora
De la fivr' et dâi refreson,
Por allâ vè cein que demâore.
Mon coo s' ein âodra dein la terra

**Adonc, y' atend que zone l' hora
De la fiévra et des refresons,
Por alar vers cen que demôre.
Mon cœrp s' en alrat dens la tèrra**

*Dès lors, j' attends que sonne l' heure
De la fièvre et des frissons,
Pour aller vers ce qui demeure.
Mon corps s' en ira dans la terre*

Yô droumetrî sein ' na couson
Tant qu' âo dzo de vère lo Pére.

**Yô drometré sen ' na coueson
Tant qu' u jorn de vère lo Pére.**

*Je dormirai sans un souci
Jusqu' au jour de voir le Père.*

Revue transatlantique d'études suisses 2.2012

© 2012 - Section d'études allemandes
Département de littératures et de langues modernes
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal

ISSN - 1923-306X